



Courrier international

Cahier 1 du n° 1707-1708-1709
du 20 juillet au 9 août 2023
France : 5,90 €
Ne peut être vendu séparément
courrierinternational.com

Allemagne 7,20 €, Andorre 6,00 €,
Canada 7,20 €, DOM 7,20 €,
Espagne 6,00 €, Grande-Bretagne
6 €, Grèce 6,00 €, Italie 6,00 €,
Japon 7,00 €, Maroc 5,50 €, Pays-
Bas 6,00 €, Portugal cont. 6,00 €,
Sénégal 3,40 €, CFA, Suisse
8,90 €, CHF, TOM 1,150 XPF, Tunisie
13 DT, Afrique autres 4 600 CFA

L'appel des îles

**De Bozcaada en Turquie à Pate
au Kenya, la vie des insulaires
racontée par la presse étrangère.**



**EN VENTE CHEZ VOTRE
MARCHAND DE JOURNAUX,
NOTRE NOUVEL ATLAS**

**VOYAGE EN FRANCE — LES ÉCHECS,
UNE PASSION CORSE**
**MEXIQUE — LES COW-BOYS GAYS
BOUSCULENT LES CONVENTIONS**
**GASTRONOMIE — UN CHEF
AMOUREUX DE L'AMAZONIE**

**Avec ce numéro,
Courrier ados**



NOUVELLE RECETTE

SI RAFRAICHISSANTE... SI IRRESISTIBLE !



Schhh...
LAISSEZ-VOUS
SURPRENDRE



LES CHOIX DE "COURRIER"

CLAIRE CARRARD

L'appel des îles

C'est un voyage au long cours que nous vous proposons dans ce numéro triple. Un voyage construit autour de récits sur la vie des insulaires, mais aussi de reportages sur tous les continents qui vous emmèneront du Groenland – une île qui aspire à l'indépendance, nous explique le quotidien danois **Berlingske** – à la Nouvelle-Zélande et à l'Australie (où débute, le 20 juillet, la Coupe du monde féminine de foot), en passant par le Mexique, la Mauritanie, le Liban, la Chine ou encore le Pérou. Retour au dossier de ce numéro. En ces temps de canicule, un détour par les îles nous paraissait salutaire. Bozcaada (Turquie), Veiholmen (Norvège), Rum (Écosse), Vis (Croatie), Pate (Kenya), jusqu'à

Tristan da Cunha, "l'île habitée la plus reculée du monde"... Ces noms ne vous disent peut-être rien. Ce n'est pas tant pour leur dimension touristique que nous les avons rassemblés ici, mais parce que ce qui les relie, dans les récits que la presse étrangère en fait, c'est un questionnement autour de l'insularité et de la construction d'une identité souvent complexe, mouvante, quand on vit loin de tout. À Bozcaada, en Turquie, une journaliste allemande raconte avec nostalgie, dans la **Süddeutsche Zeitung**, l'île de son grand-père. Pendant longtemps, l'endroit a rassemblé Turcs musulmans et Grecs orthodoxes autour d'une même vocation : le vin. À Veiholmen, en Norvège, c'est la cohabitation paisible entre pêcheurs et néoarrivants qui a frappé l'envoyée spéciale du **Financial Times**. Loin des préjugés habituels, les insulaires, ici, sont ouverts sur le monde, écrit-elle, et ont accueilli à bras ouverts les réfugiés venus d'Afrique, de Syrie ou d'Ukraine. Cela ne les empêche pas

de vouloir préserver leur mode de vie et leurs traditions, comme à Rum, au large de l'Écosse, où les habitants se sont opposés au rachat d'un château par un riche homme d'affaires anglais. Cela aurait remis en cause le modèle de gestion collective des 40 résidents permanents, explique la presse écossaise. Mais pour bien comprendre la notion d'insularité il faut lire l'interview passionnante que l'écrivain croate Senko Karuza a accordée au quotidien **Jutarnji List**. "L'insularité n'est pas un isolement", insiste dans cet entretien celui qui est à la fois poète, agriculteur, pêcheur et restaurateur sur l'île de Vis. Parmi les autres temps forts de ce numéro, un reportage du **Los Angeles Times**, parti à la rencontre de ces cow-boys qui ont décidé de vivre leur homosexualité au grand jour lors de rassemblements de *vaqueros* des deux côtés de la frontière américano-mexicaine. Il y a aussi cet article étonnant du **New York Times** qui a, lui, interrogé des femmes trop

heureuses de quitter leur mari, en Mauritanie. Dans cette république islamique, le divorce est une fête, explique le quotidien américain, et, pour les femmes, le début d'une nouvelle autonomie. Changement de continent. Au Pérou, Pedro Miguel Schiaffino a été le premier dans son pays à cuisiner poissons, viandes et végétaux issus de la forêt amazonienne. Une quête gastronomique que raconte joliment **El País Semanal**. Il est aussi beaucoup question de frontières dans ce numéro. En Europe, l'envoyé spécial de **Die Zeit** a parcouru la ligne invisible qui divise aujourd'hui le Vieux Continent. Un nouveau rideau de fer, écrit-il. Entre la République dominicaine et Haïti, **The Globe and Mail** s'est rendu, lui, à Dajabón, la ville où se rendent chaque jour des milliers d'Haïtiens pour travailler et tenter de survivre. À mettre en regard de la double page infographie sur les murs qui prolifèrent dans le monde, tirée de notre nouveau hors-série, "Atlas des migrations",

paru le mercredi 19 juillet et en vente chez votre marchand de journaux. Enfin, ce numéro, qui sera en vente trois semaines, pendant l'interruption estivale habituelle de notre parution, est accompagné, comme l'année dernière, d'un cahier destiné aux adolescents. *Courrier ados* est réalisé avec la même exigence en ce qui concerne la diversité des sujets et des sources. Le prochain numéro de l'hebdomadaire paraîtra le 10 août. En attendant, retrouvez toute l'actualité internationale vue par la presse étrangère sur notre site, qui, lui, ne s'arrête pas. Et découvrez notre nouvelle rubrique, *Courrier Stories*, consacrée à la pop culture et au décryptage de l'actualité dans un format plus ludique. Je vous souhaite une bonne lecture et de très bonnes vacances.

En couverture :
Dessin de **Nishant Choksi** paru dans **The Surfers Journal**, San Clemente.



Sommaire



360°

POP YOURS

p.52

Le rap japonais déploie ses ailes

Jeune, métissé et plein de vitalité : le rap est devenu un genre dominant au Japon. La journaliste Maiko Itagaki l'a constaté lors d'un festival. Elle raconte ses découvertes dans l'**Asahi Shimbun**.

VOYAGE EN FRANCE p.10

En Corse, on apprend des échecs

Voilà vingt-cinq ans que l'île favorise le développement du jeu. Plus que la victoire, on y encourage les beaux coups et le respect de l'autre, raconte **The Guardian**.

MOYEN-ORIENT p.26

Beyrouth retrouve sa nuit

Dans les boîtes de nuit de la ville, la fête a repris de plus belle, constate **L'Orient Today**. Faisant fi d'une réalité plombante, une minorité nantie ravive le célèbre esprit de fête libanais.

AFRIQUE p.22

Le dessin de presse, bastion de liberté

Si les journalistes africains sont les premiers à subir les foudres des autorités, les dessinateurs de presse du continent jouent de l'ambiguïté de la caricature pour conserver leur puissance satirique, explique **The Economist**.

DESSIN DE CELESTE WAMIRU, KENYA



LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

- Asahi Shimbun** Tokyo, quotidien.
- Berlingske** Copenhague, quotidien.
- The Economist** Londres, hebdomadaire.
- Financial Times** Londres, quotidien.
- The Globe and Mail** Toronto, quotidien.
- The Guardian** Londres, quotidien.
- Jewish Telegraphic Agency** (jta.org) New York, en ligne.
- Jutarnji List** Zagreb, quotidien.
- La Libre Belgique** Bruxelles, quotidien.
- Los Angeles Times** Los Angeles, quotidien.
- Mekong Review** Sydney, trimestriel.
- The New York Times** New York, quotidien.
- L'Orient Today** (today.lorientlejour.com) Beyrouth, en ligne.
- El País Semanal** Madrid, hebdomadaire.
- South China Morning Post** Hong Kong, quotidien.
- Studio Yafa** (studiyyafa.org) Ouagadougou, en ligne.
- Süddeutsche Zeitung** Munich, quotidien.
- The Times** Londres, quotidien.
- Die Zeit** Hambourg, hebdomadaire.



SOMMAIRE

- D'un continent à l'autre**
6. Danemark. La soif d'indépendance des Groenlandais
8. Europe. Voyage le long du nouveau rideau de fer
10. France. En Corse, on apprend des échecs
12. Mexique. Les cow-boys gays envoient valser les conventions
14. République dominicaine. Le marché qui maintient les Haïtiens à flot
16. Chine. Le roman impossible des Ouïgours
20. Mauritanie. Le pays où le divorce est une fête
22. Afrique. Le dessin de presse, bastion de liberté et d'irrévérence
24. Moyen-Orient. Le Pérou sur la "route du houmous"
26. Liban. Beyrouth retrouve sa nuit
- À la une**
28. Histoires d'îles
- Transversales**
42. Économie. Le charbon prolonge ses adieux
44. Sciences. Le vieil homme et les maths
46. Signaux. Partout, des murs se dressent
360°
48. Gastronomie. Le chef amoureux de la jungle
52. Culture. Le rap japonais déploie ses ailes
54. Plein écran. Quand l'écologie devient thriller
56. Sport. Le foot féminin veut changer les règles
58. Histoire. À la recherche de l'île fantôme



SUR NOTRE SITE

Ukraine. Une guerre sans fin

Où en est la contre-offensive ukrainienne? Une issue diplomatique est-elle envisageable à court terme? Quid de l'aide militaire à Kiev? Les analyses et reportages de la presse étrangère à retrouver chaque jour.

La France vue de l'étranger

Cet été, les journalistes de la presse internationale arpentent l'Hexagone avec un regard parfois décalé sur les Français. Des récits précieux partagés sur notre site.

Courrier Stories. L'info prend de la hauteur

Notre nouvelle rubrique, qui raconte l'information autrement : des formats courts, ludiques et illustrés qui résonnent avec l'univers des réseaux sociaux. Des clés de lecture sur la géopolitique, la société, les sciences, la culture, le sport... À découvrir cet été sur notre site et sur notre appli.



L'horoscope de Rob Breznsky Retrouvez chaque semaine les prévisions poétiques et philosophiques de l'astrologue le plus original de la planète.

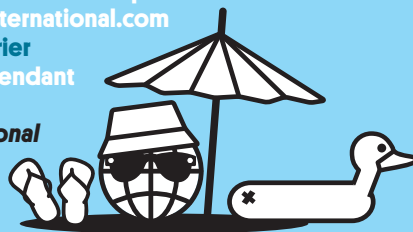


Retrouvez-nous aussi sur Facebook, Twitter, Instagram et Pinterest.

À NOS LECTEURS

Courrier international interrompt sa parution pendant trois semaines. Rendez-vous pour le prochain numéro de l'hebdomadaire le 10 août. Notre site, lui, ne s'arrête pas pendant les vacances.

Retrouvez toute l'actualité internationale vue par la presse étrangère sur courrierinternational.com et, tous les matins, le Réveil Courrier avec ce que vous avez manqué pendant que vous dormiez. La rédaction de **Courrier international** vous souhaite de très bonnes vacances.



Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : *Courrier international*
 Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Je m'abonne pour :

- 1 AN (52 numéros) au prix de 129 € au lieu de 237,20 €*
- 1 AN (52 numéros) + 6 hors-séries au prix de 159 € au lieu de 290,60 €*

RCO23BO01

Monsieur Madame

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

CP..... VILLE.....

Je règle par chèque bancaire à l'ordre de *Courrier international*

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :
<https://abo.courrierinternational.com/ours2023>
 ou téléphonez au 03 21 13 04 31 (du lundi au samedi, de 9 heures à 18 heures)

*Offre réservée aux particuliers jusqu'au 31/3/2024 pour un premier abonnement en France métropolitaine. Pour les entreprises et l'étranger, nous consulter. Visuels non contractuels. En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Courrier international*, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et d'actions marketing sur ses produits et services.

Je ne souhaite pas recevoir les offres commerciales de *Courrier international* par voie postale. Je ne souhaite pas recevoir les offres commerciales des partenaires de *Courrier international* par voie postale.

Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse : <https://www.courrierinternational.com/page/donnees-personnelles> ou écrivez à notre délégué à la protection des données 67-69, avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris ou dp@groupelemonde.fr. Vous avez le droit de formuler une réclamation auprès de la Cnil. Pour toute question, contactez notre service clients par e-mail abo@courrierinternational.com ou par téléphone au 03 21 13 04 31 du lundi au samedi de 9 heures à 18 heures. Nos CSV sont consultables et téléchargeables en suivant ce lien : <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>



Avantages abonnés :

- La version numérique du magazine dès le mercredi soir
- L'édition abonnés du site Internet
- Nos archives, soit plus de 100 000 articles
- L'accès illimité sur tous vos supports numériques
- Les applications iOS et Android
- Réveil Courrier 📞

Votre abonnement à l'étranger :

Belgique : (32) 2 744 44 33
abonnements@saipm.com
États-Unis/Canada : (1) 800 363 1310
expressmag@expressmag.co.m
Suisse : (41) 022 860 84 01
abonne@edigroup.ch



Édité par *Courrier international* SA, société anonyme avec directeur et conseil de surveillance au capital de 106 400 €
 Actionnaire : La Société éditrice du Monde
 Président du directeur, directeur de la publication : François-Xavier Devaux
 Directrice de la rédaction, membre du directeur : Claire Carrard
 Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président
 Dépôt légal Juillet 2023. Commission paritaire n° 0727 c 82101.
 ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 67-69 avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Fax rédaction 33 (0) 1 46 46 16 02 Site web www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com
 Directrice de la rédaction Claire Carrard (16 58) Rédactrice en chef Virginie Lepetit (16 12) Rédacteurs en chef adjoints Raymond Clarinard (16 77), Claire Pomarès (web), Matthieu Recarte Conception graphique Javier Errea Comunicacion

ÉDITION Anouk Delpont (16 98), Ioris Queyroi, Fatima Rizki (17 30) 7 JOURS DANS LE MONDE François Gerles (chef de rubrique, 17 48) EUROPE Gerry Feehily (chef de service, 16 95), Laurence Habay (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 16 36), Marie Daoudal (Allemagne, Autriche, Suisse alémanique, 16 04), Carole Lyon (Belgique, 17 36), Sasha Mitchell (Royaume-Uni, Irlande, 19 74), Beniamino Morante (Italie, 19 72), Hélène Bienvenu (Pologne), Antoine Mouteau (Pays-Bas), Valentin Scholtz (Espagne), Vincent Barros (Portugal), Antoine Jacob (Danemark, Norvège, Suède), Alexandre Lévy (Bulgarie), Alexandros Kottis (Grèce, Chypre), Joël Le Pavous (Hongrie), Guillaume Narguet (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vitureau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) FRANCE Carole Lohrenz (chef de rubrique, 16 93) AMÉRIQUES Bérangère Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 16 14), Jean-Hébert Armengaud (chef de service, Amérique latine, 16 57), Morgann Jezequel (Brésil), Martin Gauthier (Canada), Mathilde Guillaume (Argentine) ASIE Christine Chaumeau (Asie du Sud-Est, 16 34), Zhang Zhulin (Chine, 17 47), Carole Dieterich (Asie du Sud), Elisabeth D. Inandiak (Indonésie), Jeong Eun-jin (Corée) Yuta Yagishita (Japon) MOYEN-ORIENT Bachir El-Khoury (chef de service), Julien Abramia (Liban, Syrie, Palestine, Irak), Pascal Fenaux (Israël), Ahmad Parhizi (Iran), Raphaël Boukandoura (Turquie), Philippe Mischkowsky (pays du Golfe) AFRIQUE Hassina Mechai (chef de rubrique), Vincent Barros (Afrique lusophone), Malik Ben Salem (Maghreb), Mathilde Boussion (Afrique australe et Afrique de l'Est), Agnès Faivre (Afrique de l'Ouest) TRANSVERSALES Pascale Boyen (chef des Informations, Économie, 16 47), Carole Lembezat (chef de rubrique, Sciences et Signaux, 16 15), Annick Rivoire (Économie) MAGAZINE 360° Marie Bèleil (chef des informations, 17 32), Hugo Florent (16 74), Ouméma Nechi HISTOIRE Mélanie Liffschitz (16 96)

SITE INTERNET Claire Pomarès (rédactrice en chef adjointe), Nicolas Coisplet (chef d'édition), Adrien Oster (chef d'édition), Paul Blondel (éditeur web), Antoine Cuny-Le Callet, Gabriel Hassan (éditeur web, 16 32), Carole Lyon (éditeur web, 17 36), Hoda Saliby (éditeur web, 16 35), Mélanie Chenouard (vidéo, podcasts, 16 65), Emmanuelle Bour (SME) COURRIER EXPAT Ingrid Tréwath (16 51), Jean-Luc Majourat (16 42)

TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier Histoire), Mélanie Liffschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand, portugais), Manon Delfour-Peyrethon (anglais, allemand), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragasol (anglais, espagnol, catalan, russe), Leslie Talaga (anglais, espagnol) RÉVISION Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 17 35), Isabelle Bryskier, Philippe Czerepak, Françoise Hérol, Julie Martin, Anne Romefort

PÔLE VISUEL WEB DESIGN ET ANIMATION Alexandre Errichiello (chef de service, 16 17), Benjamin Fernandez, Jonathon Renaud-Badet ICONOGRAPHIE Luc Briand (chef de service, 16 41), Lidwine Karvella (16 10), Stéphanie Saïndon (16 53), Denis Scudellier (colorisation) MAQUETTE Alice Andersen (chef de service, 16 37), Denis Scudellier, Gilles de Obaldia CARTOGRAPHIE Paul Gallet (16 70) INFOGRAPHIE Catherine Doutey (16 66)

AGENCE COURRIER Patricia Fernández Pérez (directrice du développement et de la communication, 17 37), Jessica Robineau (16 08), Alizée Marchal (17 38), Florent Normand

DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Communeau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 45 35) IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE : Maury, 45330 Malesherbes ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO Solal Abélès, Christophe Alexandre, Torunn Amiel, Giuseppe Ardiri, Jean-Baptiste Bor, Anne-Dominique Boule, François Burkard, Sébastien Cano, Cécile Chemel, Geneviève Deschamps, Elisabetta Di Matteo, Agathe Gras, Mona Guichard, Lucie Hoarau, Hong-Kyung Kang, Valentine Morizot, Jean-Daniel Mougeot, Astrid Mouget, Olivia Muller, Gabrielle Pirotte, Derwell Queffelec, Maéllys Sour, Leslie Souvanlasy, Isabelle Taudière.

PUBLICITÉ MPublicité, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11 469, 75707 Paris Cedex 13, tél. : 01 57 28 20 00 Directrice générale Elisabeth Cialdella (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr, 39 68), Directeur délégué, directeur de Marque *Courrier international* Stevee Dablin (01 57 28 38 84) Directeur délégué Activités programmatiques, AD Tech & Monétisation Sébastien Noel (sebastien.noel@mpublicite.fr, 37 00) Directeur délégué, pôle Agences François de Ren (francois.deren@mpublicite.fr, 30 21) Directeur délégué, pôle Opérations spéciales Stevee Dablin (stevee.dablin@mpublicite.fr, 38 84)

DIRECTRICE ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE Carine de Castellan (16 06) Gestion Lucie Madalena (16 26) Droits Blandine Mosnat (16 52) Comptabilité 01 48 88 45 51 Directeur de la diffusion et de la production Xavier Loth Directrice des ventes Sabine Gude Responsable commerciale internationale Saveria Colosimo Morin (01 57 28 32 20) Chef de produits Valentin Moreau (01 57 28 33 99) Communication et promotion Christiane Montillet MARKETING ET PRODUITS Sophie Gerbaud (directrice, 16 18), Véronique Lallemant (16 91), Véronique Saudemont (17 35), Martine Prévot (16 49), Mynn-May Vang, Anthony Pittavino Responsable du numérique Kévin Jolivet, Louise Dugeai (développement web), Camille Lefaix (cheffe de produit abo numérique)

Modifications de services ventes au numéro, réassort 0805 05 01 47 Service clients Abonnements *Courrier international*, Service abonnements, A2100 — 62066 Arras Cedex 9 Tél. 03 21 13 04 31 Fax 01 57 67 44 96 (du lundi au samedi de 9h à 18h) Courriel:abo@courrierinternational.com. Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine: 129 € c. Autres destinations: <https://boutique.courrierinternational.com> Nos conditions générales de vente et d'utilisation sont disponibles sur <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>

Courrier international,
 USPS number 03-465,
 is published weekly
 48 times per year (triple
 issue in Aug and in Dec),
 by *Courrier international* SA
 c/o Distribution Grid, at
 900 Castle Rd Secaucus,
 NJ 07094, USA. Periodicals
 Postage paid at Secaucus,
 NJ, and at additional mail-
 ing offices. POSTMASTER:
 Send address changes to
Courrier international c/o
 ExpressMag, 8275, avenue
 Marco-Polo, Montréal, QC
 H1E 7K1, Canada.



Certifié PEFC

Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

Origine du papier : UK, Allemagne, 100 % de fibres recyclées. Ce magazine est imprimé chez MAURY certifié PEFC. Europhosphates : Ptot = 0,0083 kg/tonne de papier. Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. Ouvrage imprimé à 100 % avec des encres conformes à la norme Blue Angel.





NOUVELLE JEEP® AVENGER 100% ÉLECTRIQUE



Stellantis - FCA France - RCS Versailles 305 493 173 - Leo Burnett

CONÇUE POUR LE MONDE RÉEL.

Nouvelle Jeep Avenger, un véritable concentré de liberté, à partir de **229€/mois⁽¹⁾**.
LLD 25 mois - 1^{er} loyer de 4 600 €, bonus écologique de 7 000 € et prime à la conversion de 2 500 € déduits.

ÉLUE VOITURE DE L'ANNÉE 2023.

Jeep
FREEDOM IS ELECTRIC

(1) Ex. : Avenger MY23 version Avenger en location longue durée sur 25 mois et 20 000 km max., soit 25 loyers mensuels de 229 € après un 1^{er} loyer de 14 100 € ramené à 4 600 €, déduction faite du bonus écologique de 5 000 € et 2 000 € supplémentaires selon les conditions du décret du 30/12/22 (Voir conditions d'éligibilité sur economie.gouv.fr), et de la prime à la conversion de 2 500 € sous condition de revenus et de mise au rebut d'une voiture ou d'une camionnette (PTAC < 3,5t) immatriculée avant 2011 (Diesel) ou 2006 (essence) selon décret en vigueur. Conditions d'éligibilité sur primealaconversion.gouv.fr. Offre non cumulable, réservée aux particuliers, valable jusqu'au 31/07/2023, dans le réseau participant. Sous réserve d'acceptation de CREDIPAR, loueur et SA au capital de 138 517 008 €, RCS Versailles n° 317 425 981, ORIAS 07004921 (www.orias.fr), n° ADEME : FR231747_03GHJZ, 2-10 boulevard de l'Europe 78300 Poissy. Modèle présenté : Avenger MY23 Summit avec option à 354 €/mois aux mêmes conditions. **Jeep Avenger 100% électrique : consommations d'énergie électrique (kWh/100 km) : 15,9-15,4 ; émissions de CO₂(g/km) : 0 ; autonomie électrique (km) : 400-390 ; autonomie électrique en ville : 579-553.** Valeurs définies selon le cycle combiné WLTP, mises à jour le 03/04/2023. Les valeurs de consommations et d'émissions de CO₂ sont communiquées à des fins de comparaison, les valeurs communiquées peuvent ne pas refléter les valeurs réelles. Important : les valeurs réelles de consommation d'énergie électrique et d'autonomie peuvent être fortement différentes et peuvent varier en fonction des conditions d'utilisation et de divers facteurs tels que : les options, la fréquence de recharge électrique par kilomètre parcouru, la température ambiante, le style de conduite, la vitesse, le poids total, l'utilisation de certains équipements (climatisation, chauffage, radio, navigation, feux, etc.), le type et l'état des pneus, l'état de la route, les conditions climatiques extérieures, etc.
Freedom is electric = La liberté est électrique. The car of the year = Voiture de l'année.

A 0g CO₂/km

B

C

D

E

F

G

www.jeep.fr

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

d'un continent à l'autre.

europa

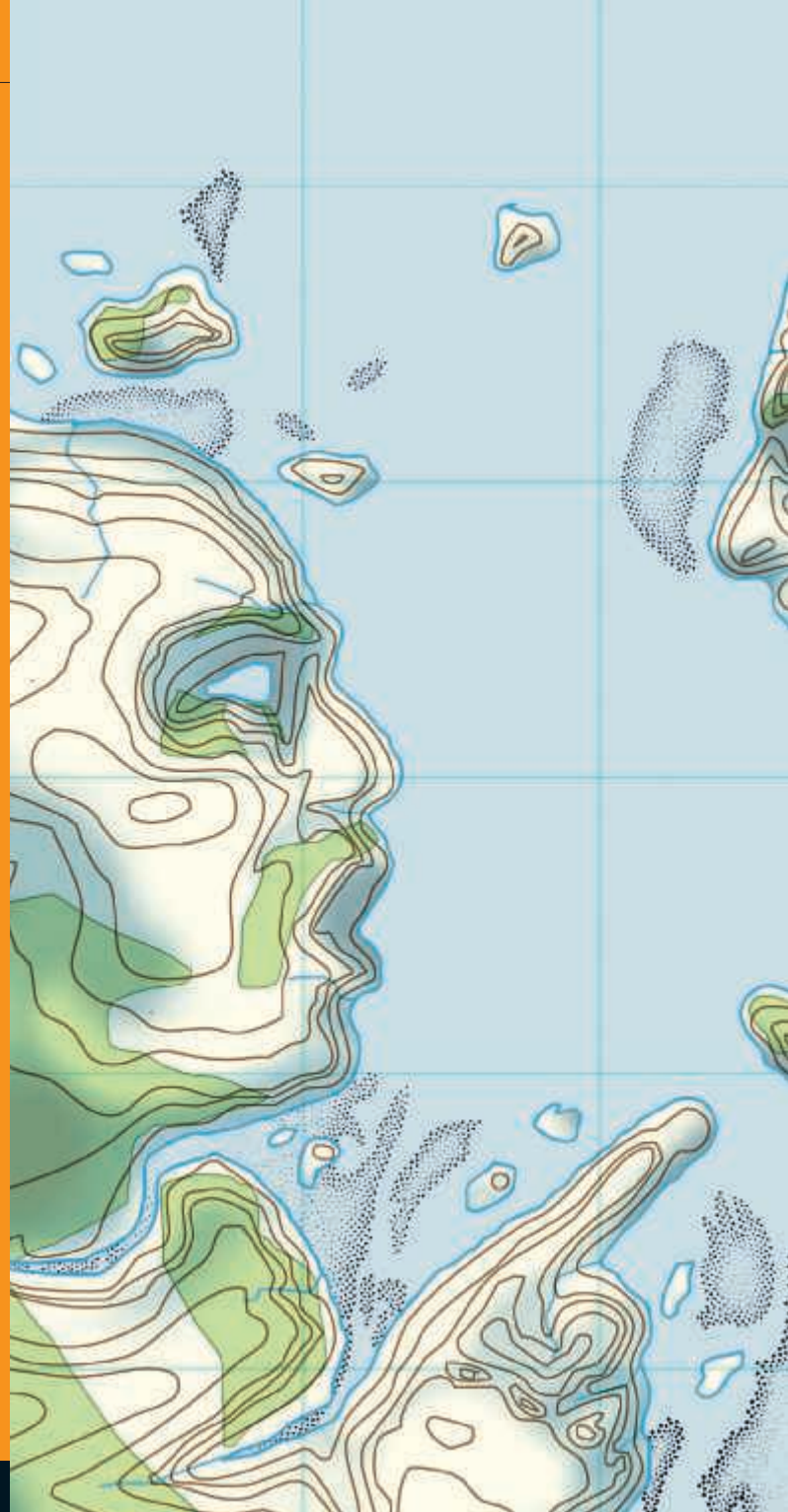


France	10
Amériques.....	12
Asie	16
Afrique.....	20
Moyen-Orient...	24

Danemark. La soif d'indépendance des Groenlandais

Le désir de s'affranchir du Danemark, puissance tutélaire perçue comme paternaliste et arrogante, alimente un débat animé dans le territoire autonome.

→ Dessin de Joe Magee paru dans Time, New York.



—Berlingske (Copenhague)

En 2014, Nauja Lyngé avait participé à la création de l'association Rigsfællesskabet, qui se bat pour le maintien du Groenland au sein du royaume danois. Aujourd'hui, elle baisse les bras.

L'unité du pays [qui inclut ses deux territoires autonomes, le Groenland et les îles Féroé] ne tient qu'à un fil. D'après cette écrivaine, les jeux sont déjà faits, car le Groenland s'oriente de plus en plus vers l'indépendance. La colère et l'aspiration de ses habitants à s'affranchir d'un Danemark perçu comme paternaliste et arrogant ont fini par devenir indomptables.

“Nous importons tout du Danemark, des idées au papier toilette, mais aujourd'hui nous

en avons assez”, explique Nauja Lyngé, tout en soulignant les interrogations récurrentes sur la pérennité de l'économie groenlandaise en cas d'indépendance. “Ils préfèrent en baver que de dépendre du Danemark.”

Les Groenlandais ont fait un pas décisif sur la voie de l'indépendance. Après cinq années de travail, la Commission constitutionnelle du Groenland a présenté fin avril un projet de texte en 49 articles qui pourrait bien former la base juridique d'une séparation d'avec le Danemark.

Mascarade. La date d'un éventuel référendum sur la Constitution est encore incertaine. On ignore également si les Groenlandais sont prêts à assumer les conséquences économiques et

sécuritaires d'une rupture avec le Danemark.

Leader du parti indépendantiste Naleraq (opposition), Pele Broberg est l'un des partisans les plus intransigeants de l'indépendance. Il n'en est pas moins l'un des critiques les plus virulents à l'encontre du nouveau projet de Constitution, qu'il qualifie de “mascarade” jouée par les deux partis du gouvernement [autonome] de Nuuk : le Siumut et le parti socialiste Inuit Ataqatigiit.

“Les deux grands partis se sont intéressés davantage au salaire des uns et des autres, à l'attribution de logements, aux avantages à accorder à certains et aux noms à faire figurer dans les livres d'histoire”, affirme Pele Broberg.

D'une façon générale, les travaux de la Commission

constitutionnelle se sont déroulés de manière chaotique, avec des changements de président et des accusations de participation insuffisante des citoyens et de dépenses effrénées. En avril 2022, l'ancien Premier ministre Kuupik V. Kleist a quitté ses fonctions de président de ladite commission en raison de désaccords internes.

Lorsqu'on l'interroge quant à une date concrète pour un référendum sur la Constitution, Aaja Chemnitz, qui représente le parti de gauche groenlandais Inuit Ataqatigiit au Parlement danois, ne peut donner de réponse précise, comme d'autres.

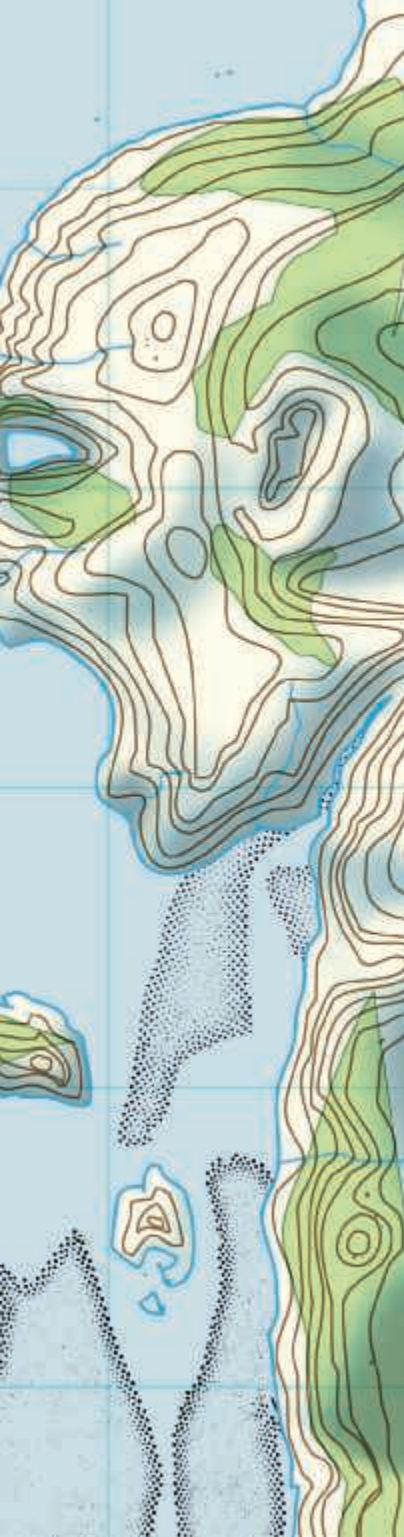
“Cela dépend de la rapidité avec laquelle on parviendra à améliorer

le niveau d'éducation et le développement des entreprises. J'estime qu'il faut aussi arriver à accroître le nombre de Groenlandais résidant au Groenland. Il me paraît donc important d'avoir une discussion sur la façon d'empêcher que le nombre de personnes qui partent du Groenland vers le Danemark augmente ou reste aussi élevé qu'aujourd'hui – un exode qui signifie qu'on finira par être moins de 50 000 personnes. C'est un problème auquel peu de solutions sont proposées.”

Pele Broberg a lui-même siégé à la Commission constitutionnelle, d'août 2020 à avril 2021, avant de la quitter lors de sa nomination au poste de ministre des Affaires étrangères dans le



REPORTAGE



dans les formations pour les Groenlandais? *“Je remarque que vous utilisez le même type de menace que le Parti populaire danois [parti de droite nationaliste] auparavant. Une menace de situation violente. Nulle part ailleurs on entend dire que si vous souhaitez la liberté vous serez punis.”* Avec son projet de Constitution, le Groenland a fait un pas vers l’indépendance vis-à-vis du Danemark, après que Donald Trump a sérieusement proposé de racheter le Groenland et au moment où la guerre de Poutine en Ukraine a fait voler en éclats toute illusion d’un ordre du monde stable.

“Mentalité colonialiste”. Un point central de la Constitution est la possibilité pour le Groenland de conclure un accord de *“libre association”*, soit avec d’autres États, soit avec des organisations intergouvernementales comme l’Union européenne (UE), par exemple. Dans la pratique, un tel accord signifierait que le Groenland romprait tous les liens formels avec le Danemark, qu’il pourrait avoir son propre siège à l’ONU et qu’il serait, en principe, libre de signer des accords de défense et de soutien financier avec de grandes puissances comme les États-Unis, la Chine ou la Russie.

Aujourd’hui, il n’en a pas la possibilité, conformément à la loi relative à l’autonomie du territoire qui, avec la Constitution danoise, représente – du moins jusqu’à un éventuel référendum – le cadre constitutionnel du Groenland.

“Il est important pour nous d’obtenir notre propre accord de défense avec les États-Unis. Cela aiderait aussi le Danemark dans le futur. Les Danois se sentent manifestement contraints de nous défendre. On pourrait résoudre cela en concluant un accord de défense avec Washington”, explique Pele Broberg.

Pour beaucoup d’habitants du territoire autonome, toutefois, l’idée d’une libre association avec les États-Unis a une importance mineure par rapport à la réalité actuelle.

“Les Groenlandais en général ne pensent pas à devenir citoyens américains ou canadiens. Ils se soucient davantage de la vie de tous les jours”, souligne Aaja Chemnitz au nom de son parti, Inuit Ataqatigiit (gauche).

Quand les dirigeants politiques danois s’efforcent de



maintenir le Groenland au sein du royaume scandinave en mettant en garde contre l’influence américaine, russe ou chinoise, les Groenlandais haussent les épaules, d’après l’écrivaine Nauja Lynge.

“Le premier cas de figure présenté [à Copenhague] est que le pays devienne vassal de la Chine. Le deuxième, qu’il devienne un territoire américain à la Porto Rico. Le troisième est que les Russes, qui possèdent déjà 60 % de l’Arctique, accroissent leur influence. Mais cela ne prend pas du tout au Groenland, même si cela fait quand même peur”, ajoute-t-elle. *“Il faut espérer que le Groenland soit suffisamment important sur le plan stratégique pour qu’on puisse conclure de bonnes alliances. En tout état de cause, c’est une décision qui appartient aux seuls Groenlandais. Personne au Parlement danois ne s’y opposera.”*

Il n’en est pas moins vrai que des responsables politiques groenlandais, notamment le Premier ministre, Mute B. Egede, ont reproché au ministre des Affaires étrangères danois, Lars Lokke Rasmussen (parti des Modérés, centre droit), d’avoir nommé un nouvel ambassadeur danois pour l’Arctique sans avoir consulté les Groenlandais [et de ne pas avoir choisi un Inuit pour ce poste].

D’après Aaja Chemnitz, la décision de Lars Lokke Rasmussen montre que la *“mentalité*

colonialiste” perdue. *“Le mouvement indépendantiste s’en trouve de fait amplifié. Cela n’a donc pas l’effet qu’espéraient peut-être les Danois. Au contraire, les gens en ont assez des politiques danois qui pensent pouvoir contrôler le Groenland”*, affirme-t-elle.

Beaucoup observent aussi avec scepticisme la lenteur avec laquelle le gouvernement danois avance pour faire la lumière sur la *“campagne du stérilet”*, au cours de laquelle, à partir des années 1960, les autorités danoises avaient fait poser un stérilet à quelque 4500 femmes groenlandaises sans leur consentement.

Ce n’est qu’à la fin du mois de mai que le ministère de la Santé et des Affaires intérieures danois a annoncé qu’une équipe de chercheurs était prête à commencer une enquête indépendante sur la question.

L’an dernier, le gouvernement danois et le gouvernement local de Nuuk avaient décidé de lancer une étude officielle sur les rapports historiques entre le Groenland et le Danemark. Preuve que Copenhague se préoccupe de réparer l’unité du royaume.

Les Groenlandais, quant à eux, ont d’autres chats à fouetter, d’après Pele Broberg. *“Il s’agit d’une préoccupation purement danoise, qui n’intéresse vraiment personne.”*

—Troels Heeger, publié le 3 juin

Contexte

UNE DÉPENDANCE ENCORE BIEN RÉELLE

Depuis 2009, le gouvernement autonome groenlandais – le Naalakkersuisut, dans la langue officielle locale (le kalaallisut) – a la main sur bon nombre de domaines, allant des impôts à l’extraction des ressources minérales. Un parlement (l’Inatsisartut) légifère dans ces champs de compétence. Les 56 000 Groenlandais disposent aussi d’un drapeau (rouge et blanc), d’un hymne et d’équipes “nationales” de football et de handball. Mais pour une série de sujets clés (monnaie, politique étrangère et de sécurité, police et justice...), le douzième plus grand territoire du monde – avec 2,16 millions de kilomètres carrés – dépend du Danemark. Ce sont ces liens qu’une partie croissante des Groenlandais souhaiteraient voir coupés un jour, dans la logique d’une démarche émancipatrice entamée il y a cinq décennies. Copenhague assure qu’il ne s’y opposerait pas. Mais il avertit qu’il cesserait dès lors de verser ses aides annuelles, équivalent à plus de 535 millions d’euros. Soit *“un peu plus de 50 % des revenus”* groenlandais, souligne Politiken. Sur un plan international, le Groenland a quitté, en 1985, l’Union européenne, perçue comme une menace pour la pêche locale. Depuis, il jouit du statut des pays et territoires d’outre-mer associés à l’UE. Il s’est rapproché du Canada en résolvant une vieille querelle frontalière, racontait Politiken en 2022. Et il regarde vers les États-Unis, sans pour autant vouloir être acheté par eux, comme l’avait proposé le président Donald Trump en 2019.

SOURCE



BERLINGSKE

Copenhagen, Danemark
 Quotidien, 101 000 ex.
 b.dk

Paru pour la première fois en 1749, le journal, qui se positionne au centre droit, est le plus ancien du royaume danois.

“Si le Groenland est assez important sur le plan stratégique, nous concluons de bonnes alliances.”

Nauja Lynge, ÉCRIVAINNE

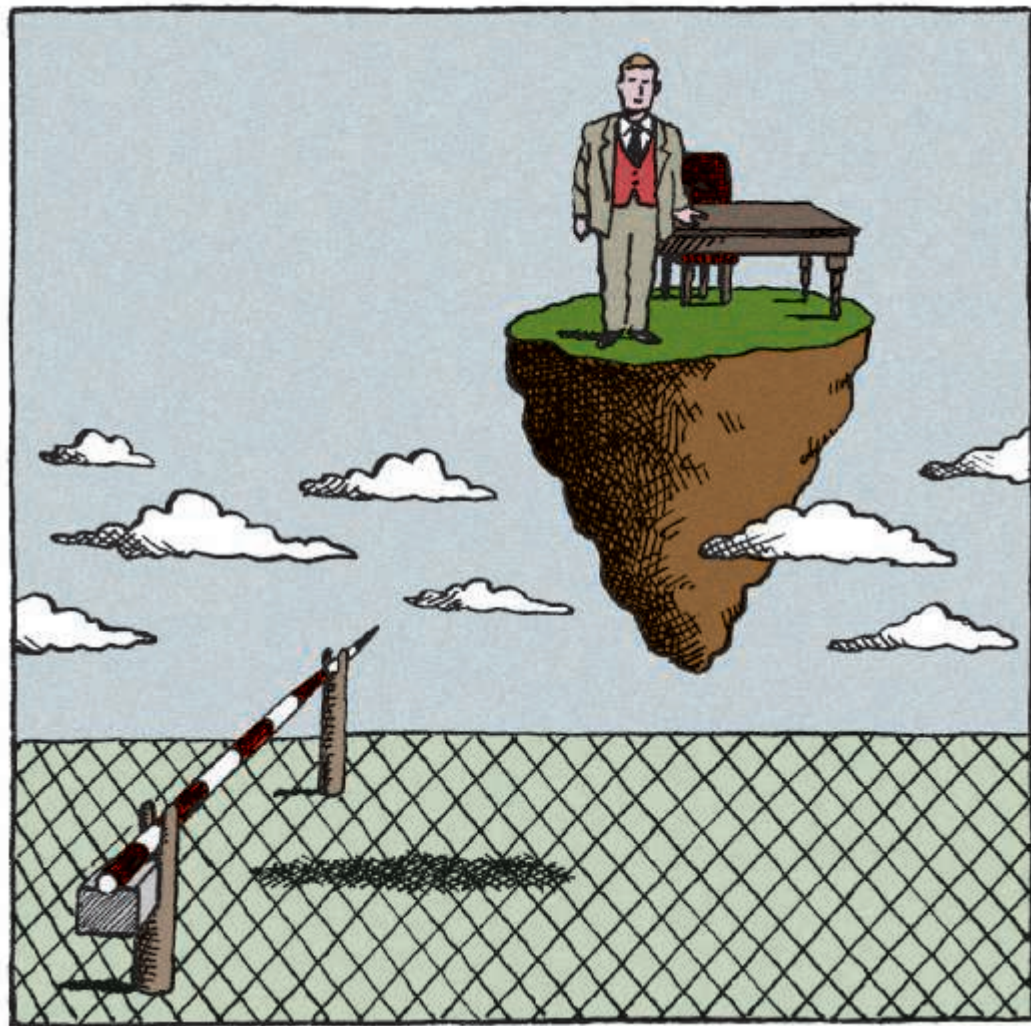
gouvernement autonome local. À l’automne 2021, il a perdu ce portefeuille après avoir plaidé, dans le quotidien danois Berlingske, pour que seuls les Groenlandais de souche, les Inuits, aient le droit de vote lors d’un éventuel référendum sur l’indépendance du territoire.

Le Groenland ne risque-t-il pas d’être confronté à des défis colossaux si l’indépendance signifie renoncer aux subventions du Danemark et aux places

FRONTIÈRES

Voyage le long du nouveau rideau de fer

Comme au temps de la guerre froide, la liberté de mouvement des Européens est à nouveau restreinte. Ce journaliste allemand a parcouru la ligne invisible qui divise le Vieux Continent. Il raconte deux mondes qui se font face.



—Die Zeit, extraits (Hambourg)

Pour une frontière verrouillée à double tour, l'endroit est d'une beauté spectaculaire. À l'est, c'est le calme paisible de la lagune, à l'ouest le tumulte de la mer. Entre les deux, une clôture ferme le passage de l'isthme de Courlande. Du côté lituanien, une petite route traverse une forêt de pins que les vents soufflant de la Baltique arquent en direction de la lagune.

“Attention, élans !” mettent en garde les panneaux sur le bord de la chaussée. Derrière la pinède s'élève la dune blanche que l'écrivain Thomas Mann avait surnommée le “Sahara du Nord”.

L'isthme est à la fois la plus belle et la plus hermétique des frontières extérieures de l'Union européenne. En deçà, c'est la Lituanie, au-delà la Russie, et on ne passe plus : fini les contacts, les échanges, les visites de courtoisie. Les postes frontaliers, du côté russe comme du côté lituanien,

sont jonchés de pommes de pin. Un feu tricolore est au rouge fixe. Tout autour, c'est la zone interdite : les voitures sont interceptées plusieurs kilomètres en amont, les piétons éconduits ou redirigés vers la plage. Il n'y a que moi, sur mon vélo, qui ai réussi à passer les gardes.

Les Européens ont baptisé “rideau de fer” la frontière séparant l'Est de l'Ouest pendant la guerre froide. On doit l'expression à Winston Churchill. En mars 1946, il a pronostiqué une partition

radicale de l'Europe. Ça ne date pas d'hier – et les choses se sont arrangées en 1990. Mais avec la guerre d'agression de Poutine en Ukraine, voilà que la paix européenne vole à nouveau en éclats et qu'un nouveau rideau de fer s'abat sur le continent. À une différence près : cette fois, il se trouve plus à l'est, allant de la Norvège au cercle polaire en passant par l'Estonie, la Lituanie et la Pologne, jusqu'à la Bulgarie et la mer Noire.

Comment est perçu ce nouveau rideau de fer, quelle forme prend-il et quelles en sont les répercussions sur celles et ceux qui vivent de part et d'autre ? À la frontière russe avec la Lituanie, la Pologne, l'Estonie, mais aussi à la frontière entre la Pologne et la Biélorussie, on constate que des gens qui n'habitent qu'à quelques encablures les uns des autres ne vivent pas dans le même monde.

Du côté russe de l'isthme de Courlande, les bâtiments blancs coiffés de toits rouges n'ont pas trente ans. À l'époque où la Lituanie a fait sécession de l'Union soviétique, la Russie a construit ici, en 1991, sous un président élu démocratiquement, Boris Eltsine, un petit poste frontalier afin de ménager un passage vers l'Europe depuis le territoire russe de Kaliningrad. Eltsine voulait rapprocher la Russie de l'UE. C'était avant l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine. Le dirigeant russe a fait fermer le passage en 2020, à la faveur de la pandémie de Covid-19. Il n'a pas été rouvert après la levée des restrictions.

Mamonovo, entre la Pologne et la Russie. C'est le cas de nombreux autres postes frontaliers entre la Russie et l'Union européenne. Au sud de Kaliningrad, en direction de Gdansk, la Russie tient deux points de passage importants vers la Pologne, non loin de la bourgade de Mamonovo, un ancien et un autre, plus récent. L'ancien a été fermé pendant la pandémie. Depuis, le béton s'effrite. Le Kalinka, le bar situé côté polonais, a mis la clé sous la porte. Il arrivait que les visiteurs russes y passent la nuit, autrefois. Les mauvaises herbes ont envahi le parking, les portes et les fenêtres du bar sont condamnées. Non loin de là s'élèvent les nouvelles clôtures que la Pologne est en train de

construire : deux mètres et demi de haut, hérissées de barbelés.

Qui vient de Pologne et souhaite se rendre en Russie doit désormais se diriger vers le poste-frontière principal, Mamonovo 2. La route traverse des villages à demi abandonnés, dont Peciszewo. Dans un virage se dresse un bâtiment pittoresque en briques rouges, grêlé d'impacts de balles et chapeauté de deux nids de cigogne sur ses

“Avant, on avait des bouchons tous les jours, même si on ne traînait pas pour les contrôles.”

UN GARDE-FRONTIÈRE POLONAIS

cheminées. “C'est une ancienne école allemande, m'apprend Oksana Medvedtchouk, 42 ans, cheveux blonds ramassés dans une queue-de-cheval. Puis c'est devenu une église polonaise. Aujourd'hui, c'est notre église.” Je déchiffre l'écriteau sur la porte : église gréco-catholique ukrainienne. Depuis la guerre, des réfugiés ukrainiens ont posé leurs valises dans cette région frontalière sous-dotée, aujourd'hui délaissée par les Polonais.

Juste à la frontière avec la Russie [via son enclave de Kaliningrad], où commence un autre monde.

La petite départementale mène à une voie rapide qui nous conduit à Grzechotki et Mamonovo 2, le principal point de passage vers Kaliningrad. C'est un poste-frontière moderne, aménagé voilà dix ans avec l'aide financière de l'UE. Plusieurs voies d'accès, une signalisation ad hoc, des barrières, un service de dédouanement. Côté russe, un parking poids lourds, une pompe à essence, des snacks. Le passage a été conçu pour pouvoir traiter plusieurs milliers de véhicules par jour – c'était la porte vers l'ouest, très fréquentée par les Russes.

Si les gardes-frontières russes refusent de parler, le fonctionnaire polonais est plus caustique : il a du temps, le passage est désert. Mateusz Kowalczyk, qui préfère ne pas divulguer son vrai nom, se souvient de l'époque d'avant la guerre. “On avait des bouchons tous les jours, même si on ne traînait pas pour les contrôles.”



REPORTAGE

Aujourd'hui, les voitures se font rares. Les Russes de Kaliningrad n'obtiennent plus de visas pour la Pologne. Résultat, explique Mateusz, on voit surtout passer des Européens de retour de Russie. "Dans l'autre sens, Pologne-Russie, on voit beaucoup de Russes allemands qui ont le double passeport et qui passent la frontière au volant de voitures immatriculées en Allemagne." Ou des voyageurs qui se pressent d'aller prendre l'avion à Kaliningrad pour se rendre à Moscou. Ça ne fait pas beaucoup mais, l'un dans l'autre, le poste-frontière tourne toujours.

Brusgi, entre la Pologne et la Biélorussie.

Il n'en va pas de même à quelques centaines de kilomètres plus au sud. La Biélorussie a été le théâtre d'une crise des réfugiés voilà un an et demi. À l'époque, Alexandre Loukachenko avait encouragé les habitants du Proche-Orient à venir dans son pays. Le dictateur biélorusse les avait ensuite fait conduire à la frontière polonaise. Des centaines de réfugiés étaient ainsi parvenus à entrer dans l'UE. Mais pour les Biélorusses, c'est devenu la croix et la bannière. Le poste-frontière de Brusgi, moderne, d'une capacité de 2100 voitures particulières et 815 poids lourds par jour, est aujourd'hui fermé.

Le village de Podlipki, en Biélorussie, n'est qu'à quelques kilomètres de Brusgi. Le petit bois, à l'orée du village, est coupé en deux par les clôtures de la frontière polonaise. L'unique rue de la commune est bordée de fermes colorées, brunes, vertes, jaunes et mauves. Un homme juché sur un vélo promène un berger allemand rétif, tirant derrière lui une carriole remplie de cadavres de bouteilles. Doudoune noire et chapeau gris, Vassili Cholod met le pied à terre et tire de sa poche une bouteille de vodka. "Tu veux boire un coup?" Je décline, lui désignant ma voiture de location. Vassili fait une moue dédaigneuse.

Lui aussi, avant, il conduisait. Il achetait des marchandises moins chères en Biélorussie et les revendait en Pologne, et inversement. Il était négociant – ou plutôt contrebandier, pour être précis. Aujourd'hui, la frontière est fermée, il ne peut plus obtenir de visa, et sa retraite ne



lui suffit pas. Il écluse une gorgée. Puis parle de la guerre. Pas de celle qui se joue en Ukraine, mais de la campagne d'Afghanistan, sous l'Union soviétique. Il y était. "Je me suis battu comme un lion, j'ai descendu des terroristes, je suis revenu avec une blessure." À l'époque, il avait pu aller se reposer en Bulgarie. "Du temps où on pouvait encore aller en Europe en voiture." Du temps de l'Union soviétique.

Petchory, entre l'Estonie et la Russie.

Tous les Russes et Biélorusses des régions frontalières ne rêvent pas de se rendre dans l'UE. Bourgade russe posée à la frontière avec l'Estonie, Petchory a vu débarquer en 2022 beaucoup d'Ukrainiens qui, pour fuir la zone de guerre du Donbass, gagnaient l'UE en transitant par la Russie. En septembre 2022, ils faisaient encore la queue avec des Russes à ce point de passage de la frontière. Après quoi, ils étaient généralement seuls, l'Estonie ne laissant plus entrer de ressortissants russes.

"De l'autre côté, il n'y a rien à faire, rien à voir, ça ne m'intéresse plus."

Valentina Kousnezova, ÉLEVEUSE RUSSE À PROXIMITÉ DE LA FRONTIÈRE ESTONIENNE

Valentina Kousnezova, 69 ans, fait le pied de grue à l'arrêt de bus, en doudoune, jupe rouge et bottes de pluie. Elle vient de rater son bus. Je l'amène en voiture au village de Panikovitchi, à la frontière avec l'Estonie. Valentina est éleveuse et vit du côté russe de la frontière. Tandis que nous faisons route sur la nouvelle départementale, elle me raconte : "Il y a dix ans, j'avais envoyé un courrier à la Douma pour leur demander d'enfin goudronner cette route. C'est un axe d'intérêt militaire majeur le long de la frontière." C'est Vladimir Jirinovski, le nationaliste russe mort en 2022, qui est intervenu. Elle le vénère.

Aujourd'hui, elle ne va plus en Estonie, même si elle possède aussi la nationalité estonienne. "Avant, j'allais souvent à Tallinn et à Riga pour faire du lèche-vitrine, j'avais des amis estoniens et lettons." Mais, aujourd'hui, la situation s'est tendue et c'est une bonne chose que la Russie ait construit cette route au nez de l'Estonie. "De l'autre côté, il n'y a rien à faire, rien à voir, ça ne m'intéresse plus, dit-elle tandis que nous arrivons à Panikovitchi. Qu'est-ce qu'ils ont qu'on n'a pas?" À part que c'est plus cher chez eux, cingle-t-elle. "Je n'y mets plus les pieds."

Lorsque l'on a le choix, cela ne pose pas de problème. Seulement voilà, la plupart des Russes, contrairement à Valentina

Kousnezova, ne l'ont pas, le choix. À peine un tiers possèdent un passeport qui leur permet de voyager. Les conscrits se voient confisquer ce document par le régime et les hommes mobilisables ne sont pas autorisés à quitter le territoire. Le nombre de ressortissants russes entrant sur le territoire européen a fondu de 84 % en 2022, à en croire l'agence des frontières russe. Une tendance qui s'est encore accentuée en 2023.

Sur les panneaux d'information des aéroports de Moscou, les noms des villes européennes jouent l'arlésienne depuis l'invasion de l'Ukraine. La Russie et l'UE ayant déclaré chacune un embargo aérien strict envers l'autre, aucun vol ne les relie encore. Ceux qui veulent prendre l'avion peuvent toujours réserver un vol intérieur vers Kaliningrad et, de là, gagner la Pologne en voiture. Ou passer par Istanbul ou Dubaï. Mais il leur faut un passeport russe, une autorisation de sortie du territoire et un visa pour l'Union européenne. Or réunir toutes ces pièces relève du parcours du combattant.

Moscou, entre la Russie et l'Allemagne.

Une des frontières les plus insolites de ce nouveau rideau de fer se situe dans un endroit inattendu, au cœur de la capitale russe. Pour la trouver, on prend le métro jusqu'à la gare de Kiev, on emprunte l'escalier

roulant qui remonte à la surface, on oblique dans l'entrée principale du passage de Kiev et l'on prend l'ascenseur jusqu'au deuxième étage.

Le service des visas allemand est confortable, moderne, rutilant. Derrière de grandes baies vitrées, l'accueil. Dans un pot de fleurs, une sculpture en plastique vert, librement inspirée du David de Michel-Ange, et trois pneus de Formule 1 italiens. À droite, un bar à expressos. On sait recevoir les personnes venues faire une demande de visa pour l'Allemagne.

Aujourd'hui, il n'y a pas un chat, ou presque. La salle aux quelques dizaines de guichets est pour ainsi dire déserte. À peine a-t-on retiré un ticket que c'est déjà notre tour. Les personnes dont la durée de validité du passeport n'est pas suffisante peuvent aussi bien rebrousser chemin. Un visa Schengen à entrées multiples? "On ne les fait plus, répond la guichetière, impassible. On ne fait plus que les Schengen simples sur invitation de la famille ou d'amis. Et, bien sûr, il faut avoir un motif solide."

En bout de chaîne, c'est le consulat qui tranche. Dans le sens inverse, c'est le consulat russe et le ministère des Affaires étrangères russe qui autorisent ou non les ressortissants allemands ou européens à se rendre à Moscou ou à Saint-Pétersbourg – en général, c'est non.

C'est la raison d'être de ce rideau de fer : la chute du Mur, en 1989, avait libéralisé la circulation des personnes, qui décidaient dès lors elles-mêmes où et quand elles voulaient partir à l'étranger. Depuis la guerre russe en Ukraine, c'est l'Etat qui décide.

—Michael Thumann, publié le 21 juin



SOURCE

DIE ZEIT

Hambourg, Allemagne
Hebdomadaire
zeit.de

C'est la publication allemande de référence, une autorité outre-Rhin. Ce grand journal d'information et d'analyse politique, pointu et exigeant, se distingue aussi par sa maquette et son iconographie recherchées. Tolérant et libéral, il paraît tous les jeudis.



france



—The Guardian, *extraits*
(Londres)

Le contraste est saisissant : dans la salle de compétition du Corsica Chess Club de Bastia, une poignée de joueurs sont enfermés dans un silence monacal, concentrés sur leur plateau, tandis que, dans la salle d'attente, une quinzaine de visages juvéniles sont agglutinés contre la vitre de séparation, plusieurs dizaines d'autres enfants et leurs parents entassés derrière eux. En ce dimanche de février, ils bavardent, rient et font les imbéciles, mais tous n'attendent qu'une chose : pouvoir retourner dans la salle pour participer à la prochaine manche.

Ce tumulte en est la preuve vivante : une révolution des échecs est en marche sur l'île de Beauté. La Corse compte désormais près de 7 000 licenciés pour 340 000 habitants, soit plus de 25 fois plus que le ratio du continent. Elle a vu émerger son premier maître international, Michael Massoni, en 2013, et son premier grand maître international, Marc'Andria Maurizzi, en 2021 – à 14 ans à peine, il était le plus jeune Français à recevoir ce titre.

Ces exploits sont le fruit d'un vaste programme lancé il y a vingt-cinq ans pour enseigner les échecs aux écoliers corses. Au-delà du jeu, le véritable objectif

Société. En Corse, on apprend des échecs

Série d'été. Voilà vingt-cinq ans que l'île favorise le développement du jeu. Depuis, elle s'est fait une place dans les compétitions mondiales et imprime même sa patte sur la discipline. Plus que la victoire, on y encourage les beaux coups et le respect de l'autre, s'enthousiasme ce journaliste britannique.

du projet est de “contribuer à [sa] façon à former les citoyens de demain”, détaille Akkhavanh Vilaisarn, le président de la ligue régionale. Le niveau des enfants est secondaire, l'essentiel est ailleurs : les échecs servent de socle pour enseigner le respect – celui des règles et des autres.

Le chaos règne tout autour de la zone de jeu, où se déroulent les qualifications pour le championnat régional des jeunes. Mais cette ambiance est fidèle à l'esprit populaire d'*i scacchi* (en langue corse, “les échecs”), bien loin de l'image élitiste souvent associée à ce sport (la discipline est reconnue comme telle par le Comité international olympique depuis 1999).

Derrière le comptoir, Lucie, la mère de Marc'Andria, sert des parts de pizza pendant que Fares, 7 ans, m'explique : “J'aime les échecs parce qu'il y a un pion et un roi, comme dans la vraie vie.” Ici, les adultes et les enfants se mélangent spontanément, les joueurs novices sont encouragés à affronter les plus expérimentés. Le mur de la salle est orné d'un tigre déchirant un plateau d'échecs : un hommage à l'ancien champion du monde Viswanathan Anand, le Tigre de Madras, qui a un jour rendu visite au club.

Dans la salle de compétition, la manche suivante va commencer. Akkhavanh Vilaisarn, 49 ans, demande le silence, en français et en corse.

Bientôt, on n'entend plus que le cliquetis des pièces en plastique sur les plateaux.

Espions du KGB. Plutôt que la stratégie pure, Akkhavanh Vilaisarn préconise l'improvisation. C'est le style corse, explique-t-il. “Il y a la méthode classique d'apprentissage, qui consiste à retenir par cœur et à reproduire les coups des grands maîtres, mais chez nous, c'est l'inverse : on commence par jouer avec les enfants, par analyser leur style et les idées qu'ils veulent développer. Si les coups sont beaux, même si ce ne sont pas les meilleurs sur le papier, ça nous suffit, car ils joueront à leur manière.”

Contrairement à la méthode académique, cette approche souple permet de former des joueurs intrépides. Avec une bonne maîtrise tactique, on parvient toujours

à renverser le cours d'une partie, même lorsqu'on est en difficulté, assure Akkhavanh Vilaisarn. À l'inverse, après une formation très théorique, le joueur finit par se retrouver livré à lui-même, sans pouvoir compter sur les manuels, poursuit-il. Et s'il n'est pas habitué à se battre, il perdra.

Une autre règle locale encourage ce style de jeu téméraire : en 2003, les Corses ont interdit le match nul par consentement mutuel – qui évite à chacun des deux adversaires de perdre un match et des points au classement.

Même loin de leur île, les joueurs corses ne perdent rien de leur combativité, ce qui leur a valu une certaine réputation. Il y a quelques années, lors d'un tournoi national, une équipe s'est décomposée en découvrant qu'elle allait les affronter, se souvient Akkhavanh Vilaisarn. “Ils se sont exclamés : ‘Oh non, pas les Corses.’ C'est le plus beau compliment qu'on puisse nous faire.”

Le programme de démocratisation des échecs est intrinsèquement lié à la culture de l'île. Deux jours avant la compétition au Corsica Chess Club, Akkhavanh Vilaisarn s'est rendu dans une école de Cardo, sur les hauteurs de Bastia. Il a donné une heure de cours à des élèves de 8 à 10 ans – chaque année, la ligue intervient auprès de 6 000 enfants dans 75 écoles de l'île, dans le cadre de sa mission socio-éducative.





←← **Un jeune joueur au Corsica Chess Club de Bastia.** Photo Kamil Zihnioglu/Guardian/eyevine

← **Vue du port de Bastia.** Photo Pascal Pochard-Casabianca/AFP

Et aux échecs, avoir un accent, c'est laisser des pièces exposées."

Léo Battesti, lui, se trouvait en fâcheuse posture quand il a recommencé à jouer en 1978. Cet ancien indépendantiste corse se trouvait à la prison de la Santé, à Paris, où il purgeait une peine de neuf ans pour tentative d'attentat contre un centre des impôts à Bastia. Le premier soir, alors qu'il tentait de trouver le sommeil, il a entendu résonner des tapotements tout autour de lui. "Tac, tac, tac, c'était extraordinaire", se souvient le sexagénaire. Plus tard, des prisonniers politiques bretons lui ont expliqué qu'il s'agissait de deux espions du KGB qui jouaient aux échecs en morse en frappant sur le mur de leur cellule. Léo Battesti s'est immédiatement commandé un plateau, et a commencé à jouer par correspondance avec d'autres prisonniers.

"En soi, les échecs sont presque comme une langue, quand on commence jeune, on est plus fort."

Akkhavanh Vilaisarn,
PRÉSIDENT DE LA LIGUE
CORSE D'ECHECS

En 1975, Léo Battesti avait participé, arme à la main, à l'occupation d'une cave viticole à Aléria, sur la côte est de l'île, à l'issue de laquelle deux gendarmes ont trouvé la mort – un événement considéré comme l'acte fondateur du mouvement indépendantiste corse. Un an plus tard, Léo Battesti contribuait à la création du Front de libération nationale corse (FLNC). Mais à l'époque, déjà, il ne se sentait pas vraiment à l'aise avec le dogme de l'organisation, le fait qu'elle tire son nom du FLN algérien, et son admiration pour l'anticolonialisme maoïste et kadhafiste : le groupe était englué dans une sorte de logique morbide inspirée de ces mouvements politiques, regrette-t-il.

Gracié par le président François Mitterrand en 1981, Léo Battesti prend peu à peu conscience que la lutte armée est incompatible avec la transformation civique – fondée sur la démocratie représentative – qu'il souhaite pour la Corse. "Quand on évolue dans un système d'action clandestine et de violence, on ne peut qu'être monstrueux. Et plus c'est politique, plus c'est monstrueux."

Léo Battesti, qui prône non pas l'indépendance mais l'autodétermination, a siégé à l'Assemblée de Corse de 1986 à 1992. Toutes ces années, il a continué de jouer aux échecs, et a compris qu'il s'agissait d'une parfaite "petite école de la citoyenneté".

Quatre freluquets. Il quitte finalement la vie politique à la fin des années 1990, et donne un second souffle au Corsica Chess Club de Bastia, qui n'était alors qu'un repaire enfumé de vieillards. Puis il crée la Ligue corse d'échecs et le programme à destination des écoles en 1998. Les premières leçons ont lieu à l'école de Toga, à Bastia, qu'a fréquentée Léo Battesti, et en face de laquelle sa Renault 12 a [stationné], bourrée d'explosifs, lors de la tentative d'attentat de 1978.

C'est Akkhavanh Vilaisarn qui a ensuite formalisé la structure et le contenu des formations, après avoir pris la relève de Léo Battesti en 2020. Désormais, les deux hommes aimeraient voir plus grand et former les professeurs pour intégrer les échecs au programme scolaire.

Coïncé par quatre freluquets, je souffre mille morts sur le plateau d'entraînement dans la salle d'attente du club. Sans aucune pitié, ils font le décompte pour mettre fin à mes tergiversations et, dans la panique, j'enchaîne quelques coups qui se soldent vite par un échec et mat. L'un de mes bourreaux, le jeune Lazare, 8 ans, me confie son secret : "J'aime bien jouer avec les noirs, comme ça, quand je ne sais pas quoi faire, j'imité, en symétrie, les coups de mon adversaire."

Nous attendons les deux dernières manches qualificatives, et l'ambiance est à la fête. Grisés par les sodas et la présence de leurs copains, des gamins jouent à lancer des bouteilles en plastique, en tentant de la faire retomber debout. Calypso, 15 ans, m'explique qu'elle



avoir grandi avec cette dernière. Tandis que nous attendons le jeune prodige, son père, Dumé – coach de bridge professionnel –, m'interroge d'un regard glacial. Quand j'aborde avec enthousiasme la philosophie égalitaire prônée par la ligue, il me reprend : "Mon fils fait partie de l'élite. Il était le premier grand maître chez les moins de 14 ans."

Le modèle corse et ses retombées sociales font des émules à l'internationale : le programme a été transposé sur l'île de La Réunion, cette fois-ci comme vecteur d'apprentissage du français. La Turquie et l'Azerbaïdjan ont également lancé des campagnes nationales de promotion des échecs, en 2005 et en 2009 respectivement. Si Marc'Andria décidait de devenir leur ambassadeur, *i scacchi corsu* pourraient aller encore plus loin à l'échelle mondiale.

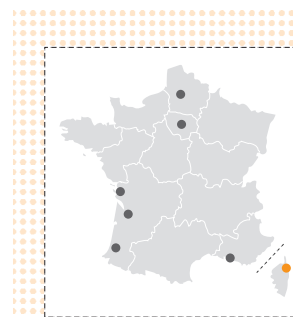
Vilaisarn et Battesti sont fiers des progrès de l'adolescent, mais leur révolution ne s'est jamais vraiment concentrée sur les champions – ni même peut-être sur les échecs, au fond. Et si son approche se démocratise, Battesti refuse de minimiser ses bienfaits moraux : "Il y a quelque temps, je suis intervenu lors d'un gros rassemblement intersports, et toutes les disciplines, que ce soit le rugby, le basket, ou que sais-je encore, avaient le même problème." La seule chose qui compte pour eux, c'est de gagner, regrette-t-il. "C'est une erreur fondamentale d'oublier l'aspect socio-éducatif, surtout dans la société actuelle." Le monde a besoin d'une révolution culturelle, conclut-il, qui aiderait les gens à se sentir mieux. Et à troquer la haine contre la fraternité.

— **Phil Hoad,**
publié le 4 mai

aime l'aspect stratégique. "C'est à toi de faire une bonne partie", explique-t-elle. Elle a bien intégré les leçons de son oncle, un certain Akkhavanh Vilaisarn. "Je veux progresser et atteindre les 2000 points Elo" (le système international de classement des joueurs). Avec ses 1875 points, elle n'en est plus très loin.

On ne peut rêver meilleur ambassadeur du pouvoir d'inclusion des échecs corses qu'Akkhavanh Vilaisarn. Après avoir traversé le Mékong avec ses grands-parents grâce à des passeurs en 1978, il s'est finalement installé sur l'île de Beauté, guidé par une pièce lancée au hasard sur une carte. "Je savais que, partout où j'irais, je trouverais toujours des gens bien."

Akkhavanh Vilaisarn n'aime pas le mot "intégration" et laisse humblement à la ligue le soin de promouvoir sa vision de l'identité corse, plus progressiste que l'approche insulaire traditionnelle. Marc'Andria, le jeune espoir local des échecs, semble au contraire



●●● Tout l'été, *Courrier international* vous invite à suivre la presse étrangère dans les villes et les régions françaises. Un tour de France qui va de Paris à Bastia, en passant par la Loire, la Charente, les Landes, la région lyonnaise...

Redécouvrez la France vue par la presse américaine, hongkongaise, allemande, espagnole, et britannique.

Dans le prochain numéro : Le couvent de la Tourette, œuvre spirituelle et lumineuse du Corbusier.



amériques



—Los Angeles Times,
extraits (Los Angeles)

Les cow-boys parquent dans la boîte de nuit bondée jusqu'au petit matin, arborant fièrement leurs bottes rutilantes, leurs jeans ajustés et leurs chapeaux à large bord.

Ils sont venus siffler de la tequila et de la bière, chanter en chœur avec les *bandas* [ensembles musicaux] et danser ensemble – torse contre torse, jambes entremêlées.

Chaque année, au printemps, plusieurs centaines de Mexicains et d'Américains viennent en pèlerinage dans la ville de Zacatecas, aux façades bariolées de style colonial, pour le rassemblement annuel des *vaqueros* (“cow-boys”) gays. Le temps d'un week-end, ils partagent de la *carne asada* [viande grillée] et des danses traditionnelles, et couronnent le roi des cow-boys.

Mexique. Les cow-boys gays envoient valser les conventions

Les rassemblements de *vaqueros* gays essaient des deux côtés de la frontière mexicano-américaine. Les participants peuvent y vivre leur homosexualité au grand jour, tout en renouant avec leur identité mexicaine.

Ici, pas de musique pop, mais des *bandas* qui jouent pendant des heures. Les musiciens enchaînent les tubes de cumbia et de *norteña*, tandis qu'une marée de Stetson envahit la piste de danse.

Pour Mariano Escobar, cinquantenaire dégingandé, c'est le

paradis. C'est lui qui a organisé le tout premier rassemblement de cow-boys gays à Zacatecas, il y a dix-huit ans.

La démarche était simple – et un peu intéressée : “J'adore m'habiller en cow-boy”, confie ce gérant de bar, qui arbore ce jour-là des

boots en python et une chemise à carreaux ouverte, d'où dépasse une superbe houppe de poils grisonnants. “Et j'aime les mecs qui s'habillent comme ça.”

Depuis la première édition, l'événement a pris de l'ampleur, et la sous-culture des cow-boys gays

s'est popularisée. Aujourd'hui, plus d'une dizaine de villes de part et d'autre de la frontière entre le Mexique et les États-Unis organisent leurs propres rassemblements. Ceux-ci sont devenus des refuges pour les homosexuels désireux de se reconnecter avec eux-mêmes, mais aussi avec l'identité mexicaine.

Car outre les véritables cow-boys – à la peau tannée par de longues journées à surveiller les troupeaux –, ils attirent aussi des comptables, des avocats et d'autres citadins, pour qui revêtir une tenue de cow-boy constitue à la fois un fantasme et une porte d'accès vers le passé rural de leur pays.

“Quand on vient ici, on ne peut s'empêcher de ressentir une certaine fierté à l'idée d'être mexicain”, glisse Emmanuel Fernández, un avocat de 29 ans originaire de la ville de Mexico, qui a découvert le monde des *vaqueros* gays

↳ Dans une boîte de nuit de Zacatecas, au Mexique.

Photo Gary Coronado/Los Angeles Times/TNS

lorsqu'il vivait à Atlanta, aux États-Unis.

Là-bas, le jeune homme se sentait très seul. Il travaillait beaucoup, ne parlait pas un mot d'anglais, et avait l'impression que les Américains vivaient comme des robots, trop obsédés par leur travail et leur routine pour profiter de la vie.

Nostalgie commune. Et puis il a découvert le Sanctuary, une boîte de nuit latino qui organisait des soirées mettant à l'honneur les cow-boys gays. Les nuits passées là-bas à danser le *huapango* lui rappelaient sa jeunesse. "Ça m'a reconnecté à mes racines", se souvient-il.

La culture cow-boy est profondément ancrée dans l'esprit des Mexicains : la plupart des grandes figures du pays – du révolutionnaire Francisco "Pancho" Villa au chanteur Pedro Infante en passant par le baron de la drogue Joaquín "El Chapo" Guzmán – sont connues pour leur style rustique. Et ce n'est pas un hasard.

Après la terrible révolution de 1910, les dirigeants mexicains ont entrepris de créer un sentiment d'identité nationale dans l'espoir d'apaiser les tensions. Les films et les chansons brosaient alors un portrait idyllique de la culture "ranch" et représentaient le *vaquero*, avec son cheval et sa bouteille de tequila, comme l'homme mexicain par excellence.

Aujourd'hui, cette image est bien éloignée de la vie que mènent la plupart des Mexicains, qui ont migré en masse vers les villes et les banlieues, que ce soit au Mexique ou aux États-Unis.

Ces rassemblements de cow-boys permettent donc à certains hommes, animés par une nostalgie commune – la plupart ont quitté la campagne depuis une ou deux générations –, de se retrouver, analyse Angel Villalobos, professeur de danse de 53 ans. "Ici, les gens partagent une histoire."

C'est aussi l'occasion pour les Mexicains gays de faire valoir leurs droits sur une facette de la culture mexicaine, qui "[leur] appartient aussi", souligne Angel.

Lorsqu'il avait 4 ans, ses parents ont quitté la ferme familiale, où ils cultivaient le coton, pour s'installer à Monterrey, une

ville industrielle tentaculaire du nord du Mexique, à quelques heures de route du Texas. Pendant que son père travaillait à l'usine, le jeune Angel parcourait les rues bondées pour vendre des journaux et des pommes d'amour. Mais il n'a jamais abandonné le style cow-boy et suppliait déjà sa mère de lui acheter des bottes. Il savait déjà qu'il aimait les hommes, et espérait que la rudesse apparente de son style vestimentaire le protégerait d'une culture connue pour son machisme et son homophobie.

Avec son menton proéminent et ses épaules carrées, Angel Villalobos ressemble vaguement au cow-boy des publicités Marlboro. Au premier jour du rassemblement de Zacatecas, il s'était posté à l'entrée d'un bar du centre-ville pour accueillir les clients avec des shots de tequila et des briquets à l'effigie de son sosie. D'autres participants, qui briguaient eux aussi le titre de *rostro vaquero* [le roi des cow-boys], faisaient de même.

Enlacés. L'élection du *rostro vaquero* est un pied de nez aux festivals organisés dans les campagnes mexicaines, durant lesquels de jeunes femmes richement habillées se disputent la couronne de "princesse" ou de "reine" de l'événement.

La version de Zacatecas est plus qu'un simple concours de beauté. Au-delà du charisme et du style, les concurrents sont également évalués sur leur engagement au sein de la communauté.

Angel Villalobos, par exemple, enseigne la danse traditionnelle. L'un de ses rivaux, un policier baptisé Eros Herrera, a récemment ouvert un centre d'accueil pour sans-abri et une soupe populaire à destination de la communauté gay, lesbienne et transgenre dans la ville de San Luis Potosí.

Car si les droits des personnes LGBTIQ ont beaucoup progressé ces dernières années au Mexique – le mariage pour tous, par exemple, est désormais légal dans l'ensemble du pays –, l'homophobie et la transphobie ont encore fait 87 victimes l'an dernier. Et les supporters de football mexicains restent tristement célèbres pour les insultes



↑ La boucle de ceinture de Jesus Rubalcava, originaire d'Arizona. Photo Gary Coronado/Los Angeles Times/TNS

homophobes dont ils accablent les équipes adverses.

Hors de la capitale, Mexico, être homosexuel reste incontestablement un sujet tabou. À Zacatecas, petite ville conservatrice qui compte plusieurs dizaines d'églises baroques et une petite poignée de bars gays, rares sont ceux qui osent esquiver des gestes d'affection en public.

"Dans la rue, je reste très discret, témoigne Daniel Renteria, cultivateur d'agave de 56 ans originaire d'une petite ville située à une heure et demie de là. Je n'aime pas enlacer ni embrasser devant tout le monde."

Mais lors du rassemblement des cow-boys gays, Daniel et son compagnon, un marchand de fruits de 36 ans du nom de Ramiro Garcia, sont collés l'un à l'autre.

Vêtus quasi à l'identique, avec leur chapeau noir, leur jean ajusté, leur chemise brillante et leur téléphone portable accroché à la ceinture, ils regardent main dans la main une célèbre *banda* jouer une *cumbia*.

Un peu plus tard, quand le DJ lance *La puerta negra*, une balade endiablée de Los Tigres del Norte évoquant un amour interdit, Ramiro entraîne Daniel sur la piste de danse. Enlacés, chacun une main dans le creux du dos de l'autre, ils se balancent au rythme de la musique.

Quand ils se sont rencontrés, il y a quelques années, Ramiro, qui habite à Zacatecas, était plutôt porté sur les shorts et les tonges. C'est son compagnon qui a fait de lui un véritable cow-boy. "Pas besoin d'avoir grandi dans un ranch pour être un vaquero", assure Daniel.

Comme beaucoup d'autres participants, Daniel a mis de nombreuses années à assumer son homosexualité. L'élément déclencheur ? Un anévrisme cérébral qui a bien failli lui coûter la vie.

À l'époque, Daniel vivait depuis vingt-cinq ans avec sa femme et leurs cinq enfants à Paramount, dans le comté de Los Angeles. Il avait travaillé dans une usine de tee-shirts pendant plusieurs

"Ici, les gens partagent une histoire."

Angel Villalobos, 53 ans
PROFESSEUR DE DANSE

dizaines d'années, puis dans une raffinerie de pétrole. Et puis un jour, il a eu le mal du pays. Son anévrisme l'a poussé à rentrer au Mexique, où il a rejoint la ferme de son frère et s'est épris d'un cow-boy.

Ses enfants le soutiennent dans cette nouvelle vie, mais pas son père, âgé de 85 ans, ni son ancienne compagne, restée en Californie.

Au Mexique, les hommes qui aiment les hommes vivent souvent dans la solitude, coupés les uns des autres et de leurs propres désirs, explique Daniel Renteria. "C'est dur de devoir se cacher. Ce genre de conventions nous rassemble." Son parcours n'a rien d'un cas isolé.

Jesus Rubalcava a grandi dans une ville rurale d'Arizona, au milieu de nombreux autres émigrés mexicains.

"Je ne sais pas si on m'a jamais vraiment compris", glisse le

quadragénaire, principal de collège et ancien élu au Parlement local.

Sa famille ne comprend pas pourquoi il consacre tant de temps et d'argent à ces conventions. L'an dernier, il a dépensé 5 000 dollars [plus de 4 600 euros] en tee-shirts, glacières à bière et autres cadeaux, qui lui ont permis de remporter le titre de *rostro vaquero*.

Mariages. Mais cela en vaut la peine, assure-t-il. En plus de la traditionnelle boucle de ceinture gravée en argent remise à tous les vainqueurs, il a gagné des amis, et même l'amour. Il a rencontré son petit ami lors de la convention de Zacatecas il y a quelques années.

Le rassemblement de Zacatecas a donné lieu à plusieurs mariages, se félicite Mariano Escobar, le fondateur de l'événement. "Et à bien plus d'aventures d'un soir", ajoute-t-il dans un sourire.

Il est minuit passé, et les organisateurs comptent les voix pour désigner le roi des cow-boys. C'est finalement Eros Herrera, le policier, qui hérite de la boucle de ceinture et d'une écharpe multicolore ornée de l'inscription "Rostro vaquero Zacatecas", tandis qu'une partie de la foule scande son prénom.

Le rassemblement touche à sa fin, et un sentiment de tristesse s'empare de la boîte de nuit. Bientôt, les participants ôteront leurs bottes, rangeront leur chapeau, et retourneront, pour quelque temps, à leur vie quotidienne.

La plupart ne se retrouveront pas avant un mois – à l'occasion d'un autre rassemblement de *vaqueros*, à San Luis Potosí peut-être, ou à la grande convention de Los Angeles, en juillet, pour ceux qui peuvent se rendre aux États-Unis.

Entre deux rassemblements, Fernando Jairo Medrano, coiffeur de son état, fait des heures supplémentaires et sort très peu, afin d'économiser pour le prochain voyage.

Sa famille ne comprend pas cette obsession pour les week-ends entre *vaqueros*. Mais ce n'est pas grave, sourit-il : "C'est mon moment à moi."

—Kate Linthicum
(de Zacatecas (Mexique)
envoyé spécial)
publié le 22 mai

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE

Le marché qui maintient les Haïtiens à flot

Chaque jour, ils sont des milliers à traverser la frontière pour travailler à Dajabón. Mais cette main-d'œuvre bon marché subit le durcissement de la politique migratoire dominicaine.

—The Globe and Mail
(Toronto)

Tous les matins à 8 heures, les grilles du pont qui enjambe la rivière Massacre s'ouvrent, et des milliers de personnes s'élancent pour passer de l'autre côté. Elles viennent d'Haïti et se dirigent vers l'immense marché de Dajabón, une ville de 30 000 habitants, dans l'ouest de la République dominicaine.

Les vendeurs transportent des sacs de vêtements sur leur dos. Ces commerçants poussent aussi des brouettes vides qu'ils chargeront de marchandises pour les revendre en Haïti. D'autres centaines de travailleurs journaliers font la course pour être les premiers à traverser et à décrocher un boulot pour décharger les camions au marché. Le vacarme de la foule et le piétinement continu sur le pont couvrent les cris des gardes-frontières dominicains, qui utilisent des bâtons et des clubs de golf pour diriger le flux.

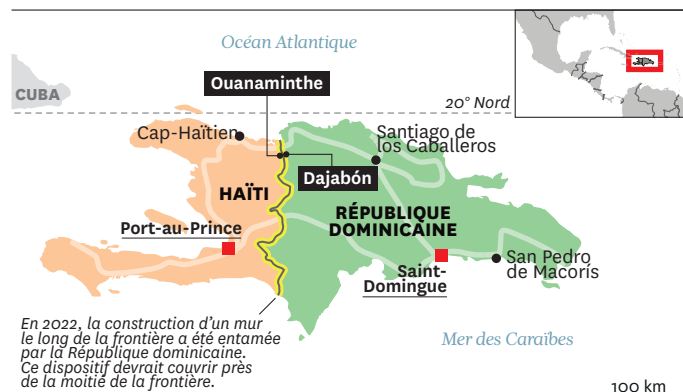
De la taille de quatre pâtés de maisons, le marché est installé dans un bâtiment sombre en tôle ondulée qui protège des centaines de stands du soleil brûlant. Des centaines d'autres vendeurs s'entassent le long d'étroites allées à l'extérieur.

“Nous venons ici pour gagner notre vie. Et eux, ils ont besoin des Haïtiens pour faire leur travail”, explique Jeff Dorvilias, un trentenaire longiligne qui vit à Ouanaminthe, du côté haïtien, et qui se rend chaque jour au marché : “Sans Dajabón, Ouanaminthe mourrait de faim. Et sans Ouanaminthe, Dajabón serait à l'arrêt.”

Cette réciprocité économique donne lieu à des dispositions inhabituelles pour une zone frontalière. La journée, les Haïtiens n'ont pas besoin de passeport pour entrer en République dominicaine et se rendre au marché. En général, ils transportent des vêtements d'occasion de grossistes américains (omniprésents dans leur pays) pour les vendre. À Dajabón, ils achètent surtout de la nourriture,



REPORTAGE



souvent en quantité insuffisante de l'autre côté de la frontière. Mais dès qu'ils s'éloignent du marché, ils peuvent être arrêtés et expulsés par les patrouilles régulières de la police dominicaine et les militaires.

Violence des gangs. C'est un microcosme qui en dit long sur les relations entre les deux pays. La République dominicaine, plus riche, a besoin de la main-d'œuvre d'Haïti, plus pauvre, pour faire tourner ses usines, ses exploitations agricoles et autres entreprises du pays. Pour autant, les autorités dominicaines arrêtent et expulsent des milliers d'Haïtiens tous les jours, et le président Luis Abinader [Parti révolutionnaire moderne, centriste] a lancé la construction d'un mur pour protéger la frontière [les travaux des 54 premiers kilomètres ont commencé en 2022].

Lima Anita, 51 ans, mère de cinq enfants qui vend des sandales sur un stand, vient ici

depuis vingt ans. Les affaires ne sont pas bonnes en ce moment. La dégradation de l'économie haïtienne a réduit le nombre d'acheteurs de ses produits, tandis que l'inflation et le taux de change défavorable des gourdes haïtiennes par rapport aux pesos dominicains ont augmenté ses coûts : “Les conditions de vie sont de plus en plus difficiles. Chaque jour, il faut que je rapporte de l'argent à la maison, mais parfois, à la fin de la journée, je rentre sans rien.”

Son amie Clunie Innocent, 40 ans, explique qu'à cause de la violence des gangs et du chômage en Haïti la République dominicaine est le seul endroit où il est possible de gagner sa vie. “Nous venons ici parce que nous n'avons pas le choix. Le gouvernement ne fait rien pour nous.” Selon certains vendeurs haïtiens, les autorités dominicaines ne leur facilitent pas toujours le travail.

Jean Ronaldo, un vendeur de vêtements, en a fait l'amère expérience. Les douaniers lui

“Nous venons pour gagner notre vie. Et eux, ils ont besoin des Haïtiens pour faire leur travail.”

Jeff Dorvilias,
UN VENDEUR HAÏTIEN

ont demandé de leur graisser la patte s'il voulait traverser la frontière pour aller travailler. Lorsqu'il a refusé, ils lui ont confisqué sa marchandise. “Ils m'ont immobilisé et ils m'ont frappé plusieurs fois. J'ai dû laisser tout ce que j'avais”, soupire le jeune homme de 22 ans. La vie n'est pas facile pour lui. Il a perdu l'usage de sa main droite quand il avait 10 ans dans un accident avec une broyeuse à canne à sucre.

Willy Dosius, 24 ans, raconte qu'un Dominicain l'a poignardé une semaine plus tôt lors d'une dispute au sujet d'un billet de 1000 pesos [17 euros] qu'il avait trouvé par terre. Les médecins qui l'ont recousu à Dajabón lui ont conseillé de consulter un



← Des vendeuses haïtiennes traversent la frontière pour se rendre au marché de Dajabón, en mars.

Photos Erika Santelices/AFP

↓ Le mur en construction entre les villes de Dajabón (République dominicaine) et d'Ouanaminthe (Haïti).



“Le mur permettra de lutter contre la contrebande. Ils avaient l’habitude de voler des motos.”

Pocho de la Cruz Jiménez,
MOTO-TAXI DOMINICAIN

spécialiste à Santiago de los Caballeros, la grande ville la plus proche en République dominicaine. Mais il n’en a pas les moyens. Pour l’instant, il continue à travailler, et transporte des marchandises pour d’autres vendeurs sur le marché. Il raconte en soulevant sa chemise pour montrer la blessure : *“La lame s’est enfoncée profondément, et les médecins n’ont pas pu dire si elle avait fait des dégâts à l’intérieur. J’ai besoin de voir un spécialiste pour savoir si je dois me faire opérer.”*

Frankelin Abreu-Gomez est dominicain. À la tête d’une entreprise de vente en gros de produits alimentaires, il grimace quand il entend ce genre d’histoires. *“Les Haïtiens sont indispensables à l’économie dominicaine. Sans eux, je ne serais pas là où j’en suis, affirme-t-il. Quand je vois comment les Haïtiens sont maltraités, ça me choque. Mais c’est une réalité.”*

Les Haïtiens viennent acheter à ce grand jeune homme de 23 ans toutes sortes de produits alimentaires : de l’huile de cuisson aux

jus de fruits, afin de les revendre de l’autre côté de la frontière. À proximité, d’autres vendeurs de produits alimentaires proposent des marchandises en quantités impressionnantes : boîtes de piments, poulets vivants, légumes en conserve, haricots secs. À côté d’un café bar improvisé, une sono diffuse de la musique latino entraînante. Dans d’autres endroits du marché, des stands proposent des vélos, des casseroles, des produits d’hygiène, des fruits frais, des jus de fruits et des plats créoles.

“C’est tout bénéf.” Pocho de la Cruz Jiménez, la trentaine, attend les clients à la station de motos-taxis située derrière le marché, il se réjouit de ce commerce transfrontalier. *“C’est tout bénéf pour eux et pour nous. Il n’y a pas de perdant.”* Mais il n’est pas contre le renforcement de la sécurité aux frontières promise par le gouvernement : *“Le mur permettra de lutter contre la contrebande. Et ils avaient*

l’habitude de voler des motos et de les emmener de l’autre côté.”

Au sommet d’une butte du côté dominicain du petit fleuve côtier, à deux pas du marché, le mur de béton [4 mètres de hauteur], surélevé par une barrière métallique, est en cours de construction. Ironie du sort, la plupart des ouvriers sont des Haïtiens. Plus bas, des familles se baignent. Le bétail et les chèvres paissent à proximité.

En novembre [2022], des Haïtiens ont protesté contre les contrôles à la frontière, ils ont bloqué le pont et paralysé le commerce. Le gouvernement dominicain a depuis réduit le nombre d’expulsions, mais celles-ci restent quotidiennes. Les gardes-frontières interdisent également l’entrée à ceux qu’ils soupçonnent d’essayer de vouloir s’installer définitivement dans le pays et non de se rendre au marché.

Ce vendredi matin, Richardson Forvela a été refoulé une demi-douzaine de fois. Selon cet

adolescent de 14 ans, qui doit déposer un sac de chaussures au stand de sa mère, les gardes considèrent que les mineurs non accompagnés tentent de rentrer dans le pays illégalement. Alors il reste sur le côté du pont à regarder les foules passer de l’autre côté : *“Je ne peux pas entrer, c’est trop compliqué. Mais je ne peux rien y faire.”*

Pour de nombreux Haïtiens, la vie idéale ressemble un peu à celle de John Paul. Entré dans le pays avec sa tante quand il était adolescent, cet homme de 42 ans travaille dans la grande région agricole de République dominicaine, à quelques heures d’ici. Après des petits boulots mal payés dans le bâtiment et l’agriculture, il a réussi à décrocher un emploi stable dans une usine de transformation du cacao. Son salaire de 18 000 pesos par mois [307 euros] lui permet de subvenir aux besoins de sa femme et de ses deux enfants. Il est salarié depuis dix-sept ans : *“Je ne me plains pas. Je suis payé tous les mois. On me fait confiance et je fais bien mon boulot. Mes patrons et collègues me respectent. J’ai de la chance, je n’ai jamais été expulsé, jamais agressé. Dans mon quartier, je suis bien intégré.”*

Pourtant il n’a pas pu échapper aux discriminations à l’égard des Haïtiens. Quand sa fille aînée a eu 18 ans, elle a entamé des

démarches pour obtenir une carte d’identité. Elle a beau être née en République dominicaine et parler parfaitement espagnol, le gouvernement a refusé, au motif que ses deux parents étaient haïtiens. Elle a pourtant absolument besoin de papiers pour aller à l’université, et sa famille est désemparée. *“Mes enfants sont nés ici. Ils ont des certificats de naissance dominicains. Ils ne sont jamais allés en Haïti. Ils ne parlent pas créole, continue John Paul. Mais ils sont traités comme des étrangers.”*

—Adrian Morrow,
publié le 19 avril

SOURCE



THE GLOBE AND MAIL

Toronto, Canada

Quotidien, 102 900 ex.

globeandmail.ca

Fondé en 1844, lu d’un océan à l’autre, sérieux et non engagé, ce titre de Toronto est le quotidien de référence au Canada et exerce une forte influence auprès des milieux politiques fédéraux. Depuis l’été 2015, il appartient à Woodbridge Company, société d’investissement de la famille Thomson, qui dirige également Thomson Reuters.



← Des Ouïgours suivent des cours de mandarin, en 2019, à Kachgar.

Photo Patrick Wack/Inland

Chine. Le roman impossible des Ouïgours

Dans un récit tout juste traduit en anglais, Perhat Tursun dépeint l'errance symbolique d'un jeune Ouïgour anonyme. Victimes de la politique répressive de Pékin au Xinjiang, l'écrivain et son traducteur ont eux-mêmes disparu.

—Mekong Review, extraits (Sydney)

Le personnage principal du roman *The Backstreets* [“Les Ruelles”, publié aux États-Unis par Columbia University Press et inédit en français], de Perhat Tursun, est un étudiant en mathématiques. Il arrive à Urumqi, la capitale de la région autonome ouïgoure du Xinjiang [Turkestan oriental pour les Ouïgours], pour occuper un emploi de bureau par intérim. Il est obnubilé par les chiffres, qu’il utilise pour tenter de donner un sens à sa vie. Il n’a pas de nom. Rien de gênant à cela tant ce héros représente toute une

jeunesse ouïgoure tentant de construire sa vie à Urumqi après l’université.

C’est la croix et la bannière pour les jeunes Ouïgours souhaitant dénicher un emploi dans la capitale du Turkestan oriental [la rédactrice de l’article, poétesse ouïgoure en exil en Turquie depuis 2013, fait le choix militant d’appeler la province du Xinjiang par ce nom]. Ces dernières années, beaucoup de postes sont réservés aux Chinois han [ethnie majoritaire], une discrimination flagrante à l’égard des Ouïgours dans leur propre pays.

Perhat Tursun communique ce sentiment d’aliénation en une phrase qui revient

à plusieurs reprises dans son roman : “Je ne connais personne dans cette drôle de ville, si bien que je ne peux être ni l’ami ni l’ennemi de quiconque.” Cette phrase, accompagnée de divers symboles, ponctue les chapitres du livre. L’essentiel de l’action se déroule à Urumqi, avec quelques scènes à Pékin, mais le héros n’est à sa place ni dans l’une ni dans l’autre de ces deux villes. Il se sent étranger dans la capitale chinoise, et seul au Turkestan oriental.

Il a du mal à se loger à Urumqi. Si la cité a toujours attiré les jeunes diplômés ouïgours, les restrictions imposées par le gouvernement y rendent la vie de plus en plus difficile. Les Ouïgours qui ne sont pas nés en ville sont empêchés de louer ou d’acheter un bien immobilier, alors que les Chinois han, eux, sont accueillis à bras ouverts. Faute d’endroit où il se sente chez lui, le jeune homme erre dans les rues en quête d’un lieu où se reposer et dormir.

L’auteur a mis vingt-cinq ans à finir *The Backstreets*, presque comme s’il attendait que la répression contre les Ouïgours prenne fin avant de poser son stylo. Trois ans après avoir enfin achevé son texte, Perhat Tursun lui-même s’est trouvé happé dans les horreurs auxquelles sont confrontés des centaines de milliers de Ouïgours. En 2018, il a été à son tour victime de disparition forcée. Il aurait été condamné à seize ans de prison. Le traducteur (anonyme) qui a travaillé avec l’universitaire américain Darren Byler sur la traduction



Territoires où vivent les Ouïgours
* Région autonome ouïgoure du Xinjiang.

anglaise a également été placé en détention, en 2017. Les deux hommes ayant été plongés de force dans le système dystopique échafaudé par l’État chinois pour surveiller, contrôler et punir les Ouïgours au Turkestan oriental, Darren Byler a jugé que le moment était venu de publier leur travail.

L’oppression des Ouïgours au Turkestan oriental est présente dans la fiction comme dans la réalité, notamment avec les disparitions de son auteur et de son traducteur. Les efforts assidus des activistes ouïgours, des associations de défense des droits humains et des journalistes d’investigation ont permis de mettre au jour, ces dernières années, de nouvelles affaires de violation des droits humains, à mesure que le Parti communiste chinois → 19

A photograph of a rescue team in an orange zodiac boat on the sea. Three crew members in helmets and life jackets are visible. One person is being pulled into the boat from the water. The text 'RÉPONDEZ À CE SOS' is overlaid on the image.

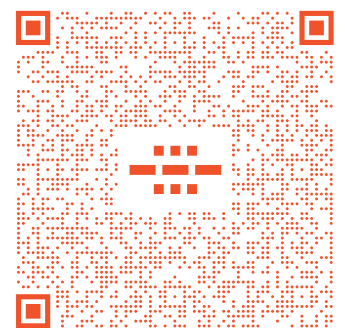
RÉPONDEZ À CE SOS

© Laurin Schmidt / SOS MEDITERRANEE

SOS
MEDITERRANEE

Votre don est vital
pour sauver des vies.

don.sosmediterranee.org



SUR LA BOUTIQUE DE COURRIER INTERNATIONAL



1 - Dessins en liberté - 5,90 €*

Découvrez ce livre en hommage aux dessinateurs libres.
Format : 128 x 180 mm, 148 pages



2 - Coffret 10 DVD Télérama volume 12 - 45 €*

Regroupe les dix films marquants de 2021, à voir ou à revoir chez vous.



3 - La cuisine en partage - 25 €*

40 recettes issues de 27 pays, en partenariat avec Handicap International.



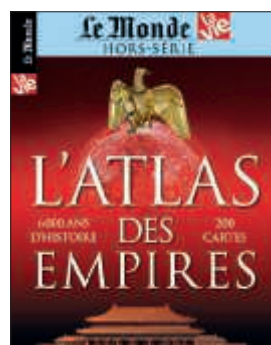
4 - Ces villes qui bougent - 8,90 €*

Qu'est-ce qui fait battre le cœur d'une ville ? La rend vivante, attractive ?



5 - Atlas mondial de l'eau - 24 €*

Avec ses 100 cartes et schémas, cet atlas dresse un tableau complet des défis auxquels le monde d'aujourd'hui est confronté.



6 - Atlas des empires - 12 €*

Invitation surprenante et stimulante à une épopée "impériale" des sociétés humaines racontée par les meilleurs spécialistes.



7 - Géopolitique : le monde de demain - 8,90 €*

Un an après le début de la guerre en Ukraine, comment les grands équilibres ont-ils été bouleversés ?



8 - À table ! - 8,90 €*

À l'heure du dérèglement climatique, comment nourrir 8 milliards d'humains sans détruire la planète ?

Et bien d'autres produits à voir sur la boutique...

POUR COMMANDER

Scannez le code QR



OU

Rendez-vous sur notre site

<https://boutiquevpc.courrierinternational.com/>

Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France métropolitaine jusqu'au 31 décembre 2023.

* Frais de port en sus en fonction du produit. Réception chez vous environ trois semaines après la prise en compte de votre commande.

Nos conditions générales de vente sont disponibles sur notre site Internet : <https://boutique.courrierinternational.com/cgv-co>

16 ← renforçait la surveillance et durcissait la répression. [On estime à 1 million le nombre de Ouïgours internés dans des camps de travail forcé.] Mais l'horreur n'est pas neuve.

En janvier 1943, le poète Lutpulla Mutellip, l'une des grandes figures de la littérature ouïgoure moderne, écrivait : "Les larmes de sang ne s'infiltreront pas dans le sol / Elles ne s'infiltreront pas, elles brillent." À l'époque, les Ouïgours étaient la cible d'un massacre orchestré par le chef militaire chinois Sheng Shicai [qui, entre 1933 et 1944, a dirigé la région, très autonome à l'époque; soutenu un temps par l'Union soviétique, il a ensuite rallié le gouvernement nationaliste chinois opposé au Parti communiste]. Cent mille personnes, ouïgoures pour la plupart, ont été exécutées ou emprisonnées. L'année où il écrivait ces lignes, Lutpulla Mutellip était exilé de force à Aksou [à 800 kilomètres d'Urumqi] pour être finalement jeté en prison. Il a été exécuté par les autorités chinoises deux ans plus tard, alors qu'il n'avait que 23 ans.

Brouillard métaphorique. Si la discrimination ethnique est plus visible aujourd'hui, les Ouïgours subissent cette violence depuis des générations et sont habitués à être considérés comme une menace par le gouvernement chinois.

N'oublions pas que, à l'époque où se déroule *The Backstreets*, la situation au Turkestan oriental n'était pas aussi dégradée ni aussi connue qu'aujourd'hui. Aussi infortuné que soit le personnage, le roman parle d'une époque qui date d'avant la multiplication des arrestations collectives, des placements en détention et de la surveillance technologique auxquels sont désormais soumis les Ouïgours.

Faute de pouvoir parler ouvertement et directement de la répression, en raison de l'environnement politique répressif, Perhat Tursun a recours au symbolisme. Ses descriptions empreintes d'émotions et d'évocations sensorielles traduisent le sentiment de désespoir et de déphasage. Les rues sont noyées dans "un brouillard, [dans lequel les fenêtres éclairées des immeubles sont pareilles à] des taches de sang rouge clair qui refuseraient de partir". Ce brouillard est à l'évidence une allusion à la pollution industrielle d'Urumqi mais représente bien plus encore une cupidité "qui ne saurait être assouvie, même après avoir englouti le monde entier", le bourrage de crâne "qui a pris possession [du] cerveau [du personnage] et qui phagocyte [ses] pensées", les pratiques d'assimilation forcée qui oblitèrent les vieilles coutumes, la culture et la tradition. Enfin, ce brouillard peut se voir comme une métaphore de l'état d'esprit du protagoniste, en proie à une confusion grandissante. On a mal pour lui ; on a l'impression d'être prisonniers d'un cauchemar terrifiant dont on peine à se réveiller.

Le personnage anonyme erre comme les Ouïgours, à la recherche d'un abri. Il est déconnecté du présent et désorienté par ses souvenirs, en écho à la détresse des siens. Pour tout hébergement, il ne se voit proposer qu'un tiroir, tout comme les Ouïgours qui se retrouvent sans le sou, dépossédés. Il tente de s'échapper mais est jeté derrière les barreaux, qui "ferment l'imaginaire", comme ces centaines de milliers de personnes qui ont été arrêtées et emprisonnées. Il parle très peu, ce qui reflète là encore la réalité des Ouïgours, privés de langue et de voix. Cet homme égaré, aliéné, anonyme partage notre destinée. Ce héros, c'est nous tous.

L'ouvrage de Perhat Tursun témoigne de son admiration pour la philosophie et la littérature occidentale. En lisant *The Backstreets* en ouïgour et en anglais, je n'arrive pas à me convaincre qu'il a d'abord été écrit en ouïgour – le style ne ressemble pas à celui de la littérature ouïgoure, au point que l'original se lit comme une traduction. À l'inverse, la version anglaise fait penser à un texte original.

Le sous-titre anglais me chiffonne toutefois – *A Novel from Xinjiang* ["Un roman du Xinjiang"]. Il ne figure évidemment pas dans l'édition originale. Si je peux comprendre les motivations de l'éditeur et la nécessité de séduire un public international, beaucoup de Ouïgours préfèrent désigner notre terre par le nom de Turkestan oriental. Par ce choix de faire figurer le mot "Xinjiang" sur la couverture de la version anglaise, l'éditeur adopte le point de vue chinois, alors qu'il s'agit d'un livre sur les souffrances des Ouïgours sous la botte du gouvernement chinois.

Le placement en détention de Perhat Tursun et de bien d'autres intellectuels ouïgours a coupé les ailes de l'art et de la littérature ouïgours. Il est peu probable que la situation s'améliore dans un avenir proche et je suis inquiète pour tous ces écrivains, penseurs et artistes enfermés. Je crains que l'histoire ne se répète ; que, comme autrefois avec la perte de Lutpulla Mutellip et de ses amis, les souffrances ne s'amoncellent en terre ouïgoure.

—Muyesser Abdul'ehed,
publié le 1^{er} mai

SOURCE



MEKONG REVIEW

Sydney, Australie
Trimestriel
mekongreview.com
Lancée en 2015, cette revue de grande qualité publie de la fiction, de la poésie, ainsi que de longs textes de journalisme littéraire.

Repères

Près de 1 million de Ouïgours détenus

●●● À partir de 2017, des informations circulent sur la mise en place de "camps de rééducation" pour les Ouïgours, minorité musulmane vivant dans la région autonome du Xinjiang, dans l'ouest de la Chine. Pékin nie ces informations mais reconnaît l'existence de "centres d'éducation professionnelle". Au fur et à mesure des enquêtes, l'ampleur du système déployé par le Parti communiste chinois (PCC) pour effacer toute trace de l'identité et de la culture ouïgoures est confirmée. Selon les estimations, près de 1 million de personnes seraient détenues arbitrairement. Au vu des témoignages et des informations ayant filtré, il s'avère que les "centres d'éducation professionnelle" ont des régimes de détention sans procès comparables à ceux des prisons

"officielles", où les détenus sont des condamnés. Envoyés à la presse occidentale en mai 2022, les Xinjiang Police Files, documents émanant de la police du Xinjiang qui ont fait l'objet d'une fuite massive, ont permis d'éclairer les mécanismes mis en œuvre sous la houlette du secrétaire général du PPC, Xi Jinping. Pour le PPC, il s'agit de "lutte contre le terrorisme". Le rapport du Haut-Commissariat des Nations unies aux droits de l'homme publié le 31 août 2022 sur la question de la violation des droits de l'homme au Xinjiang conclut à de "graves violations des droits de l'homme". Des témoins font état de tortures et de mauvais traitements. Sans surprise, Pékin qualifie le rapport de "fabrication totalement illégale et sans validité".

Le choc cinéma de l'année. FRANCE INTER
Merveilleux de beauté.★★★★ LE FIGARO Une splendeur. L'OBS
Le nouveau chef-d'œuvre de Ceylan.★★★★ TÉLÉRAMA
Du très très grand cinéma. PARIS MATCH D'une beauté époustouflante. ELLE

LES
HERBES
SÈCHES

UN FILM DE
NURI BİLGE CEYLAN

PRIX
D'INTERPRÉTATION
FÉMININE
FESTIVAL DE CANNES 2023

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

arte Télérama LE FIGARO p... memento inter



afrique



—The New York Times
(New York)

La tatoueuse au henné se penche sur la main de sa cliente, tout en jetant un coup d'œil à son smartphone pour reproduire au mieux les motifs choisis par la jeune femme.

Dans cette ancienne ville au cœur du désert mauritanien, Iselekhe Jeilaniy, assise sur une natte, veille à ce que le henné fraîchement appliqué ne bave pas. Elle connaît bien cette cérémonie du henné pour l'avoir déjà vécue à la veille de son mariage. Mais elle ne se marie pas. Elle va divorcer. Le lendemain, elle organise une grande fête pour l'occasion.

“Votre attention s’il vous plaît, ma fille Iselekhe est maintenant divorcée !” La mère d’Iselekhe Jeilaniy interpelle les habitants de la ville avec des youyou et un plateau en plastique, sur lequel elle tambourine. Puis elle se montre rassurante, comme le veut la tradition, disant que le

Mauritanie. Le pays où le divorce est une fête

Dans cette république islamique, le divorce ne signifie pas la mort sociale d'une femme, mais le début de son autonomie.

mariage s’est terminé plus ou moins à l’amiable : “Elle a survécu, et son ex-mari aussi.”

La jeune divorcée glousse en regardant son téléphone. Elle est occupée à poster des photos de son henné sur Snapchat – l’équivalent moderne du faire-part de divorce.

Dans de nombreuses cultures, le divorce est considéré comme un échec et est parfois stigmatisé. Mais en Mauritanie, non seulement cet événement est banal, mais il est l’occasion de faire une grande fête, un moyen

d’annoncer que la jeune divorcée est à nouveau libre.

Depuis des siècles, les femmes se réunissent entre elles pour manger, chanter et danser à l’occasion des divorces. Aujourd’hui, cette tradition s’adapte à la génération selfie, avec des gâteaux aux glaçages élaborés et des stories sur les réseaux sociaux, en plus de la nourriture et de la musique traditionnelles.

Dans ce pays qui compte pratiquement 100 % de musulmans [le pays est une république islamique. La Constitution de 1991

fait de l’islam la religion d’État, et de la charia la loi du pays], le divorce est fréquent. Et de nombreuses personnes ont été mariées cinq à dix fois, voire vingt fois pour certaines.

Record mondial. Selon certains universitaires, la Mauritanie détient le record mondial du taux de divorce, même si les données ne sont pas très fiables puisque, très souvent, les procédures de divorce ont lieu oralement et non par écrit [selon les chiffres de 2001, à Nouakchott, 39 % des

↗ Iselekhe Jeilaniy, entourée de ses amies, lors de la fête organisée pour son divorce.

Photos Laura Boushmak, The New York Times

femmes y avaient contracté au moins deux mariages. Mais les chiffres sont supérieurs depuis, on estime que le taux de divorce varie entre 42 % et 49 %].

Si le divorce est tellement fréquent, estime Nejwa El-Kettab, une sociologue qui étudie la place des femmes dans la société mauritanienne, c’est en partie parce que la communauté maure a hérité de ses ancêtres berbères une forte “tendance au matriarcat”.

Les festivités à l’occasion d’un divorce étaient un moyen pour les communautés nomades du pays de diffuser la nouvelle du changement de statut d’une femme. Contrairement à d’autres pays musulmans, les femmes en Mauritanie jouissent de beaucoup de libertés, dit-elle, et elles peuvent même poursuivre ce qu’elle appelle une “carrière matrimoniale”.

“Une jeune femme divorcée n’est pas considérée comme une paria, assure El-Kettab. Au contraire, son expérience ne la rend que plus désirable. Le divorce peut même être un atout.”

Iselekhe Jeilaniy rajuste soigneusement sa *melfha*, un long voile qui la recouvre de la tête aux pieds, d’un blanc éclatant pour mettre en valeur son henné. Sa mère, Salka Bilale, de son côté, pose pour les photos de sa future campagne.

Salka Bilale a également divorcé très jeune, elle est devenue pharmacienne et ne s’est jamais remariée. Elle est aujourd’hui candidate aux élections pour devenir la première femme députée de Ouadane, une ville de quelques milliers d’habitants, qui vivent dans de simples maisons de pierre adossées aux ruines de la vieille ville presque millénaire [la Constitution de 2005 réserve aux femmes un quota minimal de 20 % dans les différentes assemblées].

C’est grâce à son divorce que Salka Bilale est devenue ce qu’elle est aujourd’hui. Mariée très jeune, alors qu’elle voulait



faire des études de médecine, elle a demandé le divorce quand elle s'est rendu compte que son mari multipliait les aventures. Son ancien mari, aujourd'hui décédé, ne voulait pas se séparer d'elle, alors il lui a coupé les vivres avant de lui concéder 30 dollars par mois pour élever leurs cinq enfants.

Malgré ses problèmes d'argent, Salka Bilale a ouvert un commerce et a réussi à économiser suffisamment pour reprendre des études. L'année dernière, un nouvel hôpital a ouvert à

De nombreuses personnes ont été mariées cinq à dix fois, voire vingt fois pour certaines.

Ouadane, et, à 60 ans, elle a enfin pu travailler dans le secteur médical.

L'expérience de ses filles est très différente. Iselekhe Jeilaniy a attendu d'avoir 29 ans pour se marier, et sa sœur Zaidouba, 28 ans, a pour l'instant refusé toutes les propositions de mariage pour se consacrer à ses études et travailler.

De nombreuses femmes trouvent que le divorce leur octroie une liberté dont elles n'auraient jamais rêvé avant ou pendant leur mariage, surtout le premier. L'ouverture d'esprit des Mauritanien(ne)s en matière de divorce – qui est d'une grande modernité en apparence – coexiste avec des pratiques très traditionnelles concernant les premiers mariages. Les parents choisissent le marié et donnent leur fille en mariage quand elles sont encore très jeunes. Plus d'un tiers des femmes sont déjà mariées à l'âge de 18 ans. Et les femmes n'ont pas leur mot à dire dans le choix de leur époux.

Une autre habitante de Ouadane, Lakwailia Rweijil, a été mariée pour la première fois quand elle était adolescente. Son père avait organisé la cérémonie sans l'avertir et l'avait mise devant le fait accompli.

Elle n'a pas attendu longtemps pour divorcer. Elle a ensuite été mariée et divorcée plusieurs fois au cours des vingt années qui ont suivi.

Lakwailia Rweijil a beau avoir eu six maris, elle n'a pas pu en choisir un seul. Elle reconnaît qu'elle ne s'*"attache pas vraiment"*. *"Ceux qui veulent m'épouser m'épousent, et ceux qui partent, tant pis pour eux."*

Initiative féminine. Elle a quand même eu son mot à dire sur les séparations. Du point de vue du droit, et selon certaines circonstances, les femmes peuvent être à l'origine du divorce en Mauritanie, et, même si techniquement ce sont les hommes qui demandent le divorce, il est souvent à l'initiative des femmes.

Les femmes obtiennent généralement la garde des enfants. Mais ce sont souvent elles qui assument leur charge financière. Car si les hommes sont légalement tenus d'assurer la subsistance de leur progéniture, c'est assez rare qu'ils le fassent.

Même si toutes les femmes n'ont pas l'intention de divorcer, en cas de séparation, il est plus facile pour elles de recommencer leur vie que dans de nombreux autres pays, estime El-Kettab, la sociologue, parce que la société les soutient au lieu de les condamner. *"Tout est simple, il est plus facile de tourner la page."*

Et ce soutien inconditionnel s'exprime à travers les réjouissances organisées pour les divorces.

Iselekhe Jeilaniy a divorcé parce que son mari était trop jaloux et qu'il lui interdisait même parfois de sortir. Elle a dû attendre trois mois pour finaliser son divorce et organiser sa fête, un laps de temps minimum pour s'assurer que l'épouse n'est pas enceinte. Si c'est le cas, le couple doit attendre la naissance de l'enfant.

Pour sa fête de divorce, Iselekhe Jeilaniy s'est soigneusement maquillée et a souligné ses

sourcils de poudre dorée, comme elle l'avait vu sur YouTube.

Enveloppée dans une *melfha* indigo, elle sort de chez elle et se dirige vers la fête, organisée par une amie de sa mère dans le salon de sa modeste maison en pierre.

Les femmes mangent des dattes qu'elles trempent dans de la crème en conserve. Elles se servent en viande de chameau et en oignons avec des gros morceaux de pain. Ensuite, elles mangent du riz à même un grand plat, en faisant des boulettes dans la paume de leur main tout en discutant.

À l'extérieur, de jeunes garçons observent, à travers les fenêtres ouvertes, cette assemblée de plus en plus bruyante. Les maisons, à Ouadane, donnent directement sur la rue. D'autres femmes arrivent, et les chants peuvent commencer.

Celles qui ont connu de nombreux divorces et ont déjà assisté à de nombreuses fêtes de ce genre entonnent des chansons qui parlent d'amour et ensuite du prophète Mahomet – une musique du désert rythmée, envoûtante et parfois tragique, accompagnée uniquement par des percussions et les battements des mains.

La Mauritanie, une terre de nomades, de chameaux et de paysages lunaires, est parfois appelée le "pays aux millions de poètes".

"Il y a tellement de poèmes écrits sur la séduction exercée par les femmes divorcées."

Elhadj Ould Brahim, PROFESSEUR D'UNIVERSITÉ

Ici, même le divorce est poétique.

"Il y a tellement de poèmes écrits sur la séduction exercée par les femmes divorcées", raconte Elhadj Ould Brahim, professeur d'anthropologie culturelle à l'université de Nouakchott. On est très loin, souligne-t-il, de ce qui se pratique dans la plupart des pays du monde musulman, et notamment au Maroc, voisin immédiat de la Mauritanie, où la stigmatisation sociale est tellement forte que le *"divorce équivaut pour une femme à une condamnation à mort"*.


Aujourd'hui, la poésie sur le thème du divorce, reconnaît Elhadj Ould Brahim, est plus visuelle et se diffuse sur les réseaux sociaux. *"Les youyous sont désormais virtuels et ont lieu sur Snapchat"*, dit-il.

Les tantes de la jeune divorcée sont arrivées et se laissent tomber sur le tapis près d'Iselekhe Jeilaniy, qui a passé une bonne partie de la fête sur son téléphone à envoyer des messages et à poster des selfies. La célébration touche à sa fin.

Salka Bilale regarde sa fille aînée. *"Il n'y a que les hommes et le mariage qui l'intéressent"*, déplore-t-elle. *"Moi, à son âge, je voulais déjà faire de la politique."*

La jeune sexagénaire se lève. Si sa fille ne veut pas profiter de son statut de divorcée pour faire carrière et gagner son indépendance, alors Salka va se concentrer sur la sienne. Elle se dirige vers la cuisine, où elle a repéré des électeurs potentiels. *"Je compte sur les jeunes pour récolter des voix"*, dit-elle.

—Ruth Maclean, publié le 4 juin

SOURCE 

THE NEW YORK TIMES
New York, États-Unis
Quotidien, 570 000 ex. (semaine)
[nytimes.com](https://www.nytimes.com)
Avec 1 600 journalistes, 35 bureaux à l'étranger, 130 prix Pulitzer et quelque 5 millions d'abonnés au total, *The New York Times* est de loin le premier quotidien du pays, dans lequel on peut lire "all the news that's fit to print" ("toute l'information digne d'être publiée"). C'est le journal de référence des États-Unis.



MÉDIAS

Le dessin de presse, bastion de liberté et d'irrévérence

Si les journalistes africains sont les premiers à subir les foudres des autorités, les dessinateurs de presse du continent jouent de l'ambiguïté de la caricature pour conserver leur puissance satirique.



—The Economist (Londres)

Fusil en bandoulière, le président [de l'Ouganda, Yoweri Museveni] est dessiné sous les traits d'un fermier et son pays comme une vache à lait. Son frère [Caleb Akandwanaho, dit "Salim Saleh", l'un des hommes d'affaires les plus riches du pays, impliqué dans de nombreuses affaires de corruption] est caricaturé en paire de lunettes de soleil inquiétantes qui lorgnent la caisse des retraites du pays. Quant à son fils [Muhoozi Kainerugaba, à qui on prête le désir de succéder à son père à la tête du pays], c'est un bambin coiffé d'un képi militaire trop grand qui ne sait pas encore lacer ses chaussures.

Voilà comment les représente Chris Ogon Atukwasize, le coup de crayon le plus acéré du pays. Signées "Ogon", ses caricatures publiées dans le quotidien

[ougandais] *Daily Monitor* dénoncent la corruption et bousculent les puissants. L'année dernière, des soldats ont enlevé et torturé l'auteur d'un roman satirique [Kakwenza Rukirabashaija, auteur de *The Greedy Barbarian*, "Le barbare avide", 2020, inédit en français] dont il avait illustré la couverture. Ils auraient également posé des questions sur Ogon. En réponse, ce dernier a publié un dessin d'un tortionnaire représenté sous la forme d'un Minion, personnage du film d'animation *Moi, moche et méchant*, déchiffrant avec peine le livre incriminé.

Critiquer les autorités n'est pas complètement interdit en Ouganda. Cependant, sous le régime du président Yoweri Museveni, ancien rebelle [commandant du Mouvement de résistance nationale (NRM), en lutte contre le président Milton Obote

après l'élection controversée de ce dernier, en 1980] qui a conquis le pouvoir par la force et le conserve depuis trente-sept ans, il faut souvent chercher la vérité entre les lignes.

Et les caricaturistes se nourrissent de cette ambiguïté : dans un dessin, tout peut être sous-entendu. Les illustrateurs se servent de leur relative liberté pour creuser plus loin que la plupart des journalistes de la région. Au départ, Ogon voulait simplement dessiner. Mais "il y a toujours une cause à défendre", se justifie-t-il.

Une situation applicable à toute l'Afrique, où les satiristes sont souvent les critiques les plus acerbes des travers

Le président ougandais, Yoweri Museveni ("M7"), a promulgué, en mai 2023, une loi anti-LGBT. Dessin de Gado, Kenya.

de la société et de la classe politique. "Les dessinateurs se servent des images comme d'un masque, ils cachent pour mieux révéler", explique Ganiyu Jimoh, lui-même dessinateur et intellectuel nigérian.

Selon lui, l'humour et les sous-entendus des dessins de presse sont comparables à la tradition des mascarades yoruba [groupe ethnique d'Afrique surtout présent au Nigeria], dans lesquelles des acteurs masqués tournent en ridicule les puissants. Comme le dit un proverbe, "Oba kii mu onkorin" : le roi n'arrête pas le barde [littéralement "le roi ne chante pas"].

Pressions. Les premiers dessins de presse africains étaient l'œuvre de colons blancs, et ils étaient souvent racistes. Dans les années 1930, des artistes noirs ont commencé à publier des caricatures politiques au Nigeria et en Afrique du Sud. Le véritable âge d'or des dessins humoristiques africains a cependant commencé dans les années 1990, quand une vague démocratique a déferlé sur le continent.

Dans les pays francophones, les journaux satiriques se sont multipliés, sur le modèle du *Canard enchaîné*. Le personnage de Goorgoorlou [la racine wolof *góor* signifie "homme"; par conséquent, *goorgoorlou!* signifie "sois un homme!"], M. Toutle-Monde sénégalais créé par le dessinateur Alphonse Mendy [caricaturiste au *Cafard libéré*, un périodique satirique sénégalais, directement inspiré par *Le Canard enchaîné*], incarnation des difficultés économiques

de la fin du xx^e siècle, a même été adapté à la télévision.

Les satiristes ne cachent pas leurs opinions politiques. En Afrique du Sud, le plus célèbre d'entre eux est Jonathan Shapiro. Plus connu sous son nom de plume, Zapiro, cet autodidacte et militant blanc antiapartheid a commencé à dessiner dans les années 1980 après avoir été contraint de faire son service militaire.

Au Kenya, les dessinateurs ont ébranlé les remparts de l'autoritarisme lorsqu'ils ont commencé à dessiner le président. "Un dessin humoristique, c'est comme le petit garçon qui ose dire que l'empereur est nu dans le conte", déclare Godfrey Mwampembwa, alias Gado, le plus grand satiriste d'Afrique de l'Est.

Aujourd'hui, la plupart des pays africains ont des élections libres et une presse indépendante. Pourtant, dans de nombreux endroits, la démocratie n'est qu'une fine couche de vernis que les dessinateurs grattent de leurs plumes acérées. Même dans les sociétés les plus tolérantes, la satire est parfois soumise à des pressions politiques.

Jacob Zuma, ancien président sud-africain, a d'ailleurs essayé de poursuivre en justice Zapiro, quand celui-ci l'avait dessiné sur le point de violer une allégorie de la Justice. Gado s'est quant à lui attiré des ennuis en 2015 après avoir représenté le président de la Tanzanie sous les traits d'un jouisseur à moitié nu à qui trois femmes nommées "Népotisme", "Incompétence" et "Corruption" donnaient la becquée. L'hebdomadaire



← Dessin de Celeste Wamiru, (Kenya), l'une des rares femmes de la profession en Afrique.

→ Ce dessin de Zapiro paru en 2008 dans le *Sunday Times* (Johannesburg) représente Jacob Zuma, futur président sud-africain, sur le point de violer une allégorie de la Justice.



The EastAfrican, dans lequel le dessin avait été publié, a été interdit de publication dans le pays. L'année suivante, Gado a perdu son emploi.

Il n'a pas cessé de dessiner pour autant. Dernièrement, il a pris pour cible la nouvelle loi homophobe du gouvernement ougandais. Approuvée par le président Museveni en mai, elle condamne à la peine de mort les coupables d'"homosexualité aggravée".

Pour le Zimbabwéen Tony Namate, le rôle de la satire est de "crever la baudruche des politiques".

Comme la plupart des dessins de presse, ceux de Gado dissimulent parfois des commentaires incisifs. On y retrouve souvent un petit personnage gribouillé dans un coin, qui commente la scène avec ironie : "Mon alter ego", lance-t-il malicieusement. "À mes débuts, je m'en servais pour dire certaines choses sans que ça me retombe dessus, parce que les rédacteurs en chef n'y prêtaient pas attention", explique-t-il.

Avec le temps, c'est devenu une technique pour ajouter une dimension supplémentaire à son travail. Ce qui fait la force des dessins humoristiques, ajoute-t-il, c'est qu'ils sont "ouverts à l'interprétation".

Cette ambiguïté s'est révélée très utile au dessinateur zimbabwéen Tony Namate, pour qui le rôle de la satire est de "crever la baudruche des politiques". Les locaux du journal où il travaillait se sont déjà retrouvés assiégés

par une foule de vétérans. Un de ses employeurs a fini au tribunal à cause d'un de ses dessins, où l'on pouvait reconnaître Robert Mugabe poursuivi par une foule en colère. L'accusation n'ayant pas pu prouver que la caricature représentait bel et bien l'ancien président, les poursuites ont fini par être abandonnées.

Un océan de mèmes. La plupart des dessinateurs africains partagent à présent leur travail sur Internet, surtout lorsque leurs dessins sont jugés trop polémiques pour être imprimés. "Si ça ne peut pas être publié, pas de problème, il n'y a qu'à le poster sur les réseaux sociaux", explique Celeste Wamiru, une dessinatrice kényane.

Sur Twitter et Facebook, les dessins semblent animés d'une vie propre, et l'arguent les amarrés de la presse écrite pour flotter dans un océan de mèmes. La satire adopte de nouveaux modes d'expression.

En avril, le dessinateur ougandais Jimmy Spire Ssentongo a invité les habitants de Kampala à une exposition virtuelle des nids-de-poule de la capitale. Des photographies des routes pleines d'ornières ont ensuite inondé les réseaux sociaux, et le président a immédiatement promis que des mesures seraient prises.

La communauté des caricaturistes africains s'agrandit, notamment grâce à des réseaux de dessinateurs comme Cartooning for Peace ["Dessins pour la paix"], une association qui a son siège en France. Mais certaines voix manquent encore à l'appel.

La plupart des dessinateurs sont des hommes, parfois prompts à dégainer des images sexistes ou des métaphores grivoises. En 2011, Celeste Wamiru est devenue la première femme embauchée comme dessinatrice de presse en Afrique de l'Est (pour le *People Daily*). Selon elle, on apprend aux femmes à "adopter un rôle passif et à se laisser porter". L'un de ses dessins montre une femme portant sa famille sur ses épaules, y compris son mari, qui rêve paisiblement d'argent dans un panier.

La tâche d'un dessinateur n'est jamais terminée. Ogon déplore l'état de la classe politique en Ouganda, toute aussi corrompue qu'à l'époque où il a commencé à dessiner. Et si ses dessins scandaleux suscitent parfois la colère, il reçoit parfois des coups de fil de sources bien informées qui souhaitent révéler des informations de manière anonyme. "Ne lâchez rien", l'exhortent-ils.—

Publié le 15 juin

SOURCE

THE ECONOMIST

Londres, Royaume-Uni
Hebdomadaire
economist.com

Institution de la presse britannique, *The Economist*, fondé en 1843 par un chapelier écossais, est la bible de tous ceux qui s'intéressent à l'actualité internationale. Ouvertement libéral, il défend généralement le libre-échange, la mondialisation, l'immigration et le libéralisme culturel. Aucun de ses articles n'est signé.

BURKINA FASO

À l'école de la carrière

La création d'une garderie et d'une école dans l'une des nombreuses carrières de Ouagadougou a soulagé les mères de famille qui y travaillent.

—Studio Yafa, extraits (Ouagadougou)

Sur la carrière de granite de Pissy, un quartier situé dans la partie ouest de Ouagadougou, des femmes s'activent à leurs tâches quotidiennes. Les travailleuses sont assises sous de petits hangars entre plusieurs tas de morceaux de granite. Au centre de ce grand espace, Rasmata Kaboré casse de gros morceaux de granite tout en discutant de temps en temps avec les autres femmes.

Elle nous confie avoir déposé sa fille de 5 ans dans une garderie à proximité avant de commencer son travail. "Nous avons pensé que l'inscrire à l'école de la carrière est une bonne idée. Nous les mettons au dos pour travailler et nous nous sommes rendu compte que souvent des morceaux rentrent dans leurs yeux, blessent également leurs mains. Une fois qu'elle se trouve à l'école, mon travail avance aussi", affirme-t-elle.

À environ 500 mètres du site de granite se trouve la garderie. Dans un tas de sable et sur une glissoire, des enfants jouent dans la cour de l'école. Les élèves de CP1 viennent de finir leur composition. Quatre classes constituent cette garderie : la petite section, la moyenne, la grande et le CP1.

Causerie chaque matin. Assis sur des nattes pour certains et sur des tables-bancs pour d'autres, les enfants sont vêtus d'une tenue de couleur marron. Selon le moniteur de la grande section, la garderie de la carrière est une école comme les autres parce qu'elle respecte les règles pédagogiques du préscolaire. "Nous faisons les activités de vie pratique, la prélecture, l'éveil maths et le langage causerie chaque matin", explique-t-il.

11 heures ! À la cantine située à proximité des classes, deux femmes préparent le repas de midi. Les parents d'élèves sont

pris en compte dans la gestion et l'organisation de la garderie de la carrière. Selon le responsable de ces écoles, Claude François Ouédraogo, les moniteurs du préscolaire travaillaient sur la carrière. Ils ont été retirés du site et formés pour être des moniteurs d'éducation de jeunes enfants.

"J'avais peur". Au vu des risques qu'encourent les enfants présents sur le site de granite, cette école est un soulagement pour les femmes de la carrière. Assise entre des tas de granite, Rasmata Kaboré, du haut de ses sept années de travail, sourit aux lèvres, parle de ses anciennes peurs sur la sécurité de sa fille : "J'avais peur quand l'enfant était avec moi ici sur la carrière. Quand elle respirait la fumée de la carrière, elle s'enrhumait et toussait."

Non loin de la garderie, un centre de formation accueille les adolescents de la carrière et des environs. C'est un cadre d'apprentissage en couture, tissage et teinture ouvert en janvier 2023 par la Coordination nationale des associations d'enfants et jeunes travailleurs du Burkina.

Dans la cour, sous un hangar, des jeunes filles et un garçon tissent des fils de pagnes traditionnels. Josiane Yaméogo, une apprenante, parle des difficultés qu'elle rencontre en apprenant ces différents métiers. "J'apprends le tissage, la couture et la teinture. Le tissage était un peu compliqué au début, mais j'arrive à m'accrocher", a-t-elle laissé entendre.

Ce sont au total 20 apprenants que le centre de formation reçoit cette année. Selon la responsable du centre, l'objectif des écoles de la carrière est d'apporter une éducation et une formation aux enfants et adolescents du site de granite de Pissy. Selon les données de plusieurs ONG, au moins 4 000 personnes travaillent au quotidien sur cette carrière.

—Salimata Barry, publié le 26 juin


moyen-orient


—Jewish Telegraphic Agency (New York)

A un peu plus de 30 kilomètres au nord-est du centre touristique de Cuzco, le village péruvien de Pisac se niche entre les montagnes luxuriantes de la cordillère des Andes. Parcouru de rues pavées bordées de maisons en adobe à deux étages, le village se distingue par ce remarquable mélange de culture ancestrale inca et de paysages à couper le souffle.

Sur la Plaza de Armas, la grand-place de Pisac, des femmes indigènes traînant des alpagas derrière elles côtoient des artistes locaux venus vendre leurs créations et des enfants qui jouent au football. Rien d'anormal dans un village touristique des Andes. Mais sur la place, juste en face de l'église, un nouvel élément de décor détonne.

Un drapeau jaune orné d'une couronne bleue est accroché à la balustrade de l'un des immeubles qui entoure la place. On peut y lire le mot *mashiah*, qui signifie "messie" en hébreu.

Le drapeau indique que le bâtiment appartient au mouvement hassidique Habad-Loubavitch, dont les émissaires sont présents dans des dizaines de pays. Ouvert en avril, l'avant-poste de Pisac est le troisième du Pérou, après ceux de Lima et Cuzco.

Les chefs du mouvement Habad de Cuzco ont décidé de s'implanter à Pisac après avoir observé un phénomène bien particulier ces

Pérou. Un village perché sur la "route du houmous"

Dans les Andes, Pisac est devenu la destination post-service militaire de jeunes Israéliens en quête de "guérison" par les hallucinogènes ou de spiritualité. Certains y ont même élu domicile, raconte cette agence de presse juive.

dernières années : le village est de plus en plus populaire auprès des touristes israéliens.

À Pisac, il n'est pas rare d'entendre de l'hébreu plus souvent que de l'anglais ou même que du quechua, la langue amérindienne pourtant la plus parlée au Pérou. Le rabbin Habad du village raconte qu'entre 50 et 100 personnes viennent assister à ses offices de shabbat chaque semaine. De nombreux restaurants ont traduit leur menu en hébreu.

Des dizaines d'autocollants jaunes à l'effigie de Menachem Mendel Schneerson, ancien leader du mouvement plus connu sous le nom de "Rebbe", sont disséminés dans tout le village.

"J'adore cet endroit, déclare Liad Shor, jeune Israélien de 26 ans qui vit à Pisac depuis plus d'un mois. Pisac est une destination touristique très appréciée des Israéliens, alors j'ai voulu me faire mon propre avis."

Le village devient progressivement une étape sur la "route du houmous", un voyage que font nombre de jeunes Israéliens après leur service militaire [qui dure plus de deux ans]. Connue grâce au bouche-à-oreille, la route du houmous traversait dans un premier temps des régions d'Asie du Sud-Est, mais, ces dernières années, elle s'est étendue à l'Amérique

latine. Certaines étapes sud-américaines sont devenues si populaires chez les Israéliens que les populations locales ont commencé à s'adapter à ce nouveau public.

Cependant, Pisac n'est pas seulement devenu une escale pour

"Je dirais que 80 % des Israéliens souffrent de stress post-traumatique."

Nitzan Levy, ISRAËLIEN INSTALLÉ À PISAC

jeunes touristes israéliens en quête de paix et de tranquillité pour quelques jours. Beaucoup d'Israéliens plus âgés viennent s'installer pour de bon à Pisac, attirés par son quotidien empreint de spiritualité, souvent lié à l'utilisation de substances hallucinogènes locales.

Nitzan Levy, trentenaire israélien originaire de la région de Jérusalem, fait partie des dizaines voire des centaines d'entre eux à avoir élu domicile à Pisac ou dans la Vallée sacrée des Incas pour échapper à la société israélienne.

"C'est une estimation personnelle, mais je dirais que 80 % des Israéliens souffrent de stress post-traumatique, a-t-il déclaré à la Jewish Telegraphic Agency (JTA). C'est difficile de vivre dans un environnement où vous êtes constamment en mode survie. Rejoindre des communautés de vie alternative comme ici ou au Costa Rica, au Guatemala ou en Thaïlande permet d'échapper à toute cette intensité et de trouver sa propre

↳ Dessin de Langer paru dans *Mongolia*, Barcelone.

voie vers la guérison. Nous avons tous vécu la guerre d'une manière ou d'une autre, et notre société doit s'en remettre, mais ce n'est pas possible en Israël aujourd'hui."

Ayahuasca et cactus. La "guérison" dont parle Nitzan implique souvent ce que les locaux appellent la *planta medicina*, c'est-à-dire la prise de substances hallucinogènes, telles que l'ayahuasca ou le cactus San Pedro.

Pisac est devenu un refuge pour les touristes israéliens et internationaux qui souhaitent s'initier à ces plantes capables d'altérer temporairement le niveau de la conscience et d'affûter les sens.

Ici, la consommation de plantes médicinales est légale, et beaucoup choisissent de s'en servir pour soigner leurs traumatismes d'enfance, des addictions profondes ou dans l'espoir d'entrer en contact avec le divin.

Aminadav Shvat, un Israélien de 36 ans, s'est quant à lui installé à Pisac pour s'initier à la spiritualité et à la médecine traditionnelle. Il s'est senti attiré par le San Pedro, un cactus hallucinogène originaire des Andes. Depuis le restaurant israélien qu'il a ouvert l'année dernière à Pisac, il s'est entretenu avec la JTA, portant ses tefillin.

"Lorsque nous prenons des substances hallucinogènes, nous développons une connexion aussi profonde que celle de Moshe Rabbeinu au sneh, affirme-t-il, faisant référence au récit biblique de la découverte du buisson ardent par Moïse. Nous renforçons le lien entre les humains et Dieu."

"Je suis venu dans la Vallée sacrée des Incas pour essayer le San Pedro, mais je suis resté car,



ici, il y a toute une communauté de gens qui mènent un travail spirituel et sur eux-mêmes, ajoute-t-il. C'est un lieu rempli de magie."

Issu d'une famille de rabbins, Aminadav Shvat a décidé de s'installer à Písac et d'y ouvrir un restaurant servant de lieu de rencontre aux touristes juifs. Ses dîners de shabbat attirent de temps en temps des visiteurs d'autres confessions, et l'année dernière, il a organisé un Yom Kippour alternatif qui s'accompagnait même d'une séance de méditation au bord d'une rivière.

Ariel Kadosh, rabbin âgé de 25 ans, chef du mouvement Habad de Písac et ancien étudiant de celui de Cuzco, voulait au départ ouvrir une antenne au Maroc avec sa femme, Talia.

"Je n'avais jamais entendu parler de Písac, explique-t-il. Mais après mon arrivée, je me suis rendu compte que les gens venaient ici pour vivre des expériences spirituelles. C'était donc l'endroit idéal où installer un centre Habad."

Si Ariel Kadosh réprouve l'utilisation de substances hallucinogènes dans un but spirituel, il aime néanmoins parler de Dieu et d'autres sujets liés à la foi avec les voyageurs qui ont vécu des expériences psychédéliques.

"C'est un lieu rempli de magie. Il y a toute une communauté de gens qui mènent un travail spirituel."

Aminadav Shvat,
ISRAËLIEN INSTALLÉ À PÍSAC

Mais malgré le calme apparent qui règne dans le village, tout le monde ne voit pas d'un bon œil l'arrivée des Israéliens. Certains expriment leur mécontentement et expliquent que les jeunes touristes israéliens marchandent trop.

Aminadav, lui, pointe du doigt un autre phénomène. "Au coin de la rue, j'ai installé une enseigne en hébreu pour mon restaurant, raconte-t-il. Quelqu'un a collé un

drapeau palestinien dessus, accompagné du message 'Israël assassin'."

Si les autocollants à l'effigie de Menachem Mendel Schneerson restent plus nombreux que les drapeaux palestiniens, ces derniers se répandent un peu partout dans le village.

Courant mai, la rumeur d'une violente attaque survenue dans le bâtiment du Habad s'est propagée sur les réseaux sociaux. Dans un message sur Facebook, un utilisateur a accusé un étudiant du Habad d'avoir attaqué une femme avec un couteau. Dans les commentaires sous la publication, on oscille entre l'incrédulité et les messages comme "C'est ce qu'ils font tous les jours en Palestine, non?".

Les chefs du mouvement Habad ont quant à eux affirmé qu'un couple en état d'ivresse était entré dans le bâtiment vers 2 heures du matin et avait proféré des injures antisémites, avant d'ajouter que l'étudiant s'était simplement défendu. La police locale a déclaré qu'en définitive

aucun des deux camps n'avait porté plainte.

Malgré ces tensions récentes, Ariel Kadosh prévoit d'enseigner la Kabbale sur le toit du nouveau bâtiment du Habad, et veut aussi organiser des séances de nigounim, pendant lesquelles les fidèles entonnent des chants sacrés hassidiques.

Après avoir travaillé aux côtés d'Israéliens pendant plus de trente ans, Sergio Quispe Maita "comprend l'hébreu à 70 % ou 80 %". Il a commencé à apprendre la langue alors qu'il travaillait comme cuisinier dans un restaurant israélien de Cuzco, le Nargila. Il s'est engagé à apprendre trois mots par jour, et, désormais, il peut discuter en hébreu avec les clients de son propre restaurant israélien de Písac, baptisé "Nafis".

Son restaurant jouxte l'hôtel Colores, si populaire auprès des touristes israéliens que certains l'ont surnommé "l'auberge israélienne". Le restaurateur peut donc pratiquer son hébreu tous les jours.

"Dieu merci, je parle la langue, donc je peux les comprendre, dit-il. Avec le temps, je sais que de plus en plus d'Israéliens viendront s'installer à Písac, car c'est un petit village, idéal pour les gens qui cherchent la tranquillité."

— Jacob Kessler,
publié le 31 mai

SOURCE



JEWISH TELEGRAPHIC AGENCY

New York, États-Unis
jta.org

Cette agence de presse située à New York a pour particularité d'être une organisation à but non lucratif. Les articles, opinions et analyses produits par les correspondants présents dans une douzaine de villes dans le monde reflètent "un large spectre religieux, politique et culturel au sein de la communauté juive".

"LE SCANDALE QUI A BOULEVERSERÉ LE CHILI"

26 JUILLET

BLANQUITA

UN FILM DE FERNANDO GUZZONI

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'ARRAS 2022

79th Venice International Film Festival

27th BUSAN International Film Festival 5-14 October 2022

PREMIERE

VOCABLE

QUE TAL PARIS?

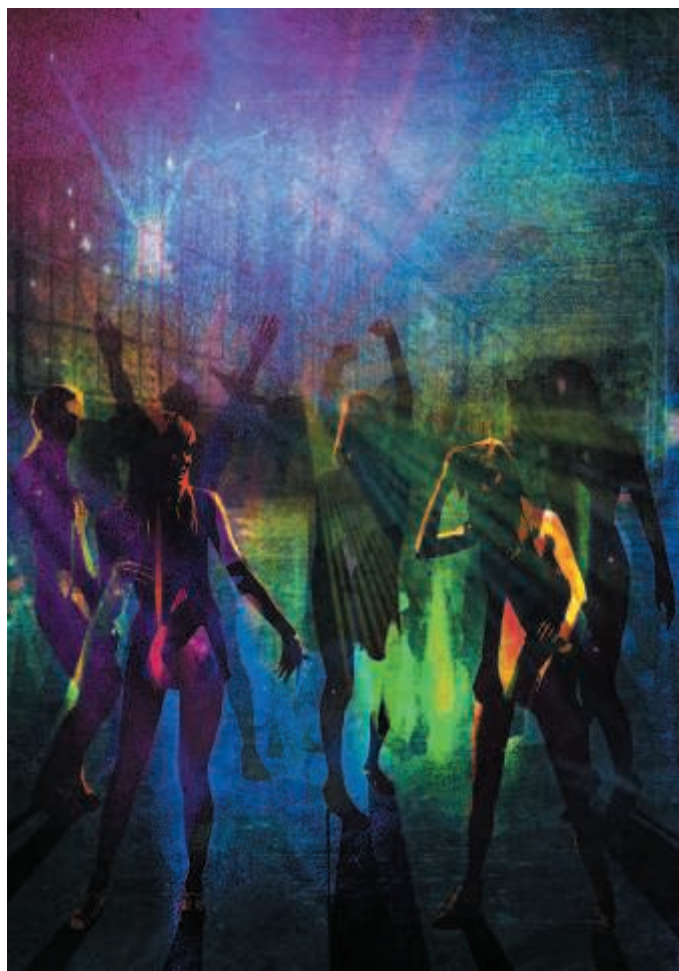
RADIO nova

Courrier international

LIBAN

Beyrouth retrouve sa nuit

Dans les boîtes de nuit de la capitale, la fête a repris de plus belle malgré la crise. Faisant fi d'une réalité plombante, voire surréaliste, une minorité nantie ravive le célèbre esprit de fête libanais.



—L'Orient Today, extraits (Beyrouth)

Si la vie quotidienne des Libanais se résume en général à consulter les taux de change, faire la queue à la banque et réduire les dépenses alimentaires, une petite partie de la société passe son temps à dépenser sans compter dans les boîtes de nuit et les bars de Beyrouth.

La vie nocturne et l'industrie du divertissement battent leur plein depuis quelques mois : les clubs sont bondés, restaurants et

bars fleurissent et la saison estivale, propice aux fêtes et aux événements, ne fait que commencer.

Dans les restaurants et bars de certains quartiers de Beyrouth, le téléphone n'arrête pas de sonner. Et des files d'attente se forment à l'extérieur des clubs comme le Ballroom Blitz, le Grand Factory ou le Soul Kitchen.

La renaissance de la vie nocturne libanaise après le calme imposé par la pandémie de Covid-19 et le déclin économique du pays [la crise, qui dure depuis 2019, est la pire dans le monde

depuis 1850, selon la Banque mondiale] a permis à la petite frange de la population ayant accès à des dollars américains [après la dégringolade de la livre, qui a perdu 98 % de sa valeur face au billet vert] de raviver le célèbre esprit de la fête qui faisait la renommée du Liban avant la guerre civile.

Le Grand Factory, l'une des plus grandes boîtes de nuit de Beyrouth et fer de lance du groupe Factory People (spécialisé dans le clubbing et l'événementiel), ne désemplit pas depuis sa réouverture, en décembre, après des mois de rénovation à la suite de l'explosion du port, déclare Mary Bastoury, l'hôtesse chargée des VIP.

Pourtant, avec un revenu médian de seulement 126 dollars, les sorties restent réservées aux 15 % de salariés qui sont payés en dollars ou aux expatriés libanais revenus passer leurs vacances au pays, précise Mary Bastoury.

Mode survie. Au Grand Factory, les sièges aux tables VIP se vendent entre 40 et 90 dollars en fonction du niveau d'exclusivité. En avril, les gens ont déboursé 65 dollars pour assister au célèbre set de techno high-tech du DJ Boris Brejcha au Forum de Beyrouth [centre événementiel emblématique de la capitale], qui a réuni des milliers de personnes.

Un tel engouement pour les fêtes haut de gamme peut paraître incongru dans un pays où la plupart des salariés sont payés en livres libanaises et ont du mal à subvenir à leurs besoins essentiels [le taux de pauvreté a bondi, de moins de 30 % avant la crise à près de 80 % aujourd'hui]. Ce lâcher-prise serait-il une réaction à l'anxiété générée par la crise ? Mary Bastoury affirme : *“Les choses vont mal, mais en même temps cette vie nocturne nous permet de nous défouler.”*

Selon le docteur Joseph El-Khoury, psychiatre et président de la Société libanaise de psychiatrie, faire la fête est un mécanisme de défense face aux

“Les choses vont mal, mais cette vie nocturne nous permet de nous défouler.”

Mary Bastoury, HÔTESSE VIP EN BOÎTE DE NUIT

difficultés et aux pertes subies par les Libanais ces dernières années.

“Dans la perspective freudienne, les mécanismes de défense peuvent être de deux natures : matures ou immatures, explique le docteur El-Khoury. Faire la fête avec excès ou consommer de la drogue relève de la seconde catégorie... Mais tout est une question d'équilibre.”

Les événements qui agitent le pays ont plongé les habitants

“Les gens sortent plutôt que de mettre de côté... Parce que ça n'a plus de sens d'économiser.”

Ralph Nasr, ORGANISATEUR D'ÉVÉNEMENTS

dans le mode survie, ce qui peut pousser certains à essayer de récupérer un sentiment de contrôle, nous explique Brigitte Khoury, psychologue clinicienne et professeure au département de psychiatrie de l'université américaine de Beyrouth.

“Il y a énormément de choses sur lesquelles nous n'avons aucun pouvoir, par exemple le gouvernement, les banques, l'argent, etc. [Référence aux économies confisquées illégalement par les banques.] Mais nous avons la main sur certains aspects de notre vie : sortir, se sociabiliser, s'amuser... Tout ce qui peut nous redonner un sentiment de contrôle.”

La DJ Chloé Atallah, alias Klôrofil, se produit régulièrement au Ballroom Blitz. Pour elle, *“il n'y a pas que les riches ou la classe moyenne”* qui sortent pendant la crise. *“Tout le monde le fait, même ceux qui n'ont plus d'argent.”* Les gens *“trouvent toujours un moyen”*.

Parmi eux, Melissa Ghoussoub, 29 ans, infirmière à l'hôpital de Beyrouth. Pour elle, faire la fête est *“un besoin plus qu'une envie”*, déclare-t-elle. Elle y attache encore plus d'importance depuis le début de la crise.

Un exutoire qu'elle a pourtant du mal à se permettre. Elle a vu à son grand désespoir son salaire mensuel fondre jusqu'à atteindre 650 dollars, soit moins de la moitié de sa valeur initiale.

Grâce *“au soutien de [ses] amis”*, elle parvient encore à assister à ses événements favoris, des soirées technos underground, même si ce n'est plus qu'une fois par mois au lieu d'une fois par semaine.

“Nous sommes une toute petite communauté, précise-t-elle à propos de la scène underground. Donc on rencontre beaucoup de monde, on tisse des liens forts avec les gens, notamment les organisateurs.” Pour elle, la scène techno est un réseau de solidarité, où les amis s'entraident pour couvrir le coût des sorties. *“Dans chaque groupe, il y a toujours quelqu'un qui galère à fond et un autre qui s'en sort un peu mieux et qui va payer pour cette personne.”*

Selon la psychologue Brigitte Khoury, ces communautés de fêtards peuvent aider leurs membres à garder la tête hors de l'eau. *“Je pense que cela représente un vrai soutien, un tissu social qui lie les gens, et il est établi que c'est un facteur qui permet de prévenir les maladies mentales et le suicide.”*

Ralph Nasr, cofondateur de Retrogroove, un collectif libanais spécialisé dans la musique et l'événementiel, explique que même si le marché est volatil, les Libanais dépendent tout bonnement davantage pour s'amuser. *“Même s'ils gagnent moins d'argent, ils sortent quand même et dépendent plutôt que de mettre de côté... Parce que ça n'a plus de sens d'économiser.”*

Le docteur El-Khoury a également remarqué une tendance croissante à la prise de risques depuis le début de la crise, où les gens ont vu leurs économies liquidées par les banques. *“Ceux qui économisaient, qui avaient un poste stable de fonctionnaire, qui avaient une retraite correcte, qui dépendaient de ce genre de choses, ce sont les grands perdants, déclare-t-il. Tout le monde dit que ce sont ceux qui prenaient des risques qui s'en sont le mieux sortis.”*

—Rosabel Crean, publié le 2 juin

SOURCE



L'ORIENT TODAY

Beyrouth, Liban
today.lorientlejour.com
“Indépendant, critique, Libanais”. Lancé en octobre 2020, le site d'information généraliste L'Orient Today se veut le pendant anglophone du francophone L'Orient-Le Jour. Spécialisé sur le Liban, le média, doté d'une rédaction propre, traite de politique, d'économie et de société.

Le FESTIVAL DU Monde

15-16-17 septembre

67/69, AVENUE PIERRE-MENDÈS-FRANCE
PARIS 13^e

Visites
Ateliers
Débats
Spectacles

festival.lemonde.fr

©Jared Chulski



à la une

Histoires d'îles



La lagune glaciaire de Jokulsarlon,
dans le sud-est de l'Islande.
Image extraite de la série *Iceland*,
Augmented Reality.
Photo Pierpaolo Mitterica/Parallelozero



“C’est le continent qui est mal connecté à mon île, pas l’inverse.”
Les mots du poète croate Senko Karuza résonnent de la Turquie à la Norvège, du Kenya à l’Écosse. Le mode de vie insulaire a retrouvé un soupçon d’attrait, avec l’essor du télétravail et les envies d’ailleurs suscitées par la pandémie. Partout, les défis d’une existence loin de tout se conjuguent avec la construction d’une identité complexe, mouvante. Et bien souvent ouverte sur le monde, contrairement aux préjugés.

Bozcaada

Le cœur a ses raisins

Turquie. L'endroit a longtemps rassemblé Turcs musulmans et Grecs orthodoxes autour d'une même vocation : le vin. Cette journaliste allemande raconte avec nostalgie l'île de son grand-père, où les vignobles cèdent du terrain à l'économie du tourisme.

—*Süddeutsche Zeitung*,
extraits (Munich)

Un soir d'avril, le dernier ferry quitte le port de la petite ville de Geyikli. Certains ont réussi de justesse à monter à bord pour rentrer chez eux, à Bozcaada. La silhouette de l'île se découpe plus nettement à l'horizon à chaque mille parcouru.

On aperçoit d'abord la colline de Göztepe, son point le plus haut, puis la forteresse imposante sur laquelle Perses, Romains, Byzantins, Génois et Vénitiens ont régné tour à tour, et enfin, juste derrière le port et les bateaux de pêche, un panorama fait de petites maisons illuminées par la lumière rose du soleil couchant.

Mon grand-père avait 12 ans lorsqu'il s'est rendu sur l'île pour la première fois. C'était au début des années 1960. Il n'y avait pas encore de ferry : un capitaine de l'île, que tout le monde appelait Yakar, assurait contre vents et marées les allers-retours entre Bozcaada et le continent avec son bateau à moteur.

Minarets et clochers. À l'époque, aucun étranger ne s'aventurait sur cette petite île du nord-est de la mer Égée, qui n'est pourtant qu'à sept kilomètres de la province [turque] de Çanakkale. Les choses ont bien changé aujourd'hui. Depuis qu'Instagram a fait de l'île et de ses baies sauvages une destination parfaite pour ceux qui cherchent la tranquillité, loin du tourisme de masse, tout le monde veut s'y rendre.

Qu'en aurait pensé mon grand-père ? Je ne peux plus le lui demander, mais il a toujours apprécié la beauté de cette île où son père l'avait envoyé pour calmer ses ardeurs d'adolescent rebelle. Et pour cause : Bozcaada est un morceau de terre d'à peine 37 km² à quelques encablures des Dardanelles, entouré par la mer et recouvert de vignobles. Mais c'est aussi une île légendaire.

Lorsqu'on regarde vers le nord-est depuis la colline de Göztepe, on aperçoit celle de Hisarlik, sur le continent, où se trouvait autrefois la ville

de Troie. D'après Homère, c'est là que les soldats grecs se sont cachés après avoir amené leur cheval de bois devant les portes de Troie, afin de rentrer chez eux plus tard. Si la guerre de Troie a bien eu lieu, c'est de Bozcaada – Tenedos, dans la mythologie grecque – que l'on pouvait le mieux observer l'incendie de la cité.

Chaque fois que je visite l'île, je flâne dans les ruelles du centre-ville et monte les nombreux escaliers pour laisser mon regard flotter sur les lieux. D'un côté, deux minarets se dressent entre les maisons en se découpant sur le ciel bleu. De l'autre côté, c'est le clocher d'une église qui s'élève à l'horizon.

Chrétiens et musulmans cohabitent sur l'île depuis des centaines d'années. Une situation inhabituelle puisque, à la fin de la guerre gréco-turque [1919-1922], les populations grecques orthodoxes qui vivaient dans l'actuelle Turquie ont été déplacées, tout comme les musulmans installés en Grèce. Après 1923, plus de 1,6 million de personnes ont été expulsées de leur pays d'origine. Rares sont les régions à avoir échappé à cet "échange de populations". Bozcaada en fait

Sur la grand-place, où jeunes et vieux se rassemblent à l'ombre des platanes pour boire du café, quelques phrases en grec se mélangent parfois au turc.



COURRIER INTERNATIONAL D'APRÈS LA "SÜDDEUTSCHE ZEITUNG"



partie, même si elle a été rattachée à la Turquie par le traité de Lausanne.

Les gens ont donc continué à vivre ensemble, même si on rencontre très peu de chrétiens aujourd'hui. Sur la grand-place, où jeunes et vieux se rassemblent à l'ombre des platanes pour boire du café et discuter, quelques phrases en grec se mélangent parfois au turc.

Günay Yurdakul est vigneron. On cultive la vigne sur Bozcaada depuis trois mille ans. À l'époque où musulmans et chrétiens vivaient côte à côte sans pour autant se mélanger, ils étaient liés par la viticulture. Les Turcs cultivaient la vigne et vendangeaient, les Grecs produisaient du vin à partir de leur raisin.

Cette division du travail était une sorte de loi non écrite. Elle fut violée en 1925 par Hasim Yunatci, un habitant de l'île qui racheta une exploitation viticole grecque et devint ainsi le premier vigneron turc de l'île. Dans les années 1960, mon grand-père allait à l'école avec son arrière-petit-fils du même nom. Tout ce que je sais de son enfance sur l'île, c'est *Hasim amca*, "oncle Hasim", qui me l'a raconté.

Pendant les longues soirées d'été, il me décrivait autour de force verres de vin à quoi ressemblait l'île; de temps en temps, ils faisaient disparaître une bouteille de l'exploitation pour aller la boire sur le mur de la forteresse. Ces douze dernières années, j'ai appris à connaître l'île, mais aussi une nouvelle facette de mon grand-père, que j'ai perdu bien trop tôt. Son île est devenue la mienne.



Hasim amca n'est plus de ce monde, lui non plus. Mais Çamlıbag, sa petite exploitation viticole, qu'il considérait comme l'œuvre de sa vie, est toujours en activité. C'est Günay Yurdakul, 33 ans, qui a pris la relève. Il représente la cinquième génération d'exploitants.

Qu'est-ce qui fait de Bozcaada une île de vin? "Un don de Dieu", commence par déclarer Günay Yurdakul. Il explique ensuite que le sol et le climat de l'île sont idéaux pour la viticulture. Ténès, le petit-fils du [dieu grec de la mer] Poséidon qui a donné son nom à l'île de Tenedos, a dû s'en rendre compte, lui aussi : d'après la légende, c'est lui qui a planté les premiers cépages de kuntra.

Le kuntra est le cépage le plus ancien de Bozcaada, et le préféré de Yurdakul. Le vin rouge qu'il produit n'existe nulle part ailleurs. Selon lui, le vent qui balaie sans cesse l'île est une bénédiction, car il protège la vigne des maladies.

La vigne n'est plus rentable. Günay m'emmène dans son endroit préféré : les vignobles en périphérie du centre de l'île. Il jette un regard vers la mer, et déclare : "Avec une vue pareille, la vigne ne peut que s'épanouir."

Il est très important pour lui de préserver le métier de vigneron à Bozcaada. Cependant, il y a longtemps que ce travail, dans lequel il met tout son cœur, n'est plus rentable en Turquie. C'est pourquoi de nombreux propriétaires vendent leurs vignobles pour ouvrir des hôtels. L'argent qu'ils gagnent pendant l'été leur permet ainsi

de vivre le reste de l'année. "Le tourisme a rendu les gens fainéants", affirme Günay Yurdakul.

Il a aussi transformé l'île. Auparavant, Bozcaada était un secret bien gardé des amateurs de camping et des amoureux de la nature. Pas de tapage ni de fêtes. Mais depuis quelques années, le tourisme gagne sans cesse du terrain. Pendant la haute saison, en juillet et en août, la petite île et ses quelque 3 000 habitants accueillent 15 000 vacanciers. C'est trop.

"Certains vivent toujours dans la nostalgie de cette île, mais lui tournent le dos."

Dimitri Mukata, NATIF DE BOZCAADA REVENU EN 2011

Je rencontre des jeunes qui m'expliquent que la vie n'est pas aussi facile qu'on le prétend à Bozcaada. Les gens sont obligés de vendre leurs maisons de famille car le coût de la vie ne cesse d'augmenter. La plupart d'entre elles deviennent des hôtels. De plus en plus de jeunes partent s'installer ailleurs et ne reviennent que l'été.

L'île est aussi en passe de perdre une partie de son identité. Seuls quinze de ses habitants sont grecs orthodoxes. Pourtant, chaque dimanche matin, le *papaz* (le nom donné au prêtre de l'île) continue d'ouvrir les portes de son église, de sonner la cloche et d'inviter les habitants à la messe. Parfois, personne ne vient, mais lui est toujours là.

Dimitri Mukata est l'un des derniers amoureux de l'île. Installé dans son jardin sur la côte est, il allume une cigarette. "Je suis parti de Bozcaada quand j'avais 17 ans", raconte-t-il. C'était au milieu des années 1970. À l'époque, les choses commençaient à changer sur l'île. D'abord circonscrit à Chypre, le conflit gréco-turc s'était élargi et avait gagné Bozcaada. Il explique : "À la taverne de Vasil, les Turcs et les Rums s'asseyaient toujours ensemble. Et puis du jour au lendemain, ils ont arrêté de nous saluer." En turc, le terme *rum* désigne les populations grecques orthodoxes vivant en Turquie. Mais ces gens ne se considèrent pas comme des Grecs au sens moderne du terme. Ils parlent grec, mais ne sont pas nés en Grèce, ils ont toujours vécu en Turquie. De nombreuses familles ont émigré en Grèce pour échapper à la discrimination après 1974 en raison de la "situation chypriote", comme l'explique Dimitri Mukata.

Coquillage rare. Dimitri Mukata est revenu pour la première fois sur l'île en 2011. Il a ensuite transformé la maison familiale bicentenaire en chambres d'hôte, tout en conservant son apparence d'origine. À côté de la porte d'entrée se trouve un portrait de ses parents, ainsi qu'un portrait de lui-même et, entre les deux, un chausse-pied. Ceux qui ont quitté l'île ne reviennent pas toujours.

"Certains vivent toujours dans la nostalgie de cette île, mais lui tournent le dos", déclare Dimitri Mukata. La population chrétienne encore présente sur l'île vieillit et sa culture menace de disparaître.

Hakan Gürüney s'est donné pour mission de préserver de l'oubli toutes les histoires de l'île et a ouvert un musée. Il est en train de retirer les bâches qu'il a posées sur les portes et les fenêtres pour les protéger pendant les mois d'hiver. Il y a trente ans, ce collectionneur amateur originaire d'Istanbul a été attiré sur l'île par une espèce rare de coquillages et n'en est plus parti depuis. Il ne s'est d'ailleurs pas contenté des coquillages, mais s'est mis à ramasser tout ce qui lui tombait sous la main. "J'étais complètement obsédé", raconte-t-il.

Il s'est entretenu pendant des heures avec des gens du coin, qui ont partagé avec lui l'histoire de leur famille, de vieilles photos, ou des vêtements. Chacune de ces familles possède sa propre vitrine dans le musée.

Je cherche des yeux une photo de l'école élémentaire que fréquentait autrefois mon grand-père, mais je n'en trouve pas. Le bâtiment existe toujours, mais ses salles de classe accueillent aujourd'hui des lycéens, qui jouissent de la même vue sur la forteresse et la mer que mon grand-père il y a soixante ans.

Reconnaîtrait-il encore sa vieille île? C'est certain. Et il continuerait de l'aimer malgré tous ces changements, même s'il dirait sûrement qu'elle était encore plus belle avant.

—Ayça Balci, publié le 5 mai

Orcades. La tentation viking

●●● "Quand j'ai vu que les îles Orcades voulaient redevenir un territoire norvégien, j'ai cru que c'était une blague", confie David Leask, journaliste au quotidien **The Herald**. Et pourtant. Les élus locaux de l'archipel écossais, plus proche géographiquement d'Oslo que de Londres, ont voté à 15 voix contre 6, le 4 juillet, en faveur de "l'exploration de nouvelles formes de gouvernance", dont le retour dans le giron scandinave, cinq cent cinquante ans après l'avoir quitté. "L'initiative traduit une frustration grandissante, analyse **The Scotsman**, alors que les Orcades, 22 500 âmes, reçoivent moins de subventions par habitant que d'autres îles écossaises comparables." Downing Street a écarté dans la foulée "tout assouplissement des liens" entre le territoire et le Royaume-Uni.

↑ Günay Yurdakul, 33 ans, vigneron à Bozcaada.
Photo Ayça Balci



Là-bas, au bout de la route

Veiholmen

Norvège. Sur Veiholmen, point final d'une tortueuse bande d'asphalte qui avance sur la mer, pêcheurs, réfugiés et primo-arrivants se côtoient dans l'harmonie d'un paysage idyllique, s'émerveille cette journaliste britannique. Le tout à mille lieues des préjugés sur la vie insulaire.

— **Financial Times**, extraits (Londres)

Sur la route de Veiholmen, pas une voiture en vue. Nous glissons le long de fjords plongés dans la pénombre, passons devant des élangs et des cerfs grands comme des élangs. Pas étonnant que cette région de Norvège soit le berceau des légendes sur les trolls.

Vu sur une carte, Veiholmen est un village installé sur une grande éclaboussure, une avancée effilochée dans la mer du Nord : l'île est l'une des 5800 que compte l'archipel de Smola. J'arrive jusqu'aux confins de Smola après avoir suivi sur 10 kilomètres, dans une atmosphère hors de ce monde, une longue chaussée qui d'île en île franchit des ponts rappelant des ricochets.

Veiholmen serait l'île appelée "Thulé" dans l'Antiquité, une métaphore de l'éloignement. On

y trouve aussi l'une des plus fortes densités du monde de pygargues à queue blanche.

À mon arrivée sur place, une fois traversé l'ultime pont, il fait déjà nuit, mais le ciel printanier a un air crépusculaire, et les maisons en bois ont une aura laiteuse. Il n'y a pas un chat. L'isolement des lieux me grise.

Veiholmen, autrefois l'un des plus gros villages de pêche en Norvège, compte aujourd'hui moins de 300 habitants à l'année. L'île est plate. Des piscines naturelles d'un bleu argenté dénotent contre le granit gris et le lichen doré. Chacune des maisons est peinte en rouge profond, en blanc ou en jaune moutarde, ce qui doit donner un peu d'éclat aux journées d'hiver, quand la lumière se fait rare.

C'est une île qui ne manque pas de fantaisie. Pendant mon séjour, je suis tombée sur une habitante qui prépare un goûter pour ses poules :

elle leur sert le thé dans de la porcelaine fine. À Veiholmen on laisse la clé sur la porte quand on part, pour que les voisins puissent intervenir en cas de problème. Lors des soirées, il arrive que les habitants entonnent la chanson de l'île, qui donne généralement les larmes aux yeux : "Les îlots si petits sont rarement cartographiés, mais marquent le cœur de quiconque est là pour les observer."

Cet ancien hangar à bateaux témoigne des risques du téléachat : la famille a acheté le bien sur Internet après une émission télé.

À mon arrivée, il n'y a qu'un seul bâtiment éclairé : la maison OlsenNaustet, tenue par Line Nicolaysen et sa sœur Hilde Roinas, originaires du sud de la Norvège et non de Veiholmen. J'ai rarement rencontré de personnes plus accueillantes, elles me tendent les bras et me proposent à boire.

Line se lance dans leur histoire et explique comment les sœurs ont ouvert leur restaurant dans un ancien hangar à bateaux. Elles me montrent un bâtiment solitaire sur pilotis, d'un blanc étincelant, de l'autre côté d'un bras de mer sur le *molo* (brise-lames) du village. Appelée "Le Cygne" par les habitants, c'est une ancienne usine de transformation du poisson au charme étrange.

Cette propriété témoigne des risques du téléachat en fin de soirée : la famille a acheté le bien sur Internet après avoir regardé une émission sur les achats immobiliers dans des régions reculées. Quand leur père est venu pour la première fois, "il a mis sur son torse un morceau de papier où il avait écrit : 'Je suis l'idiot du Sud qui a acheté la maison du *molo*'", raconte Line. À la fin de ce voyage, ils avaient acheté le hangar à bateaux. Depuis, elles sont surnommées les "sœurs du *molo*".

Le traditionnel "dugnad". Pendant la rénovation, elles ont dormi dans les combles, sous la charpente du xvii^e siècle, d'où elles écoutaient les éléments se déchaîner dehors. Les poutres sont toujours là, mais il y a maintenant de grandes baies vitrées pour observer la mer, où des eiders à duvet noir et blanc jouent dans le bras de mer. Elles m'expliquent qu'à la mi-avril elles ont vu des aurores boréales ici, bien plus tard qu'à l'accoutumée, et des traînées vert mousse parcouraient la voûte céleste.

Quand les sœurs sont arrivées, il n'y avait un qu'un hôtel miteux dans le village (il a depuis été vendu et rénové), alors elles ont racheté trois autres maisons qu'elles ont aménagées pour en faire l'Olsens Pensjonat, où les clients peuvent louer le logement entier ou seulement une chambre.

Il y a trois ans, elles ont obtenu un permis de construire pour un hôtel futuriste, presque intégralement en verre, devant être accolé à la façade arrière de l'ancienne usine sur le *molo*. Si ce rêve se réalise, ce sera l'un des hôtels

↑ **Line Nicolaysen et sa sœur Hilde Roinas, adossées à leur restaurant, un ancien hangar à bateaux.** Photos Aron Klein

les plus extraordinaires du monde, conçu par Tormod Amundsen pour Biotope Architecture, à qui l'on doit aussi des chalets modernistes en pleine nature en Islande et aux Galápagos. Elles cherchent encore des investisseurs et espèrent ouvrir en juin 2025. La structure devra être construite sur l'île puis déplacée par les airs sur le brise-lames.

Même si le projet est déjà validé, les sœurs ont récemment organisé un sondage pour évaluer le soutien de la population locale, qui a donné son aval à 84 %. Leur plus grand sympathisant est Jann Kare Pettersen, pêcheur à Veiholmen depuis plus de cinquante ans, comme son père avant lui. Au port, il me parle depuis son petit bateau, duquel il pêche le labre. *“J'espère de tout mon cœur qu'elles réussissent. Ça créera des emplois et fera venir plus d'habitants à Veiholmen.”*

Quelques bateaux dodelinent à leur point d'amarrage, mais un calme absolu règne au village. Jann Kare Pettersen m'explique que les personnes qui sont encore ici sont profondément attachées à l'île et à la tradition norvégienne appelée *dugnad*, c'est-à-dire la participation volontaire à des tâches pour la collectivité.

Il y a bien quelques jeunes à Veiholmen, dont Henrik Holberg, qui, à 23 ans, guide des excursions pour observer des pygargues à queue blanche. Il souligne que la jeunesse de Veiholmen vit en majorité sur un caillou voisin, où se trouve le bar aux horaires les plus réguliers. *“Il est ouvert le week-end toute l'année”*, précise-t-il joyeusement, en pilotant le Zodiac dans les eaux agitées.

Nous entrons dans un bras de mer protégé, entre deux îlots. Il y a un phare abandonné, avec un énorme nid d'un côté de la cheminée.



Nous sommes encerclés de pygargues à queue blanche et l'un des oiseaux nous tourne autour. Son envergure peut atteindre 2,45 mètres et, en vol, il donne l'air d'être aussi large que le phare.

Les femmes et le “lieu grave”. Kurt Sivertsen, qui guide aujourd'hui des visites au village, a aussi grandi ici. Il se souvient d'un paradoxe de son enfance : lui qui vivait entouré d'eau n'avait pas l'eau courante. Sa mère l'équipait de seaux accrochés à une palanche pour aller chercher de l'eau douce au puits. Il me raconte la pire tempête de mémoire d'homme à avoir frappé l'île avant sa naissance, en 1938. Un homme avait été emporté par l'océan, mais a survécu en s'accrochant à un poteau qui est toujours là, à quelques mètres du rivage. Dans le musée local, un hangar à bateaux encombré, on voit des photos d'hommes qui transportent des seaux d'eau par bateau. Cette vie était rude.

Dans la grand-rue du village, un panneau multidirections indique la quarantaine de nationalités représentées dans l'archipel de Smøla, y compris des réfugiés de Syrie, de pays d'Afrique et d'Ukraine. Ici, ce sont l'aquaculture, le bâtiment et l'usine de transformation de crabe qui fournissent les emplois. La région s'est montrée très accueillante vis-à-vis des familles de réfugiés dans l'espoir qu'elles s'installent ici. Cette mentalité ouverte et cordiale semble contraire aux préjugés sur la vie insulaire. *“Les gens ici sont bien plus extravertis que dans les terres, insiste Kurt. Il y a cent ans, cette côte était l'axe principal de circulation, alors qu'il n'y avait pas de route dans les fjords.”*

En désignant les boucliers ronds en bois qui sont accrochés sur plusieurs maisons, autrefois utilisés pour couvrir les tas de poissons, Kurt raconte à quel point la vie ici dépendait de la pêche. Son père était pêcheur, mais Kurt ajoute que rares sont ceux qui rejoignent l'affaire familiale aujourd'hui.

Par le passé, beaucoup de marins ne sont jamais revenus. En montrant une zone un peu en hauteur (le point culminant de l'île n'est qu'à sept mètres au-dessus du niveau de la mer), il précise que *“les femmes montaient là pour observer la mer quand elles avaient peur pour leur mari. Elles l'appelaient le ‘lieu grave’”*.

Les gens venaient vivre à Veiholmen pour être le plus près possible du poisson. Anders Hermstad, ex-enseignant dans l'archipel, guide des sorties en kayak depuis dix ans. Les rochers plats, les couleurs aiguës, la lumière changeante et l'espace ont quelque chose d'hypnotique. C'est comme si nous faisons du kayak dans une immense piscine naturelle. L'eau peu profonde résonne au son de coquillages clairs. Des algues vert olive se drapent sur les rochers. Je n'ai jamais vu la mer du Nord aussi transparente. Nos kayaks glissent facilement sur cette étendue qui ressemble à une vitre. De retour sur terre, nous apercevons les sœurs du *molo*, qui émergent de l'une de leurs maisons comme des girouettes.

—Abigail Blasi, publié le 24 juin

Caraïbes. Qui racontera l'histoire de Bonaire ?

●●● *“À première vue, Bonaire est une oasis de bonheur dans les Caraïbes, avec de belles plages et une mer d'un bleu éclatant.*

Des voyageurs du monde entier viennent admirer ses coraux, et les kitesurfeurs sont sûrs d'y trouver un vent soutenu”, relate **Trouw**. À y regarder de plus près, cette petite île au large du Venezuela est fortement exposée aux conséquences du dérèglement climatique et possède des infrastructures en piteux état. En outre, 40 % de ses 22 000 habitants vivent sous le seuil de pauvreté. *“La plupart des Bonairiens sont trop occupés par les problèmes du présent pour s'occuper des questions du passé.”* Pourtant, les traces de ce passé sont partout, constate le journal néerlandais. Il y a les chèvres et les ânes, importés par l'occupant espagnol et qui, depuis, ont proliféré à l'état sauvage, occasionnant des dégâts. Le déboisement de l'île est la conséquence du découpage en cinq parcelles par les Néerlandais (qui ont la mainmise sur le territoire depuis 1636) : chaque propriétaire avait alors déboisé le terrain pour y installer des cultures. Il y a la langue, le papiamentu, *“que presque tout le monde parle, mais le néerlandais est la seule langue officielle”*. Et puis il y a l'histoire fragmentaire de Bonaire. Les seuls chercheurs qui l'étudient viennent de l'étranger, car il n'existe aucune université sur place. Quant aux manuels scolaires, ils sont écrits aux Pays-Bas, déplore un politicien d'opposition. *“C'est la métropole qui détermine ce que nous savons de nous-mêmes. Nous sommes éduqués par notre ancien oppresseur. Il est temps que la population se demande : qui sommes-nous ?”*

À la une

LES MEILLEURES HISTOIRES SE PASSENT AU LARGE

clame **Down East**. Pour son numéro de juin, le magazine local a envoyé quatorze journalistes écumer les îles de l'État du Maine, lové dans l'extrémité nord-est des États-Unis, pour y raconter la vie des habitants, de la galère des gardiens de phare aux crispations suscitées par l'ouverture d'un restaurant hors de prix sous la houlette d'une influenceuse.



DANS NOS ARCHIVES

courrierinternational.com

Storpellinge, l'île finlandaise de l'été sans fin

The Times a séjourné quelques jours sur l'île qui a inspiré l'un de ses plus beaux livres à Tove Jansson (1914-2001), l'une des autrices-illustratrices les plus populaires de Finlande. La journaliste du quotidien britannique raconte son expérience dans un article à retrouver sur notre site.

Rum

Kinloch, le château maudit

Écosse. L'intérêt d'un riche homme d'affaires anglais pour l'édifice victorien a réveillé les fantômes du passé sur ce petit territoire écossais. Et contrarié le modèle de gestion collective de ses 40 habitants.

Erigé au tournant du xx^e siècle pour le compte d'un riche industriel de Manchester, George Bullough, le château de Kinloch est un curieux édifice de brique rouge, surmonté de tourelles crénelées. Figé à l'époque "où cet héritier, fabricant de machines pour filatures de coton, venait en Écosse s'adonner à la chasse", raconte l'hebdomadaire édimbourgeois **Scotland on Sunday**.

Vendu à l'organisme écossais de protection du patrimoine en 1957, puis classé et reconverti en auberge, le château sonne creux (quelques visites touristiques mises à part) depuis la fermeture de l'établissement hôtelier en 2013. Les fenêtres claquent, la tapisserie jaunit. "Les pouvoirs publics, qui ont dépensé 300 000 livres ces cinq dernières années pour diverses réparations", cherchent à vendre ce cadeau empoisonné. Désespérément.

Brexit. Aux offres de 2 livres sterling symboliques ont longtemps succédé plusieurs visites infructueuses. Jusqu'à l'été 2022. Un riche Anglais propose d'investir 10 millions de livres [11,7 millions d'euros] dans la rénovation totale de l'édifice. "Il signe un accord avec le gouvernement écossais, rencontre les riverains, auprès de qui il s'excuse des nuisances liées aux travaux à venir, et pense l'affaire conclue", retrace l'édition dominicale de **The Scotsman**. Puis, coup de théâtre. Jeremy Hosking se retire au printemps 2023. "Je ne pensais pas que les locaux feraient tout capoter", s'agace-t-il dans les colonnes du quotidien.

Car le château se trouve sur une île, Rum, échouée dans l'ouest de l'Écosse et au fonctionnement particulier : la plupart des terres autour du village principal, Kinloch, appartiennent collectivement aux quelque 40 résidents permanents. "Une partie des habitants estime que le bâtiment et ce qu'il représente n'ont plus leur place sur l'île de Rum", développe **Scotland on Sunday**.

"C'était une ère sombre, acquiesce Fliss Fraser, habitante de Kinloch, dans une tribune publiée par le quotidien **The National**, à Glasgow. La population était au service de la maison, plutôt que l'inverse." L'arrivée d'un homme d'affaires influent, soupçonné de vouloir transformer

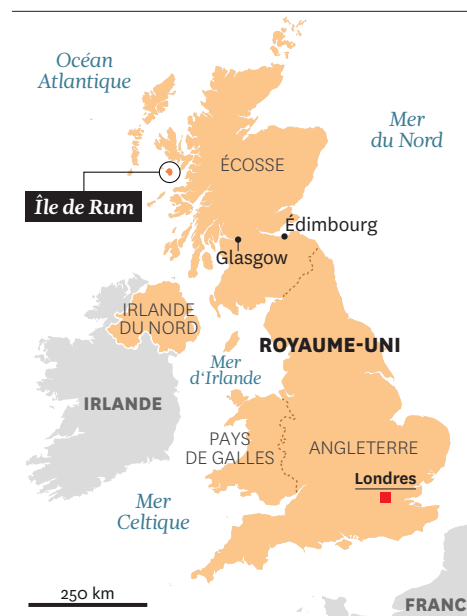
l'édifice victorien en hôtel de luxe, réveille chez certains les fantômes du passé. Pour le conseil d'administration du trust propriétaire des terres, les millions promis à Kinloch entrent en contradiction avec l'objectif de construction d'un modèle alternatif. "Le château est situé pile au milieu du village, ce qui coupe la communauté en deux", précise Fliss Fraser. L'installation d'un propriétaire fortuné porterait atteinte à la répartition du pouvoir local."

Le principal intéressé assure pouvoir compter sur le soutien d'une douzaine des vingt-deux adultes de l'île, favorables à l'arrivée de nouveaux débouchés économiques. "Rum a vu sa fréquentation touristique baisser de 50 % depuis la fermeture de l'auberge, en 2013", contextualise **Scotland on Sunday**. "Parler à quelques personnes à la volée ne peut se substituer à une consultation, c'est nous qui représentons la majorité des habitants, balaie Steve Robertson, chargé du développement au sein du trust communautaire. Nous ne sommes pas contre la reprise par une personne privée, mais notre modèle implique un travail minutieux pour préserver l'équilibre général et les intérêts de chacun des résidents, à travers des décisions collectives."

L'opposition de ces "habitants influents", comme les qualifie **Scotland on Sunday**, finit par dissuader Jeremy Hosking. "Ils se sont plaints au gouvernement écossais qui leur a accordé un droit de veto", fulmine l'investisseur en capital-risque, par ailleurs donateur du parti Reform UK, fondé par l'euroseptique Nigel Farage. "Je me disais au début que c'est le fait que je sois anglais et partisan du Brexit qui poserait problème, mais non."

Les velléités de Jeremy Hosking se sont heurtées à une approche singulière : le rejet de la protection du patrimoine à tout prix, aussi précieux soit-il. Et la volonté de mettre un bâtiment historique au service de la collectivité. Quitte à prendre le temps de bâtir un projet alternatif. "En attendant, prévient **Scotland on Sunday**, battu par les vents, le château continue, silencieusement, à se détériorer." En l'absence de plan de réhabilitation, confirme le quotidien **Press and Journal**, à Aberdeen, "il tombera définitivement en ruine".

— **Courrier international**



SOURCE : OPENSTREETMAP ET CONTRIBUTEURS

↓ Autrefois converti en auberge, le château de Kinloch est à l'abandon depuis 2013. Photo Andrew Testa/The New York Times



Tristan da Cunha, l'île habitée la plus reculée

Quatre bateaux par an accostent sur ce confetti britannique, perdu au milieu de l'Atlantique, où 80 familles vivent de la pêche au homard et de l'agriculture.

Dans ce monde sans cesse plus interconnecté, [...] je ne rêve que d'une chose : un endroit qui serait un défi aux conventions du voyage moderne, un lieu authentique et vraiment, littéralement, loin de tout." Ce journaliste du **Daily Telegraph** ne cache pas son enthousiasme au moment de se rendre sur l'autoproclamée "île habitée la plus reculée du monde". Découverte en 1506 par un navigateur portugais puis peuplée par les colons britanniques à partir du XIX^e siècle, Tristan da Cunha est l'île principale d'un petit archipel perdu au beau milieu de l'océan Atlantique sud. Situé à 2 400 kilomètres

de Sainte-Hélène et à 2 700 kilomètres du Cap, en Afrique du Sud, ce territoire sous souveraineté britannique n'est accessible que par bateau, après un séjour en mer long de cinq à six jours.

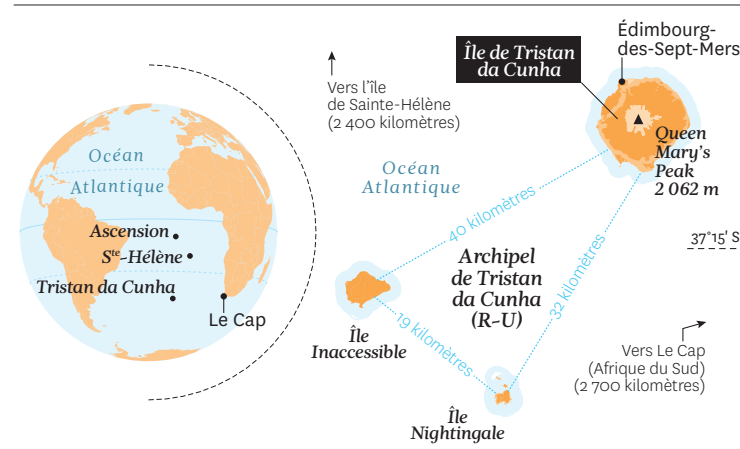
Et les liaisons sont rares : environ quatre bateaux accostent sur l'île chaque année. "La pandémie a encore accentué son isolement. Plus aucun étranger n'avait foulé la terre de Tristan da Cunha jusqu'à ce mois de mars 2023, et l'escale de deux jours du SH Vega, navire du croisiériste britannique Swan Hellenic de retour d'Antarctique. J'étais du voyage." Le journaliste décrit le paysage grandiose qu'il observe à son arrivée : le sommet du volcan qui surplombe Tristan da Cunha est caché par les nuages, et la réflexion du soleil sur ce léger brouillard produit un jeu de lumière irréel. Les flots agités compliquent quelque peu l'approche d'Édimbourg-des-Sept-Mers.

Comme l'explique le journal espagnol **El Periódico**, la bourgade compte 250 habitants, répartis en 80 foyers et... huit noms de famille. Les infrastructures comprennent cafétéria, école, bureau de poste, hôpital, ainsi qu'un bar. "On comprend aisément que le principal lieu de rencontre et centre de la vie sociale soit [le pub]. Mais attention, on n'y fait pas que boire : la musique est un autre des hobbies chers aux insulaires."

La plupart des habitants sont pêcheurs ou agriculteurs. En 2021, **The Times** décrivait une économie de subsistance faite de pêche au homard et de culture de pommes de terre. Si le titre suggère que les insulaires sont parfois "réfractaires à la modernité", il note qu'ils se sont prononcés en faveur d'une meilleure protection de l'environnement et de la biodiversité. Depuis 2020, les eaux de l'archipel sont devenues une aire marine protégée. Interrogé, le chef du conseil de l'île, James Glass, déclarait : "Aussi modeste soit-elle, notre communauté a toujours été très attachée à la préservation de l'environnement. Nous sommes trop bien placés pour savoir que la mer est une ressource vitale, vitale à notre économie, donc à la subsistance et au bien-être de tous les insulaires."

Reste à composer avec certains problèmes d'approvisionnement : "C'est bien beau de pouvoir déguster le meilleur homard du monde, confie une habitante, mais impossible de trouver des sachets de thé dignes de ce nom."

— **Courrier international**



Irlande. Des racines et des îles

●●● "Rester assis dans un appartement à Dublin, ça n'avait aucun sens. Ici, entre midi et deux, je peux m'aérer l'esprit, descendre à la plage." Lassé de la capitale irlandaise, Peadar Rodgers a décidé de rentrer au bercail, à Arranmore, son île natale – "c'est la pandémie qui l'a décidé", rapporte **The Irish Times**. Le confetti de 500 habitants posé au large du comté du Donegal (dans le nord-ouest du pays) "devrait constater que sa population a augmenté, lorsque les résultats du recensement de 2022 seront rendus publics". Cette amorce de retour en vogue de la vie insulaire, alimentée par l'essor du télétravail, "revêt une importance majeure", estime **l'Irish Examiner**. Le pays compte une petite trentaine d'îles habitées en permanence – principalement sur sa façade atlantique – et visitées par quelque 300 000 personnes chaque année. Bon nombre de ces territoires constituent surtout des poches vitales pour la langue gaélique. Et le gouvernement de centre droit semble enfin en prendre la mesure : pour la première fois depuis près de trois décennies, Dublin a présenté, le 7 juin, un grand plan de revitalisation des îles. Premier pavé sur le chemin du renouveau : l'introduction, dès le 1^{er} juillet, d'un coup de pouce exceptionnel pour la rénovation de l'habitat. "La subvention s'élèvera à 60 000 euros pour les maisons vides et à 84 000 euros pour les ruines", détaille **l'Irish Times**. Mais riche de 80 engagements étalés sur dix ans, le document suscite aussi une bonne dose de scepticisme. Sera-t-il suffisant, s'interroge la presse, pour dissuader les jeunes de partir et renverser le déclin démographique entamé avec la grande famine des années 1840?

DANEMARK. L'EXQUISE MONOTONIE DE L'EXISTENCE

Bon nombre de Danois ont du mal à situer Omo sur la carte. Peuplée de 152 habitants, cette île de 4,5 km² se trouve dans le sud-ouest du Sjaelland, la région abritant Copenhague. Il faut cinquante minutes pour s'y rendre en ferry. Un trajet qu'emprunte un journaliste de **Politiken** pour retrouver d'ex-voisins partis de la capitale. Une fois à la retraite, Hannah et Steffen Glismann "ont succombé au charme d'Omo, et moi aussi", avoue Alexander Vissing. En quête d'une vie plus tranquille, le couple a eu le coup de foudre pour une maison, vendue avec un petit café-restaurant, le Loen. Les voilà désormais aubergistes. Ce qu'apprécient cet ex-médecin et sa femme ? "Le sens de l'accueil, la complicité et l'entraide." Et, comme le dit un voisin passé à l'improviste, "ici, on ne vit pas d'expériences, car il ne se passe rien. Au lieu de ça, vous atteignez un état" qui vous porte doucement.



Vis

“L’insularité n’est pas un isolement”

Croatie. Installé sur l’île de Vis, l’écrivain et poète Senko Karuza y est aussi agriculteur, pêcheur, chef de cuisine virtuose. Celui qui incarne la littérature insulaire croate interroge ici la condition d’ilien et les contradictions du surtourisme dans l’Adriatique.

—Jutarnji List, extraits (Zagreb)

Dans son recueil *Disparaître*, prix 2023 du meilleur livre de poésie en Croatie, Senko Karuza parle de l’homme ballotté par les bourrasques et le sirocco qui balaie l’île, un homme qui a choisi de vivre loin des gens, qui lui manquent terriblement, qui “rêve du monde qui n’a rien à voir avec celui qui l’entoure” et qui croit en ce qui n’existe pas en espérant devenir celui qu’il a toujours voulu être.

Cependant, *Disparaître* n’est pas un nouveau *Guide de l’île*, nom d’un de ses précédents ouvrages. Dans ce recueil, il y a autant de terre que de mer, des villes et des pays étrangers, des expériences connues et inconnues, des émotions et des moments universels sans rapport avec le paysage de la Méditerranée.

Après avoir étudié à Zagreb, pourquoi êtes-vous revenu à Vis, si éloignée et si mal connectée? Qu’apporte une île à un individu, et de quoi le dépossède-t-elle?

J’y suis revenu par hasard, sans grand projet, je ne l’ai pas fait sous le coup d’une déception à l’égard de la ville, encore moins d’une fascination particulière pour la vie insulaire. Aujourd’hui encore, il m’arrive de penser que je suis venu sur l’île pour des vacances, un peu plus longues, et qu’il est temps de rentrer à la maison. Et puis je réalise que j’ai habité deux maisons toute ma vie et que j’appartiens aux deux sans appartenir complètement à aucune. En ce qui concerne les liens et la distance, j’ai l’impression que c’est le continent qui est mal connecté à mon île, pas l’inverse. Le continent

est un univers isolé de nous et il est certainement difficile aussi pour les continentaux de vivre dans leur isolement. De ce côté-là, d’une manière étrange, nous partageons le même sort.

Dans quelle mesure la vie paisible et solitaire sur l’île de Vis a-t-elle été affectée par le Covid?

Si je disais que dans ma baie et sur mon île loin du monde je n’ai pas vécu le Covid comme les autres, parce que je suis condamné à une vie d’isolement, je mentirais comme un arracheur de dents, sans doute pour faire valoir ma différence – c’est assez caractéristique des insulaires du fait de leur sentiment d’invisibilité et d’éloignement, un sentiment douloureux qui appelle à trouver des solutions immédiates sous la forme d’illusions ou de mythes. J’ai partagé les mêmes craintes que tous ceux qui étaient angoissés par l’incertitude causée par cette pandémie.

Peut-être que cette crainte était encore plus grande en raison de l’arrivée massive des continentaux qui ont envahi l’île pour s’y réfugier en espérant qu’ils y seraient protégés de la maladie, du fait de son éloignement du reste du monde. Ce faisant, ils nous ont apporté la maladie – elle aurait de toute façon trouvé son chemin pour arriver chez nous, d’une manière ou d’une autre.

Quittez-vous votre île de temps en temps? Est-ce important de partir, à quelle période et pourquoi?

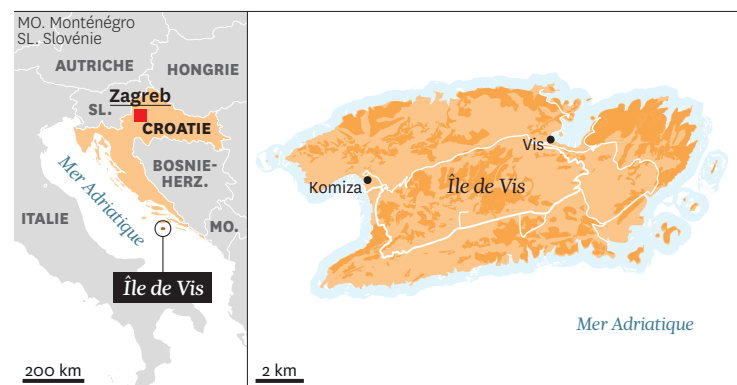
Face à l’offensive impitoyable du tourisme dans notre vie, je suis devenu son humble serviteur, j’ai accepté de vivre pour ce maître maléfique, à la merci de ses lois. En été, il n’est pas question de quitter l’île [Karuza gère un petit restaurant dans une baie de Vis].

En hiver, vivre sur l’île, c’est une histoire particulière, parce qu’une longue léthargie s’empare de vous. Les jeunes la supportent bien mieux que nous, ils bougent et ne se lamentent pas autant, ils quittent l’île en hiver.

Aujourd’hui, l’île est pour moi un endroit plus important que la ville, surtout en hiver, mais je ne peux pas me passer de la ville non plus. J’invente toutes sortes de prétextes et de mensonges pour y aller et y passer un certain temps. En fait, je suis content de cet exercice d’équilibre qui comble les grands vides dans ma vie, dont je n’ai pas honte tant ils sont béants, douloureux et difficiles à dissimuler.

↑ Un coucher de soleil au large de l’île de Vis.

Photo Anton Petrus/ Getty Images



Allemagne. "Ce n'est pas Disneyland, ici"

●●● À Norderney, tout le monde ne parle que du projet d'hôtel cinq étoiles, susceptible d'attirer "encore plus de clientèle à chichi". Selon **Der Spiegel**, ce territoire insulaire de la Frise-Orientale, dans le nord-ouest de l'Allemagne, tente de ne pas tomber dans le même piège que Sylt, l'île des ultrariches du pays. "Tout a commencé par une rencontre – une histoire vieille comme le monde." Dans les années 1960, un jeune architecte, Ewald Brune, s'installe à Norderney par amour, et rénove avec son épouse, Birgit, l'hôtel Haus am Meer de manière "étonnamment chic". Des constructions encore plus "décadentes" ont depuis vu le jour, attirant une clientèle urbaine et aisée. Face à cet embourgeoisement, des acteurs du tourisme local ont décidé, en 2020, de mettre des limites. "Ici, ce n'est pas Disneyland, pas de hordes de touristes au détriment des gens du coin." Mais le projet d'hôtel de luxe, supervisé par la famille Brune, pourrait rebattre les cartes. Ouverture prévue en 2027.

Certains de mes meilleurs amis vivent à Zagreb, nous sommes liés par la littérature et c'est très important d'être près d'eux. Toutefois, l'île, c'est une autre histoire, il y a d'autres gens, des vignes, des travaux agricoles, de la pêche, des activités auxquelles je tiens beaucoup et que je n'abandonnerais pour rien au monde.

À quoi ressemble la vie sur l'île en hiver ?

Pendant les mois d'hiver, sur l'île, on coule des jours paisibles, il n'y a pas d'effolement. Tout semble presque désert vu de l'extérieur. C'est pourquoi l'île n'est pas faite pour tout le monde. Pour la plupart des gens, c'est une prison où rien ne se passe, même dans la cour des maisons. On dirait que le temps s'y arrête, que la vie tourne à vide, qu'elle se calme, ce sont des atouts qui incitent à la modération, à l'observation des choses qui nous entourent. Bien sûr, il faut savoir se battre pour se faire une place où bien vivre, le danger de sombrer dans l'ennui guette à chaque pas, mais les insulaires savent bien éteindre ce genre d'incendie.

Dans cette solitude de l'île, à quel point vous sentez-vous véritablement seul ?

Je pense que je suis aussi seul que n'importe quel habitant de n'importe quelle partie du globe qui laisse la solitude l'engloutir. La solitude est une vision du monde, une vision de la vie.

Beaucoup de gens vivent aujourd'hui en voulant élargir démesurément son champ, en croyant qu'elle les protégera, voire qu'elle les sauvera du lourd fardeau de la réflexion, de l'effort, du travail, de la création, de la communication, du jeu. La recherche de soi est fondamentalement différente de la recherche du plaisir et de l'oubli dans la solitude. La solitude, qu'elle soit insulaire ou urbaine, est une occasion à saisir pour se consacrer davantage et

différemment à soi-même et aux autres, c'est un chemin sur lequel chacun est seul. Ça ne convient pas à tout le monde. En ce qui me concerne, la solitude m'arrange.

Le tourisme a apporté de l'argent dans les îles, mais il n'arrive pas à empêcher leur dépeuplement. Les gens quittent les îles. Pourquoi ?

Manifestement c'est un phénomène mondial, des villages du monde entier sont abandonnés, les réseaux sociaux ont créé l'illusion que tout était à portée de main, les habitants des villages et des petites villes sont les premiers à tomber dans ce piège. Les îles se vident plus vite que jamais dans l'histoire. Comble de l'absurde, elles se voient abandonnées au moment où elles deviennent prospères.



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

Promenade sur Yakushima, patrimoine mondial et fierté japonaise. En 1993, l'île devient l'un des deux premiers sites japonais classés par l'Unesco. Dans le **Mainichi Shimbun**, un ex-fonctionnaire devenu guide écotouristique détaille les attraits uniques de ce lieu, qui a inspiré le film *Princesse Mononoké*.

ÉTATS-UNIS. UNE FÊTE EFFET MER

Les arrivées s'enchaînent. "Nous étions seuls, maintenant nous sommes une grosse vingtaine", calcule le journaliste du site d'informations **SFGate**. À 350 mètres de l'embarcadère, dans la baie de San Francisco, les grandes marées laissent apparaître, quelques fois par an, un étroit banc de sable. "On y organise alors une fête. On allume un feu, on boit un coup. Personne ne sait avec exactitude qui va venir. Et au bout de trois heures, quand il devient clair que l'eau monte et que l'île éphémère rétrécit, chacun rentre chez soi, sur son bateau ou son kayak."

Est-il plus important de savoir se taire ou de parler sur l'île ? Le silence est-il nécessaire pour y survivre ?

De nombreuses lois non écrites sont ancrées dans le comportement des insulaires, beaucoup sont insaisissables même pour eux. La liberté est un secret bien gardé sur l'île, et toute divulgation inconsidérée peut mener à une tragédie, parfois anodine, parfois grave, car nous devons porter cela toute notre vie comme une cicatrice visible et ouverte. La liberté a une tout autre dimension sur une île, impénétrable pour la majorité des gens. Presque tout est soumis à la routine et à la simplicité de la répétition, à la différence du rythme accéléré et du sentiment d'être éternellement en retard de la ville.

Sur l'île, tout le monde se connaît, les gens se côtoient tous les jours, il est interdit de bluffer car on ne peut pas fuir ou se cacher. En fait, l'insularité n'est pas un isolement, puisque vous êtes publiquement exposé à tout le monde. Il est difficile de nager dans ces eaux-là, même pour ceux qui en ont l'habitude. Sans même parler de ceux qui viennent de l'extérieur, qui ne comprennent pas ce tissu social fin et sensible, qui ne peuvent pas s'empêcher de juger, de narguer ou d'imposer leurs "avis d'expert", et qui essaient de changer cette culture unique, d'une valeur inestimable.

— **Propos recueillis par Karmela Devcic,**
publié le 29 avril

Royaume-Uni. Des millions d'individus, et moi, et moi, et moi

●●● "On sait, aux réactions des oiseaux, quand un humain débarque." Gardiens et seuls habitants de l'île de Looe depuis une vingtaine d'années, Claire Lewis et son compagnon, Jon Ross, se sont fondus dans le décor. Mis au diapason de ce petit caillou, posé à 1,5 kilomètre des Cornouailles, dans le sud-ouest de l'Angleterre. Longtemps propriété de deux sœurs recluses, l'île a été cédée en 2004 à l'organisme local de protection de l'environnement, avec une seule consigne : laisser la faune et la flore vivre en paix. Devenue une poche de résistance face à l'effondrement de la biodiversité, se félicite **The Guardian**, cette réserve naturelle abrite plusieurs millions d'individus, des huitriers pie aux papillons azurés des nerpruns. "Nous essayons de gérer l'île pour que chaque espèce puisse profiter à plein du cycle de la vie", confie Claire Lewis au journal londonien. Le couple, qui consomme le fruit de son potager, flirte avec l'autosuffisance. "Il manque peut-être juste un pub", sourit Jon Ross.

Pate

Nos ancêtres les Chinois

Kenya. L'île entretient l'histoire d'un navigateur chinois qui, au XV^e siècle, aurait accosté et fait souche parmi les insulaires, lesquels se transmettent cette double identité mythifiée au gré des générations. Avec le soutien intéressé des médias chinois.

—South China Morning Post,
extraits (Hong Kong)

Blottie au cœur d'un labyrinthe de ruelles étroites dans le village de Siyu, sur l'île de Pate, la maison de Mama Baraka a piètre allure, avec ses murs d'adobe craquelés et ses pièces mal éclairées voilées de moustiquaires. Mais cette demeure typique de Pate, une île minuscule au large de la côte kényane, abrite un objet qui attire des curieux de l'étranger : un unique bol en porcelaine, que la famille de Mama se transmet depuis des siècles, un artefact qui, dit-elle, prouve que ses ancêtres sont venus de Chine en bateau, il y a des centaines d'années.

“Nous avons conservé ce bol comme un trésor de famille pendant des générations, affirme Mama, âgée de 75 ans. Quand j'étais petite, mes grands-parents me disaient que notre famille était en partie chinoise et que nous ne devrions jamais oublier nos origines.”

Si la Chine continue à étendre son influence en Afrique en multipliant les projets d'infrastructures, le pays est conscient de l'absence de liens culturels avec le continent. Ce qui pourrait changer grâce à la maison de Mama, sur cet îlot de l'océan Indien, à quelques kilomètres à peine du port de Lamu, construit par les Chinois.

“Ma mère s'appelait Safina, ‘bateau’, en arabe, raconte Mama, assise sous l'avant-toit de sa maison, en quête d'un peu de fraîcheur dans la chaleur écrasante. Parce que ma grand-mère voulait qu'elle se souvienne de ses racines : son ancêtre était arrivé à Pate en bateau à partir de la Chine lointaine.”

Les historiens s'accordent à reconnaître qu'entre 1405 et 1433 l'explorateur chinois Zheng He aurait entrepris sept voyages en mer et aurait visité plus d'une trentaine de pays. Et qu'il serait rentré en Chine avec d'“innombrables trésors aux

noms inconnus”, selon un récit. Alignant plus de 26 000 marins à bord de plus de 300 vaisseaux – dont le plus gros dépassait les 124 mètres de long, et dont 63 étaient destinés à transporter des trésors –, la flotte sous son commandement est restée la plus puissante jamais vue au monde jusqu'à la Première Guerre mondiale. (Celle de Christophe Colomb, à la fin du XV^e siècle, comptait trois navires, dont le plus gros, la *Santa Maria*, mesurait 36 mètres de long.)

Nouvelles routes de la soie. D'après la carte de Mao Kun, également connue en tant que carte de navigation de Zheng He et qui constitue le plus vieil atlas nautique, les cinquième, sixième et septième expéditions de l'explorateur auraient conduit la flotte à franchir le détroit de Malacca, à longer la pointe sud de la péninsule indienne et à approcher la côte swahilie pour descendre aussi loin au sud que l'actuel Mozambique. Des villes comme Mombasa, le port le plus ancien du Kenya, étaient portées sur la carte.

Une légende locale rapporte qu'un des vaisseaux de Zheng He fut emporté par une tempête au large de l'île de Pate, où il heurta un récif avant de sombrer dans l'océan Indien. Le naufrage aurait eu lieu entre 1417 et 1433, la seule période durant laquelle, d'après la plupart des spécialistes, Zheng et ses marins auraient atteint le littoral oriental de l'Afrique.

Le regard de Mama s'illumine quand elle évoque les marins perdus, rejetés par les flots à Shanga : “C'est que là que commence l'histoire de notre famille.”

L'histoire n'a fait les gros titres en Chine qu'en 2003, quand Li Xinfeng, correspondant du *Quotidien du peuple*, s'est rendu à Pate et a rapporté la légende au public chinois. Ce qui n'a pas tardé à éveiller l'intérêt des Chinois. La chaîne nationale CCTV, le *China Daily* et l'agence de presse officielle Xinhua sont tous venus à



Walid Bihala (à gauche) est persuadé que cette tombe d'aspect antique a été construite par des Chinois. Selon la légende, le navigateur chinois Zheng He aurait passé du temps sur sur l'île de Pate entre 1417 et 1433. Photos Shaun Yuan

leur tour, en quête d'un lien entre la Chine et le Kenya beaucoup plus ancien que la voie ferrée construite par Pékin entre Nairobi et Mombasa – dont le terminus s'orne d'un buste de Zheng He, accompagné de l'inscription : “La flotte de Zheng a effectué quatre visites à Mombasa, confortant l'entente et renforçant les échanges amicaux entre la Chine et le Kenya.”

Tous étaient sans doute aussi là pour dénicher un lien ancien, un peu de *soft power* à même de transformer l'Afrique en l'un des principaux objectifs des nouvelles routes de la soie, projet lancé par le président Xi Jinping en 2013. La Chine a investi des sommes gigantesques sur le continent pour en développer les infrastructures, de la voie ferrée Tanzanie-Zambie à l'aéroport international d'Entebbe.





“J’avais des amis qui avaient la peau claire et des yeux plus petits. Nous sommes tous convaincus qu’ils étaient chinois.”

Walid Bihala, OCTOGÉNAIRE HABITANT LE VILLAGE DE SIYU

Sur mer, Pékin a présenté la route maritime de la soie du XXI^e siècle, censée connecter les pays du littoral de l’Asie du Sud-Est à l’Afrique, afin de favoriser la collaboration économique entre ces nations. Cet axe maritime suit en grande partie le parcours de Zheng six siècles plus tôt.

“J’avais des amis, qui sont malheureusement tous morts, qui avaient la peau claire et des yeux plus petits”, raconte Walid Bihala, un octogénaire qui habite dans le village de Siyu. Nous sommes tous convaincus qu’ils étaient chinois, et c’était aussi ce que leur avaient dit leurs familles.”

Mansour Ile, un autre habitant de Siyu, âgé d’une cinquantaine d’années, explique que depuis qu’il a entendu l’histoire du naufrage chinois, il y a quelques décennies, il aime à se promener le long de la côte pour récupérer des tessons de porcelaine rejetés sur le rivage. Il affirme qu’encore aujourd’hui il lui arrive de dénicher des trésors. C’est avec une fierté évidente qu’il montre sa collection de fragments de bols qui ressemblent à de la porcelaine chinoise traditionnelle.

Il nous propose de nous rendre dans le village de Shanga, à une trentaine de minutes d’ici à moto. Le site est aujourd’hui désert, les sentiers environnants sont envahis de hautes herbes. Assis sous un énorme baobab près de la côte, face à deux barques de pêche échouées sur la plage, Mansour désigne la pointe de ce qui semble être un grand récif, à des centaines

de mètres au large. “C’est sur ce rocher que le bateau chinois s’est fracassé”, dit-il, exactement comme l’iceberg pour le Titanic.”

Une fois la nouvelle diffusée dans les médias, les touristes curieux ne sont pas les seuls à s’être intéressés à l’île. En décembre 2002, l’ambassade de Chine au Kenya a envoyé deux diplomates visiter l’archipel de Lamu, leur premier voyage officiel sur l’île. Et, à partir de 2010, des archéologues chinois sont arrivés à leur tour.

“Ce sont nos grands-parents qui nous ont transmis cette histoire”, confie Mama, encore enthousiaste de l’avoir racontée à des archéologues kényans et chinois, donc, c’était bien de voir des Chinois venir ici pour nous dire que c’est une histoire vraie.”

En décembre 2005, le Bureau national du patrimoine chinois a signé un mémorandum avec le gouvernement kényan, qui a posé les jalons de leur collaboration autour de missions archéologiques dans l’archipel de Lamu. Puis, en 2010, la Chine a envoyé une équipe d’archéologues du Musée national, du Bureau du patrimoine de la province de Henan et de l’université de Pékin pour travailler avec des spécialistes kényans, dont des membres des Musées nationaux du Kenya, sur des chantiers de fouilles. C’était la première fois que la Chine dépêchait une équipe de fouilles à l’étranger.

De 2010 à 2013, des équipes ont mené des missions archéologiques, à la recherche de preuves que les marins de Zheng étaient bien passés par ici. Le professeur Herman Kiriama, ancien responsable du département d’archéologie du littoral des Musées nationaux du Kenya, était à la tête des archéologues kényans qui ont travaillé avec leurs homologues chinois lors d’une mission sous-marine en 2010. “Même après des années de recherche, nous n’avons pas trouvé de navire qui aurait pu faire partie de la flotte de Zheng, nous a-t-il expliqué au téléphone. Les courants sont forts, et la configuration des fonds marins a considérablement changé au fil du temps. Il y a peut-être un bateau, mais nous ne l’avons tout simplement pas trouvé.”

Tessons de porcelaine. Quoi qu’il en soit, l’expédition a bel et bien effectué quelques découvertes prometteuses au large de Malindi, ville côtière et ancienne capitale du royaume de Malindi, une civilisation bantoue qui a existé du IX^e au XV^e siècle. Mentionnée sur la carte de Zheng, c’était un centre important pour le commerce avec les Arabes. Les équipes ont mis au jour plusieurs objets chinois, dont de la porcelaine, qui se trouvaient à bord de la frégate portugaise *Santo Antonio de Tanna*, également connue sous le nom d’épave de Mombasa, qui a coulé en 1697, sous le règne de l’empereur Kangxi, de la dynastie Qing, plus de deux cents ans après le périple de Zheng.

Les archéologues de l’université de Pékin et des Musées nationaux du Kenya ont poursuivi leurs campagnes de fouilles terrestres sur le site de Mambrui, près de Malindi, davantage susceptible de démontrer que ce voyage a bien eu lieu au XV^e siècle. Là, deux trouvailles se distinguent : plusieurs Yongle Tongbao, des monnaies battues sous le règne de l’empereur Yongle, de la dynastie Ming, et des tessons de porcelaine bleue et blanche exclusivement réservée à l’usage impérial au début de la dynastie Ming.

C’est loin d’être concluant. L’explorateur portugais Vasco de Gama avait contourné le cap de Bonne-Espérance et atteint l’Inde en longeant la côte orientale de l’Afrique en 1498. Après l’ouverture de cette voie de navigation, le commerce a prospéré entre l’Asie et l’Afrique de l’Est, et les objets censés être arrivés avec Zheng auraient fort bien pu parvenir au Kenya durant les échanges de marchandises orchestrés par les Portugais longtemps après l’expédition de Zheng.

Mwamaka Sharifu, la fille de Mama, se souvient qu’en 2002, déjà, des gens étaient venus de Chine, bien qu’elle ait oublié au nom de quelle autorité, pour rendre visite à Mama et prélever des cheveux pour une analyse d’ADN. “Nous

Science-fiction. Viens faire un saut sur mon île flottante

●●● “Dans le dernier opus de la saga de jeux vidéo ‘Zelda’, sorti en mai, l’intrépide héros, Link, bondit d’île en île dans le ciel”, remarque **Space**, site américain spécialisé dans l’espace. “Mais, dans la vraie vie, est-ce que c’est envisageable, une île flottante ?” Sur l’eau, pas de débat, le phénomène existe déjà, en témoignent les icebergs. Au-dessus de nos têtes, c’est une autre histoire. Question de gravité. “Il faudrait que la structure géologique renferme un gaz moins dense ou plus chaud que l’atmosphère environnante.” Difficile à envisager sur notre planète, mais ailleurs ? Les mêmes règles s’appliquent, “une des conditions serait que quelque chose alimente constamment l’île avec le gaz en question”. Reste l’hypothèse d’une entité artificielle : “La Nasa a déjà imaginé créer une ville dans les nuages de Venus, où l’atmosphère est beaucoup plus tempérée qu’à la surface de la planète.” Une idée “folle, s’amuse Space, même pour la science-fiction.”



avons attendu les résultats, et quand j'ai demandé à l'équipe ce qu'ils montraient, ils m'ont juste dit : 'C'est OK.' Ce n'était pas vraiment des représentants du gouvernement, donc, je me dis que c'était juste pour le documentaire", dit-elle, en faisant référence à 1405 – *The Voyages of Zheng He*, produit par CCTV et le gouvernement provincial de Jiangsu en 2002.

Ni Mama ni sa fille n'ont vu les résultats de l'analyse, et il n'existe aucune donnée publique sur l'analyse ADN. Mais le simple fait qu'elle ait eu lieu a suffi à certains médias chinois pour échafauder des hypothèses. En 2005, le *Nanjing Morning Post* a cité Mwamaka en assurant qu'elle avait été informée des résultats, lesquels auraient conclu que "la lignée de sa mère contient des gènes chinois".

Et tant pis pour la science. Mais les anecdotes ne manquent pas. Dans les ruines du village de Shanga, Mansour remarque que le nom "Shanga" ressemble à celui de "Shanghai", ce que les habitants de Siyu ont remarqué aussi. D'autres, comme Walid Bihala, soutiennent que les tombes éparpillées dans l'île ont été édifiées par les Chinois, dont un dôme à l'air antique qui se dresse entre Siyu et Shanga. Là, Mansour descend d'un bond de sa moto et indique : "Il y avait de la porcelaine dans ces niches, mais les gens l'ont volée parce que ça rapporte un peu d'argent." Il secoue la tête : "Ça a été construit par les Chinois."

"Rien à voir" avec la Chine. Selon le professeur Qin Dashu, un des archéologues de l'université de Pékin, ces niches qui abritaient apparemment de la porcelaine dans le dôme pourraient être considérées comme typiquement chinoises, mais les inscriptions sur les pierres tombales ont été effacées par l'érosion pour la plupart.

L'existence d'une simple analyse ADN a suffi à certains médias chinois pour échafauder des hypothèses.

Trois seulement comportent encore des textes, tous en arabe. Or l'influence arabe le long de la côte swahilie, de la Somalie au Mozambique, est largement attestée. Des négociants musulmans, essentiellement arabes, se sont installés dans la région à partir du VIII^e siècle, suivis par les Perses au XII^e siècle, et outre le fait que la Somalie est un pays musulman, la plupart des habitants de la côte swahilie, en passant par le Kenya et la Tanzanie, sont encore aujourd'hui sunnites (ce qui pourrait expliquer que la population de l'île de Pate soit "plus claire de peau" avec "de plus petits yeux").

Qin Dashu affirme que le bol qui se trouve chez Mama n'a "rien à voir" avec les aventures maritimes de Zheng. À en juger par les motifs et la technique de cuisson de la porcelaine, ce bol aurait été fabriqué au plus tôt à la fin de la dynastie Qing, des siècles après Zheng.

Cette absence de preuves n'a pas suffi à empêcher une initiative de *soft power*. Et ainsi Mwamaka s'est-elle retrouvée au cœur de l'offensive médiatique chinoise au milieu des années 2000, quand les légendes qui avaient longtemps été le sujet de rumeurs locales à Pate l'ont propulsée jusqu'en Chine, son voyage étant pris en charge par l'ambassade de Chine à Nairobi.

Après les festivités dans la ville dont était parti le navigateur, elle a été invitée à de nouvelles célébrations dans l'enceinte du palais de l'Assemblée

← Mansour Ile, habitant de Siyu, assure que ces tessons de porcelaine sont d'origine chinoise.
Photo Shaun Yuan

SOURCE



SOUTH CHINA MORNING POST
Hong Kong, Chine
Quotidien
scmp.com

Le grand quotidien de langue anglaise de Hong Kong est depuis 2016 la propriété d'Alibaba, géant chinois du commerce électronique. En situation de monopole sur le marché des quotidiens de langue anglaise dans l'ex-colonie britannique, le journal est indispensable à qui s'intéresse à la Chine, grâce à son suivi factuel très complet.

du peuple, à Pékin, telle une célébrité surprise, afin de commémorer la longue histoire de l'amitié entre la Chine et l'Afrique. Dont il n'existait en réalité pas la moindre preuve.

En 2017, Xi Jinping a décrit Zheng He comme un "émissaire amical", qui avait bâti "un pont pour la paix et la coopération entre l'Est et l'Ouest" – un mythe qui, selon Mingqing Yuan, du département des études africaines de l'université de Bayreuth, en Allemagne, a été "inventé à l'aide d'une mémoire et d'un oubli sélectifs, reposant sur la force et des intentions politiques et économiques". Yuan ajoute que les recours incessants du gouvernement chinois au mythe de Zheng He font partie de son projet "d'auto-identification en tant qu'héritier légitime du legs historique de Zheng He" et en tant que "porte-parole de l'ethnicité chinoise".

"Wo hui jia lie" ("je suis chez moi") sont les premiers mots que Mwamaka a appris à écrire en chinois lors des célébrations, des mots qu'elle a ensuite brandis sur une feuille de papier devant les caméras présentes. Longtemps après toute cette frénésie médiatique, des articles ont continué à être publiés sur le voyage de Mwamaka du Kenya jusqu'en Chine. En 2017, le site chinois Overseas Chinese Network en a mis un en ligne à propos de l'ethnicité de Mwamaka, et a réaffirmé que le test ADN avait confirmé sa lignée chinoise.

Mais en dépit de tout cela, et de toutes les tentatives visant à rattacher cette histoire à la légende de Zheng He, un fait incontestable subsiste : Zheng avait été castré très jeune. Notre intrépide aventurier ne peut donc avoir aucune postérité puisque, en réalité, c'était un eunuque.

—Shawn Yuan,

publié le 20 novembre 2022



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

La "cité engloutie" de l'île de Chiloe. Les Indiens mapuche de l'archipel, situé dans le sud du Chili, évoquaient depuis longtemps la présence d'une civilisation perdue submergée par les eaux. Or des scientifiques ont découvert récemment d'étranges colonnes sous-marines. Ils cherchent désormais des explications beaucoup plus rationnelles, explique **La Tercera**, quotidien de Santiago.



L'actualité racontée par les langues étrangères. Un podcast de Courrier international.
À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

trans-
versales.

économie

Sciences.....44
Signaux46

Le charbon prolonge ses adieux

Énergie. Le combustible le plus sale qui soit, responsable d'une bonne part des émissions de CO₂ liées au secteur de l'énergie, a encore de beaux jours devant lui. La faute à ceux qui continuent à en financer l'exploitation, le commerce et le transport.



—The Economist, extraits (Londres)

Des montagnes de charbon sont alignées sous le ciel azur de Newcastle, un port australien. Des pelleteuses géantes se servent sur ces immenses tas et placent le combustible sur des tapis roulants qui mènent à des cargos parfois longs comme trois terrains de foot. Ces terminaux portuaires traitent chaque année 200 millions de tonnes de charbon, ce qui fait de Newcastle le premier port mondial de cette matière première.

Là-bas, la production remonte en flèche après une baisse en 2022, due à des inondations. Aaron Johansen, qui supervise le Newcastle Coal Infrastructure Group, un port ultramoderne et ultra-automatisé, s'attend à des niveaux record d'activité pour les sept prochaines années au bas mot. Les pays riches d'Asie, notamment le Japon et la Corée du Sud, sont très demandeurs du charbon de grande qualité qui transite à Newcastle. C'est aussi de plus en plus le cas de pays en développement, comme la Malaisie et le Vietnam.

À l'autre bout du monde, l'humeur est tout à fait différente. Au début de l'été, en Europe, des militants ont perturbé les assemblées générales des entreprises des secteurs bancaire et énergétique afin de les appeler à mettre fin à

l'extraction houillère, en citant les plus grands – Shakespeare et les Spice Girls.

Ils sont bien plus nombreux encore à s'alarmer du fait que ce combustible soit la première source de gaz à effet de serre – en 2022, il représentait plus de 40 % des émissions de CO₂ dans le secteur de l'énergie. Selon les Nations unies, la production doit reculer de 11 % par an pour que le réchauffement reste inférieur à 1,5 °C par rapport aux moyennes préindustrielles. L'Agence internationale de l'énergie (AIE), qui publie des prévisions officielles, s'est prononcée contre l'ouverture de nouvelles mines et l'agrandissement des sites existants. Et les spécialistes du climat estiment qu'il faut s'abstenir de consommer plus de 20 % des réserves.

“Une énergie du passé”. L'idée est d'y parvenir en asphyxiant financièrement la chaîne logistique. Plus de 200 des principaux bailleurs de fonds dans le monde, dont 87 banques, ont annoncé un désengagement de l'exploitation houillère ou des centrales au charbon. Des créanciers représentant 41 % des actifs bancaires mondiaux ont signé l'Alliance bancaire net zéro, qui promet la neutralité carbone des portefeuilles de placement d'ici à 2050.

Au sommet de la COP26, en 2021, les Nations unies ont prédit que cette initiative allait “faire du charbon une énergie

du passé”. Pas plus tard qu'en 2020, l'AIE pensait que la consommation de charbon avait atteint son pic en 2010, mais le “roi Charbon” est au meilleur de sa forme. En 2022, la demande a dépassé pour la première fois les 8 milliards de tonnes.

Il est tentant de considérer 2022 comme une année exceptionnelle, mais le charbon restera sans doute très prisé dans les années à venir. Certes, la demande en Europe chutera, en corrélation avec l'essor des énergies renouvelables. Elle est déjà basse aux États-Unis, où le gaz par fracturation hydraulique est moins cher.

Mais la pénurie de 2022 a rappelé aux pays asiatiques dépendants de l'importation que, lorsque l'énergie se fait rare, le charbon peut être une planche de salut. Il est moins cher et plus abondant que les autres combustibles et, une fois chargé sur des navires classiques, il peut être transporté n'importe où – contrairement au gaz naturel liquéfié, qui demande des navires gaziers et des terminaux de regazéification, pour la construction desquels plusieurs années sont nécessaires. La Chine prévoit une capacité de 270 gigawatts

Il est moins cher que les autres combustibles et, une fois chargé sur des navires classiques, il peut être transporté n'importe où.

produits par de nouvelles centrales au charbon d'ici à 2025, une puissance supérieure à ce qui existe aujourd'hui dans n'importe quel pays. L'Inde et une bonne partie de l'Asie du Sud-Est suivent une trajectoire comparable.

Même si l'Occident sort rapidement du charbon, le Boston Consulting Group estime que la demande de charbon thermique ne baissera que de 10 à 18 % d'ici à 2030. Une grande partie des besoins seront couverts par la production nationale en Chine et en Inde, premiers pays consommateurs à l'échelle mondiale. Mais les importations resteront cruciales. Les banques d'affaires ne prévoient pas une baisse des transactions sous la barre des 900 millions de tonnes (contre 1 milliard en 2022) d'ici à la fin de la décennie. L'un de ces établissements, Liberum Capital, pense que les importations augmenteront au cours des cinq prochaines années.

Le marché mondial du charbon continuera-t-il à satisfaire cette demande tenace ? Oui, d'après nos recherches, car des liquidités continueront d'alimenter trois maillons vitaux de la chaîne logistique : le commerce et le transport internationaux, le maintien des mines existantes, l'exploitation de nouveaux gisements.

Les négociants en matières premières conservent un accès à de généreuses liquidités pour financer les achats de

✓ *“Le camion est électrique.” Sur le flanc du camion : Transport de charbon. Dessin de Niels Bo Bojesen paru dans Jyllands-Posten, Aarhus (Danemark).*

charbon. C’est d’abord l’emprunt privé au moyen d’obligations ou de prêts bancaires aux échéances pluriannuelles, ce qui donne aux entreprises une somme forfaitaire qu’elles peuvent utiliser à leur guise. Les négociants peuvent aussi s’appuyer sur des crédits renouvelables à court terme. Les établissements bancaires qui imposent des restrictions, en précisant que l’argent ne peut pas servir à acheter du charbon, courent le risque que les négociants se tournent vers des concurrents plus laxistes. Les restrictions sont donc rares.

Mesures incohérentes. Les banques implantées dans des pays consommateurs de charbon, comme la Chine ou le Japon, accordent aussi des lignes de crédit, ainsi que la banque britannique Standard Chartered, qui sert principalement le marché asiatique. Seuls les bailleurs européens – notamment les français – ont quitté ce marché. Ils sont remplacés par des banques implantées dans les pays producteurs, comme l’Australie, l’Indonésie et l’Afrique du Sud.

En dehors de l’Afrique du Sud, où des grèves dans le secteur ferroviaire ont paralysé les transports, il y a toutes les infrastructures terrestres nécessaires à l’acheminement du charbon. Bientôt, il y en aura plus encore. D’après l’ONG américaine Global Energy Monitor, l’Inde va plus que doubler le nombre de ses terminaux charbonniers, pour atteindre le chiffre de 1400 (sur un total planétaire de 6300 actuellement).

La logistique maritime est plus complexe : sous la pression d’actionnaires soucieux d’écologie, certains transporteurs ont commencé à refuser le charbon. Mais les plus petits, souvent chinois ou grecs, ont pris le relais. Les négociants ne signalent pas de difficultés pour acheminer leurs marchandises. Même la Russie, sous le coup de sanctions, exporte l’essentiel de son charbon grâce au même groupe d’obscur négociants et marins, domiciliés à Hong Kong ou dans le Golfe, qu’elle emploie pour envoyer son pétrole en Asie.

Financer l’expansion des mines existantes – le second maillon de la chaîne logistique – ne pose pas de problèmes non plus. Depuis 2018, de nombreux géants de l’extraction minière cotés en Bourse ont vendu tout ou partie de leurs actifs houillers. Mais au lieu d’être mis hors service, ces actifs cédés ont été repris par des acteurs privés, des concurrents sur les marchés émergents et des sociétés de capital-risque. Ces nouveaux propriétaires n’hésitent pas à faire tourner les mines à plein régime. En 2021, le groupe Anglo American a placé ses mines sud-africaines dans une nouvelle société, qui a immédiatement promis de doper la production.

Les politiques d’exclusion du charbon mises en place par les sociétés financières sont très incohérentes. Beaucoup de ces mesures n’entreront en vigueur qu’en 2025. Certaines ne concernent que les nouveaux clients. D’autres interdisent le financement de projets miniers, mais pas les prêts privés classiques que les entreprises sont susceptibles d’affecter à l’exploitation de gisements. Les politiques qui restreignent effectivement ce type de prêt ne le font souvent que pour les exploitants qui tirent une grande part de leurs revenus – généralement de 25 à 50 % – du charbon. Or de nombreux grands groupes, dont le géant suisse Glencore, qui produit 110 millions de tonnes de charbon chaque année, restent en dessous de ce seuil.

Certaines mesures sont formulées assez vaguement pour permettre des exemptions. Même si Goldman Sachs s’engage à ne plus financer des entreprises de charbon thermique qui n’ont pas de stratégie de diversification *“dans un délai raisonnable”*, cette banque accorderait toujours des prêts à Peabody, géant minier australien, qui a tiré 78 % de ses recettes de la vente de charbon en 2022 – dans ce cas précis, c’est peut-être parce que l’entreprise a lancé une petite filiale solaire. Sur 426 grands assureurs, investisseurs et banques évalués par l’ONG Reclaim Finance, seuls 26

Les actifs cédés par des géants de l’extraction minière ont été repris par des concurrents sur les marchés émergents.

avaient une politique pour sortir du charbon compatible avec la neutralité carbone en 2050. Ils sont encore moins nombreux à avoir annoncé un désengagement total. La plupart des établissements bancaires publics en Chine et en Inde n’ont fait aucune déclaration en ce sens.

Financer de nouveaux projets miniers dans les pays riches est très complexe. En Asie, le contexte est différent. Les banques restent présentes dans ce secteur. Des investisseurs commencent à financer de nouvelles mines au niveau national. Des gestionnaires de patrimoine, qui se sont lancés pour investir les fortunes des nantis, sont aussi intéressés. Toute dynastie dans le monde des affaires en Indonésie, où l’exploitation minière est le pilier de l’économie, doit avoir du charbon à son portefeuille, selon un négociant qui se fournit dans le pays. En Inde, d’obscures sociétés immobilières se positionnent sur des terrains susceptibles de renfermer du charbon exploitable.

À terme, les entreprises des mêmes pays iront peut-être exploiter des gisements à l’étranger, et les banques les

suivront. Les incursions chinoises en Occident resteront rares. Les groupes indiens et indonésiens, qui ont déjà un grand réseau d’actifs charbonniers en Australie, y renforceront leur assise.

Chocs énergétiques en vue. Le marché du charbon des années 2030 sera donc très différent. *“Que ce soit pour les propriétaires et les exploitants, les financeurs ou encore les consommateurs, le charbon sera une matière première des pays en développement”*, tranche le patron d’un grand groupe minier. Les contraintes de l’offre maintiendront des prix élevés, mais la liste des exportateurs qui en bénéficieront se raccourcira. La Colombie et l’Afrique du Sud, qui approvisionnent l’Europe, n’auront plus de marché. La Russie aura plus de mal à refoirguer des cargaisons à la Chine. Les trois exporteront moins de charbon et en tireront moins d’argent. L’Australie apaisera les critiques en mettant l’accent sur le charbon au meilleur rendement. Elle en exportera moins, mais à un prix plus élevé. L’Indonésie pourrait devenir une exportatrice en position d’équilibrer le marché, rôle que joue l’Arabie saoudite pour le pétrole actuellement. Elle vendra davantage de son charbon de mauvaise qualité, souvent pour plus cher.

Le charbon est sur le départ, mais il prolongera exagérément ses adieux. D’ici aux années 2040, la demande s’affaîssera peut-être pour de bon avec la montée en puissance des énergies renouvelables. Mais, même à ce moment-là, certains pays n’excluront pas le charbon. De nouveaux chocs énergétiques sont à prévoir. *“Et dans ces cas-là, la matière première que personne ne veut est celle que nous devons à nouveau utiliser”*, résume un négociant qui travaille avec le marché asiatique. *Cette caractéristique du charbon sera peut-être éternelle.* —

Publié le 4 juin

Repères

La Chine plus que jamais accro

●●● C’est le bureau de Greenpeace à Pékin qui a donné l’alarme en avril : rien qu’au premier trimestre 2023, la Chine a approuvé autant de nouvelles centrales au charbon que durant toute l’année 2021. Une nouvelle vague d’investissements dans les combustibles fossiles qui s’inscrit dans un contexte d’inquiétudes quant à la sécurité énergétique du pays, explique le **Financial Times**.

“De nombreux dirigeants provinciaux se méfient des coupures de courant à la suite des pénuries survenues en 2021 et 2022.” Dans le nord-est de la Chine, les ménages avaient subi des coupures d’électricité durant des mois, tandis que dans le Sud-Ouest une vague de chaleur couplée à un épisode de sécheresse intense avait provoqué des pannes dans les usines. *“Le charbon est encore considéré comme la solution la plus simple et la moins chère afin de garantir l’approvisionnement en électricité.”* Du coup, les experts doutent que le pays puisse atteindre les objectifs fixés par Xi Jinping en matière de réduction des émissions de CO₂. La Chine s’est engagée à atteindre le pic d’émissions avant 2030 et à parvenir à la neutralité carbone avant 2060, rappelle le quotidien économique britannique.

MONDE diplomatique
MANIÈRE DE VOIR

Le monde est une scène de crime

Lumières du POLAR

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX - 8,50 EUROS

SCIENCES



Le vieil homme et les maths

Série d'été. Depuis tout petit, Dave Smith, aujourd'hui retraité dans le nord de l'Angleterre, aime les formes géométriques. Sa passion lui a permis d'en créer une toute nouvelle et, par la même occasion, de résoudre un vieux problème mathématique.

—The Times, extraits
(Londres)

D'aussi loin qu'il se souvienne, Dave Smith a toujours aimé les formes géométriques. Déjà à la maternelle, il jouait à emboîter des briques. Une fois adulte, il s'est mis à former des mosaïques avec des pièces en bois, une activité pour lui presque méditative. Il a même exercé le métier de typographe, pour lequel il préparait les plaques qui allaient permettre à des formes imprimées d'être reproduites des milliers de fois.

L'année dernière, toujours plongé dans ses formes géométriques, il en a lui-même créé une. Il l'a taillée dans du carton, l'a retournée dans tous les sens et a jugé qu'elle était si particulière qu'elle valait la peine d'être montrée à des mathématiciens. Ces derniers lui ont alors annoncé qu'il venait de résoudre un vieux problème mathématique. Il avait en effet trouvé un "carreau Einstein" (ou "tuile Einstein"), une forme

islamiques, on peut observer des mosaïques d'une exquise complexité, poussées à la perfection par une civilisation pour qui la pratique de l'art figuratif était strictement limitée.

"Il est clair que les motifs géométriques présentent une force esthétique et psychologique qui nous attire", affirme Craig Kaplan, de l'université de Waterloo, au Canada. Il n'est donc pas étonnant qu'ils soient devenus un sujet d'étude pour les mathématiciens." Une question, en particulier, fascine : les pavages doivent-ils être "périodiques" ? Si l'on prend par exemple un sol carrelé ou du papier peint à motifs, on trouvera toujours une combinaison de formes qui se répètent, et avec laquelle il sera possible de recouvrir toute la surface d'un mur ou d'un sol.

Mais la répétition du motif est-elle vraiment inévitable ? N'est-il pas possible d'utiliser un nombre limité de carreaux pour couvrir un sol d'une surface infinie, sans jamais former de combinaisons identiques ? Pendant longtemps, personne n'a su répondre à cette question.

Dans les années 1960, le mathématicien Roger Berger a découvert un ensemble de 20 426 carreaux qui permettent de paver une surface infinie, sans jamais répéter le même motif. Dans les années 1970, Roger Penrose, Prix Nobel britannique, est parvenu au même résultat avec un ensemble de deux carreaux seulement. Par la suite, ce problème, abstrait de prime abord, mais amusant en réalité,



s'est révélé utile pour comprendre des structures connues sous le nom de "quasi-cristaux". Plus tard encore, les motifs de Roger Penrose se sont retrouvés sur un support moins glorieux : le papier-toilette Kleenex. Ce qui a valu à la marque d'être attaquée en justice par le mathématicien.

Découpages. Les pavages de Penrose sont restés le summum en matière de pavage aperiodique jusqu'à l'année dernière, quand une nouvelle forme, qualifiée dans l'article cosigné par Craig Kaplan de "presque banale tant elle est simple", a piqué la curiosité de Dave Smith, qui s'est mis à jouer avec elle.

"C'était difficile au début. J'ai failli passer à côté, à vrai dire", admet le retraité. Il craignait qu'il ne s'agisse d'un faux carreau,

autrement dit d'une forme qui finisse par ne plus s'imbriquer avec les autres, en laissant des trous. Mais il a persévéré, en taillant la pièce dans un support pour pouvoir la manipuler de ses propres mains. Il a peint les faces de deux couleurs différentes, de sorte à pouvoir la retourner et se servir de son reflet.

"C'est alors que j'ai remarqué que cela créait un motif intéressant, que je n'avais jamais vu auparavant", raconte-t-il. S'agissait-il d'un carreau Einstein ? L'expression provient d'un jeu de mots en allemand, *ein stein* signifiant "une pierre" ou "un pavé".

Craig Kaplan, qui avait fait connaissance avec Dave Smith grâce à un groupe en ligne d'amateurs de formes géométriques, avait déjà pu admirer le travail de celui-ci : "Il a un don pour créer

"Il a un don pour créer des motifs très plaisants avec des formes simples."

Craig Kaplan,
PROFESSEUR D'INFORMATIQUE

des motifs très plaisants avec des formes simples."

Lorsqu'un message venant de lui est apparu dans sa boîte de réception, Craig Kaplan lui a donc prêté attention. Avec l'aide de ses collègues, en l'espace de quelques semaines, ils ont pu lui fournir une réponse étayée par un rapport de 89 pages : oui, il s'agissait bien d'un carreau Einstein.

Une grande nouvelle pour les amateurs de pavage, mais les recherches sont loin d'être terminées. Et s'il existait d'autres carreaux de ce genre ?



SÉRIE 3/7

LES OBSESSIONS

Récemment, avec une équipe internationale de mathématiciens, avec qui ce retraité du Yorkshire [en Angleterre] de 64 ans est désormais associé, il a publié un article sur cette découverte, l'une des plus importantes depuis des dizaines d'années dans le domaine du pavage. Le pavage est en réalité l'une des branches les plus anciennes et récurrentes des mathématiques. Dans les palais



← Dessin de Beppe Giacobbe, Italie, pour **Courrier international**.

assemblait les carreaux de Dave Smith, ils formaient toujours un modèle parmi quatre plus grands (des “métapavages” ou *metatiles* en anglais), lesquels, une fois assemblés, produisaient à leur tour des “super-pavages” (ou *supertiles* en anglais), en conservant un motif aperiodique.

Ces super-pavages aboutissaient ensuite à la création d’une version supérieure : les super-super-pavages, sur le même modèle. Cela prouvait de manière récurrente qu’on pouvait recouvrir un mur de n’importe quelle taille sans jamais répéter de motif. Une telle démonstration n’était cependant pas suffisante pour prouver qu’il s’agissait bien d’un carreau Einstein, car le fait qu’il puisse former un pavage aperiodique ne veut pas forcément dire qu’il doit le faire.

L’étape suivante a donc consisté à démontrer, à l’aide d’un ordinateur testant différentes combinaisons, que les carreaux assemblés formaient toujours ces super-pavages. “Cette structure est en quelque sorte inévitable”, conclut Craig Kaplan. Un problème de pavage a donc été résolu.

Cela dit, une question plus vaste demeure sans réponse. Comme pour les nombres premiers, l’autre grande obsession des mathématiciens, il semblerait qu’il n’existe aucune méthode permettant de découvrir ce genre de pavages. Les carreaux sans motif ne semblent obéir à aucun modèle. Par conséquent, même s’il s’agit d’un résultat remarquable, c’est donc également une leçon d’humilité pour le monde des mathématiciens. Il montre en quoi les découvertes peuvent aussi bien être le fait d’amateurs passionnés que de professeurs de mathématiques.

—Tom Whipple, publié le 8 avril

Tout l’été, *Courrier international* publie les portraits de femmes et d’hommes habités par une obsession.

PROCHAIN RENDEZ-VOUS LE 10 AOÛT

L’histoire de Silvia Vásquez-Lavado,

qui a choisi l’alpinisme comme thérapie, racontée par **EL PAÍS AMÉRICA**.

Les pavages aperiodiques sont, pour certains, une source d’émerveillement mathématique. D’un point de vue scientifique, ils ont des applications en physique. En philosophie, ils poussent à réfléchir sur la nature même de la géométrie : de telles formes sont-elles découvertes ou créées ?

La question essentielle, pour nous qui essayons de les comprendre, est un peu plus terre à terre : est-ce possible de les transposer sur du papier peint ?

En principe, les motifs d’un papier peint se répètent. Il suffit d’aligner les bandes des rouleaux achetés les uns avec les autres, et, si on s’y prend correctement, on peut recouvrir un mur de n’importe quelle surface. Avec un pavage aperiodique, ce n’est pas possible. Quelle que soit la manière dont vous alignez votre

lé de papier peint, il produira un effet toujours différent du précédent, sans répétition d’un motif identique, même à très grande échelle. Un tel papier peint se démarquerait de ceux que l’on peut trouver dans les magasins de bricolage habituels pour se rapprocher davantage du sur-mesure, comme ce qu’a fait l’architecte d’intérieur Lulu Lytle au 10 Downing Street.

“**Super-pavages**”. Pour prouver que la forme de Dave Smith appartenait bien à la catégorie des pavages aperiodiques, il fallait démontrer qu’elle remplit deux conditions. La première, c’est qu’elle puisse s’imbriquer à l’infini, sans jamais laisser d’interstices et sans répéter le même motif. Les mathématiciens ont donc démontré que lorsqu’on

Le silence est un son comme les autres

Cognition. Une étude suggère que nous percevons réellement le silence. Et que nous ne le déduisons pas de l’absence de son.

Pouvez-vous entendre le son de silence ? Cette question n’a rien de saugrenu. Elle fait l’objet d’une étude parue le 10 juillet dans **Pnas**, qui suggère que nous pouvons réellement “entendre” l’absence de bruit. “Le silence est réellement perçu, pas simplement déduit de l’absence de son”, écrivent les auteurs. “Si ces observations sont confirmées, elles pourraient aider les chercheurs à mieux comprendre comment le système auditif humain traite le son, ainsi que l’absence de son”, explique **Science**.

Anya Farennikova, philosophe à l’université d’Amsterdam, qui n’a pas participé aux travaux, constate qu’“il existe de nombreuses études sur la perception des objets, tels que des tables, des nuages ou des arbres, mais que les absences sont considérées comme vraiment très abstraites. Ce sont des choses exotiques, comme un trou noir.”

Pourtant, il est important de comprendre comment nous percevons ces absences. Pour ce faire, les chercheurs d’une équipe interdisciplinaire ont eu recours à une série d’illusions aussi bien auditives que visuelles, auxquelles ils ont exposé des volontaires. Puis ils ont analysé la réponse des volontaires à ces illusions.

Par exemple, on a demandé aux personnes si elles pensaient qu’un son continu était plus long ou plus court que deux sons séparés par un bref silence. “En réalité, les deux tonalités avec un intervalle totalisent la même durée que la tonalité continue”, précise la revue scientifique. En général, les sujets répondent que le son continu est plus long que la somme des deux autres avec le silence. Puis, les chercheurs ont demandé aux participants d’évaluer la durée d’un silence continu au milieu d’un son et de deux pauses silencieuses distinctes. La même chose s’est produite : ils percevaient le

silence continu comme plus long que les silences séparés.

D’autres expériences d’“illusion de silence” ont été menées. “Dans tous les cas, les silences ont suscité des distorsions temporelles parfaitement analogues aux illusions produites par les sons”, écrivent les auteurs. “C’est la preuve que le cerveau traite le silence comme un stimulus sonore à part entière, et en un sens interchangeable avec un son”, indique à *Science* Chaz Firestone, le psychologue qui a piloté les travaux.

Reste que nous pouvons expérimenter le silence de manière différente les uns des autres. Les chercheurs espèrent désormais conduire d’autres expériences pour mieux comprendre comment notre cerveau réagit en l’absence de stimulus, et comment nous percevons “ce qui n’est pas là”.

—**Courrier international**



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com



L’été dernier, le magazine **New Scientist** consacrait sa couverture au “pouvoir du silence” et aux techniques pour le trouver dans un monde où au moins une personne sur cinq est constamment exposée à des niveaux sonores jugés nocifs pour la santé.

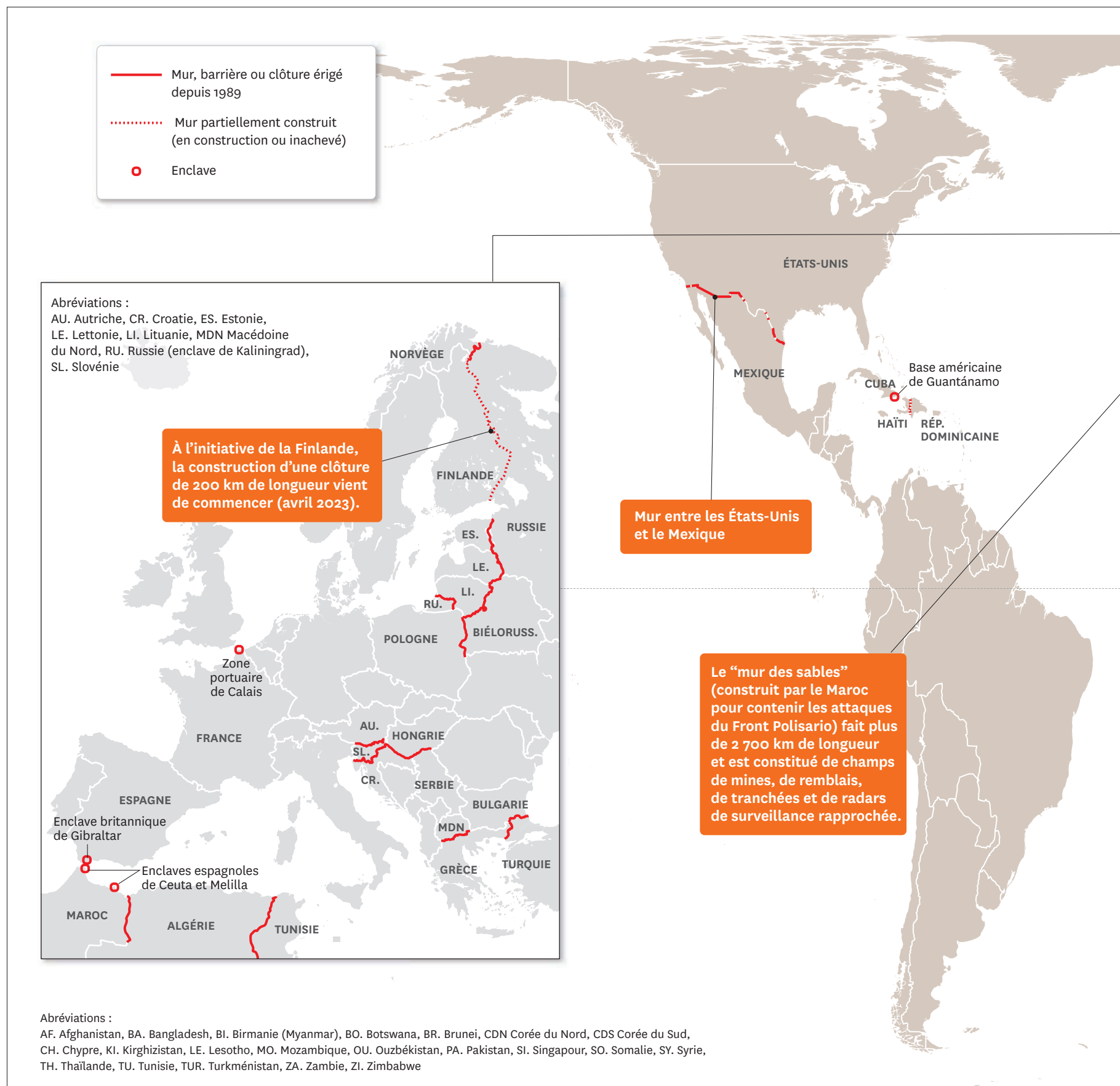


signaux

Chaque semaine, une page visuelle pour présenter l'information autrement

Partout, des murs se dressent

Le monde n'a jamais connu autant de murailles, clôtures ou barrières physiques, la plupart destinées à se protéger des migrants.

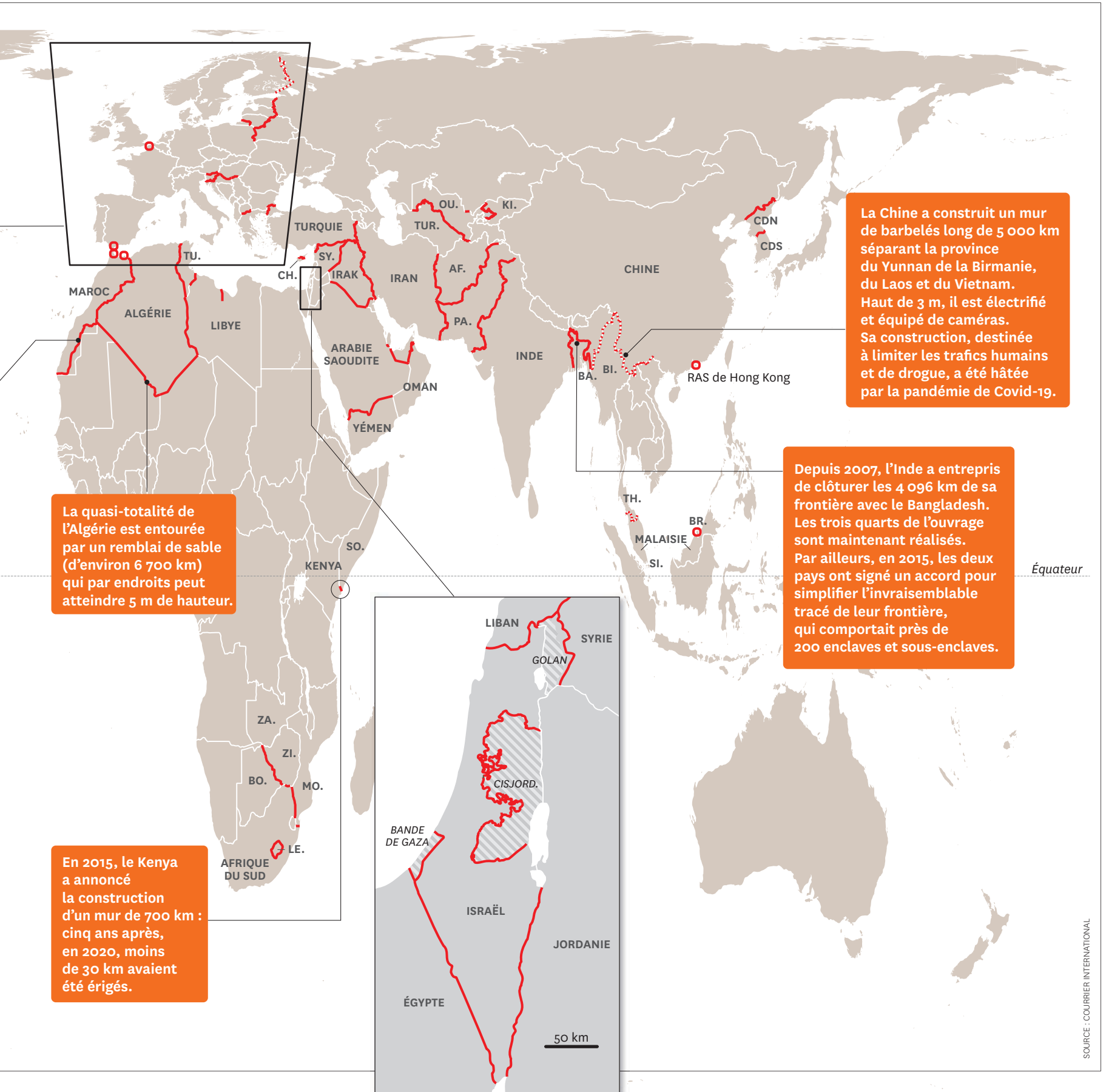




La source

ATLAS DES MIGRATIONS. Cette carte est issue de notre hors-série, en vente tout l'été chez votre marchand de journaux. L'Atlas des migrations se penche, au moyen d'une trentaine de cartes et d'infographies et de reportages de la presse étrangère,

sur les mouvements de population sur la planète. Pourquoi migre-t-on? Dans quelles conditions? Comment s'installe-t-on? La carte montre les murs et clôtures, de plus en plus nombreux à être érigés sur la planète. Elle a été réalisée par Thierry Gauthé.



La quasi-totalité de l'Algérie est entourée par un remblai de sable (d'environ 6 700 km) qui par endroits peut atteindre 5 m de hauteur.

En 2015, le Kenya a annoncé la construction d'un mur de 700 km : cinq ans après, en 2020, moins de 30 km avaient été érigés.

La Chine a construit un mur de barbelés long de 5 000 km séparant la province du Yunnan de la Birmanie, du Laos et du Vietnam. Haut de 3 m, il est électrifié et équipé de caméras. Sa construction, destinée à limiter les trafics humains et de drogue, a été hâtée par la pandémie de Covid-19.

Depuis 2007, l'Inde a entrepris de clôturer les 4 096 km de sa frontière avec le Bangladesh. Les trois quarts de l'ouvrage sont maintenant réalisés. Par ailleurs, en 2015, les deux pays ont signé un accord pour simplifier l'in vraisemblable tracé de leur frontière, qui comportait près de 200 enclaves et sous-enclaves.

Équateur

360

MAGAZINE

- Le rap japonais déploie ses ailes • Musique 52
 Quand l'écologie devient thriller • Cinéma 54
 Les footballeuses changent les règles • Sport . . . 56
 À la recherche de l'île fantôme • Histoire 58

Pedro Miguel Schiaffino, le chef amoureux de la jungle



SÉRIE 3/9

MILITANTS
DES SAVEURS

Le Péruvien a été le premier dans son pays à cuisiner poissons, viandes et végétaux issus de la forêt amazonienne.

Sa quête gastronomique se double d'un engagement auprès des communautés locales. —*El País Semanal* (Madrid)



Regardez ce kamichi cornu”, s'exclame le chef Schiaffino en désignant un oiseau au plumage noir et vert doté d'une jolie huppe. Et voilà un lupuna, un arbre de plus de 70 mètres de hauteur et de trois mètres de diamètre qui symbolise le monde spirituel amazonien et qui, selon la légende, abrite des lutins, des sorciers et des animaux gigantesques.

La canopée, entrelacée, forme une voûte naturelle, sombre, froide et inquiétante. En dessous, sur une terre humide et recouverte de végétation, éclairé par le seul rayon de lumière qui perce le feuillage, se trouve Pedro Miguel Schiaffino. Le chef de 46 ans, originaire de Lima, reconnaît le cri du singe capucin avant d'indiquer un arbre boulet de canon, appelé ainsi à cause de la forme de ses fruits. Ces derniers, qui ont des propriétés curatives, sont ici surnommés *cabeza de muerto*

(“tête de mort”) en raison de leur odeur fétide. Les yeux du profane ne voient que des nuances de vert, mais pour le chef toutes les variétés et espèces ont un nom, un caractère et une raison d'être.

Nous sommes en Amazonie péruvienne, plus précisément aux abords du lac Yarina, situé dans la réserve nationale Pacaya-Samiria, à dix heures de bateau, deux heures de route, et deux heures d'avion de la ville de Lima.

Schiaffino a été le premier chef péruvien à cuisiner des ingrédients amazoniens dans un pays qui, au début des années 2000, ne s'inspirait que des cuisines créole, européenne, chinoise et japonaise. Dans le monde de la haute gastronomie liménienne, jamais personne n'avait osé utiliser des produits issus de la jungle, alors même que l'Amazonie représente 60 % du territoire péruvien. “Il existait un préjugé, une idée

préconçue selon laquelle tout ce qui provenait d'Amazonie était exotique et difficile à obtenir. Il y a un peu l'idée que l'Amazonie est partagée entre le singe, la couleuvre et l'araignée. Ce n'est pas vrai du tout”, assure-t-il.

Grâce à des associations originales – la coriandre longue, le fruit du cocona, le piment doux ou le piment charapita, avec des poissons comme le poisson-chat tigre, le pacu noir ou le pirarucu –, Pedro Miguel Schiaffino est devenu une référence au Pérou, puis sur tout le continent, à l'image du chef brésilien Alex Atala.

“Il me semblait intéressant de me pencher sur l'alimentation des peuples amazoniens. Ils ont un mode de vie très sain. L'absence de sources de stress et de préoccupations, le fait de ne pas accumuler de richesses, de vivre en harmonie avec la nature, de ne pas consommer plus de ressources que nécessaire... Cela fait des milliers d'années que ces populations vivent ainsi”, ajoute-t-il.

SOURCE



EL PAÍS SEMANAL

Madrid, Espagne

Hebdomadaire, 190 000 ex.

elpais.com/elpais/eps.html

Inclus dans la livraison dominicale

d'EL PAÍS depuis la création

du quotidien en 1976, le magazine

↓ Pedro Miguel Schiaffino.

Photo Manuel Vázquez

est réputé pour ses signatures et la diversité de ses reportages au long cours. Ce supplément hebdomadaire au style épuré s'intéresse aussi à une diversité de sujets traitant entre autres de mode et publiant des interviews intimistes, le tout illustré avec soin.



Accompagné des Jaguares, une coopérative de 10 pêcheurs en eau douce, il s'apprête à partir en pirogue pour pêcher pirarucus, arowanas, piranhas et poissons-chats.

Comme Mahomet s'exclamant "Puisque la montagne ne vient pas à moi, j'irai à la montagne", Schiaffino a alors choisi d'abandonner temporairement la cuisine pour se mettre en quête de l'impossible. C'est ainsi qu'un de ses grands projets a vu le jour, il y a cinq ans : Despensa Amazónica, "Garde-manger amazonien". Au début, cette organisation avait pour unique rôle d'établir un pont entre les producteurs locaux et les restaurants de Lima, mais, petit à petit, elle est devenue un vecteur de changement pour les communautés impliquées, qui ont décidé de promouvoir la durabilité et l'harmonie avec la nature.

L'objectif premier était d'acheminer le produit jusqu'à la capitale dans de bonnes conditions, de manière constante et sans nuire à l'environnement. Ce n'était pas une mince affaire : la jungle, naturellement riche de ressources et de vie, n'est pas facile à pénétrer ; les fruits ne tombent pas joyeusement des arbres, comme semblent le suggérer les illustrations du paradis ; le climat est hostile et le transport fluvial coûteux. En outre, les communautés locales se voient constamment proposer des offres mieux rémunérées, souvent des activités extractives illicites, qui constituent l'un des plus grands dangers pour l'Amazonie – exploitation minière et forestière illégale, trafic d'espèces sauvages, trafic de drogue.

Schiaffino a décidé de commencer par le pirarucu, un poisson légendaire aux écailles rouge irisé qui peut peser jusqu'à 200 kilos et mesurer plus de 2 mètres. Il s'agit du deuxième poisson d'eau douce de la planète par la taille, après l'esturgeon béluga. Sa chair est tendre et juteuse, contient peu de matières grasses et comporte très peu d'arêtes.

"Je n'avais jamais vu de poisson aussi grand, se rappelle Schiaffino. À Lima, on le trouvait le plus souvent sec, salé et abîmé, car il avait été acheminé par la route. Je me suis dit que frais, ça devait être absolument incroyable !"

À quelques mètres du lac Yarina, dans une maison en bois sur pilotis sans électricité ni eau courante, avec des lits équipés de moustiquaires, vivent les Jaguares, une coopérative de dix pêcheurs en eau douce. D'ici quelques heures, ils partiront en pirogue pour pêcher pirarucus, arowanas, piranhas et poissons-chats, un superaliment fréquemment utilisé pour lutter contre l'anémie dans la région.

Depuis toujours, les Jaguares et leurs familles vivent de la pêche. En revanche, ils se réfèrent désormais à un quota autorisé qui respecte les contrôles biologiques et



↑ Le pirarucu est le second des plus gros poissons d'eau douce de la planète. Ce spécimen pèse 100 kilos. Photos Manuel Vázquez

les tailles minimales de capture, ce qui a permis la restauration de l'écosystème après une longue période de pénurie. En parallèle, les pêcheurs défendent cette immense forêt contre les nombreux braconniers et pilliers qui, pendant la nuit, s'y introduisent furtivement pour chasser les singes, les lamantins, les dauphins roses ou les aras.

“Les trafiquants se caractérisent par le fait qu'ils prennent tout ce sur quoi ils peuvent mettre la main. Au marché, tout est permis. Les lamantins et les dauphins sont vendus pour leur graisse tandis que les bébés tapirs et singes intègrent le trafic d'espèces sauvages. Nous les avons déjà pris en flagrant délit une fois, mais ils reviennent parfois discrètement”, relate Watson Flórez, un pêcheur de 30 ans membre des Jaguares.

L'aube se lève sur cette “jungle de miroirs”, dont les eaux reflètent parfaitement le ciel, les nuages et la silhouette désordonnée des arbres. Dans les pirogues, dix pêcheurs préparent leurs filets. Le pirarucu est puissant et impressionnant, mais il a une faiblesse que les hommes ont appris à exploiter : il doit remonter à la surface toutes les vingt minutes.

Schiaffino monte sur l'une des pirogues. Aujourd'hui, il a le rôle du *boyero* : il va devoir repérer les bulles

émises par le pirarucu lorsqu'il remonte pour respirer. Au milieu du lac, le silence est parfois interrompu par le cri d'une grande aigrette. Les Jaguares, indifférents à la chaleur, à l'humidité et aux moustiques, communiquent par signes et sifflements. Tout en tâchant de garder l'équilibre dans l'étroite pirogue pour qu'elle ne se renverse pas, ils attendent patiemment l'apparition d'une bulle délicate pour enfin passer à l'action.

Comme toutes les histoires, celle de Schiaffino commença lorsqu'il était un enfant. Fasciné par le perroquet, l'ara, le colibri et le coq de roche, il demanda à ses parents de lui faire découvrir la jungle. Ils ne l'emmenèrent jamais, mais ils lui permirent de visionner tous les documentaires de *National Geographic* consacrés à l'Amazonie.

Une fois revenu à Lima, sa première escale a été le marché de Belén à Iquitos, où il s'est familiarisé avec les feuilles de cachibou, la cecina, le suri ou le paca.

Il lui a fallu attendre de nombreuses années avant d'entreprendre enfin ce voyage par ses propres moyens. À ce moment-là, il avait d'ores et déjà choisi sa destinée : étudier à Lima, à New York et dans le Piémont ; devenir un chef que se disputent les meilleurs restaurants de Lima ; animer une émission de télévision ; et ouvrir sa propre table.

Sa première escale a été le marché de Belén à Iquitos, la capitale de l'Amazonie péruvienne, où il s'est familiarisé avec des produits comme les feuilles de cachibou (utilisées pour envelopper les aliments), la cecina (du porc séché et fumé), le suri (une larve présente dans l'arbre aguaje) et le paca (un rongeur de la taille d'un chat).

C'est après ce premier voyage, au début des années 2000, que Schiaffino a entamé de longues recherches sur les produits amazoniens, qu'il a progressivement incorporés à sa cuisine. En 2004, il ouvre son premier restaurant de luxe, Malabar, et en 2011 il en décline une version informelle, Ámaz, qui compte deux établissements. Ce dernier figurera à plusieurs reprises sur la liste très convoitée des 50 meilleurs restaurants d'Amérique latine.

Avant la pandémie, il servait 7 000 couverts par mois, il achetait entre autres 5 000 feuilles de cachibou, 5 000 bananes, 600 kilos de pirarucu, 300 kilos de cocona et 100 kilos de piment doux par mois, et contribuait à l'amélioration des conditions de vie des communautés locales. Après la fermeture des restaurants, ces chiffres ont baissé, même si beaucoup de restaurants de Lima ont commencé à s'intéresser au projet de Schiaffino et à acheter les mêmes produits.

À Londres, un bar a notamment créé un cocktail avec du piment pasilla et du tucupí, une sauce épaisse à base de jus de manioc préparée par 24 femmes des tribus bora et uitoto dans le village de Pucaurquillo, dans la région de Loreto. Actuellement, en plus de son projet amazonien, Schiaffino se consacre à deux autres initiatives gastronomiques : un marché gourmet et un bar à tapas. Il travaille également dans un service de traiteur amazonien.

Leur cuisine est spectaculaire, sans égale, idéalement nourrissante, et personne ne le leur avait jamais dit. Ils doivent continuer à manger la même chose que leurs grands-parents. Ils n'avaient jamais entendu ça. Ils cachaient leur cuisine traditionnelle pour servir du riz et du poulet frit. Nous avons changé leur manière de voir les choses", explique-t-il.

Ces dernières années, Bretaña, un village de 2 000 habitants situé en périphérie de Pacaya-Samiria, à deux heures en bateau du lac Yarina, a accueilli beaucoup de nouveaux arrivants attirés par les activités de l'entreprise pétrolière PetroTal. Le quartier de Barrio Alto s'est enrichi d'hébergements, de bodegas et de taxis-motos. Toutefois, ce qui a le plus changé l'esprit du village, c'est l'apparition de la glace.

Avant la construction d'une petite usine de production de glace, il était absolument impossible de trouver le moindre glaçon dans la forêt. Gérée par 16 femmes de la communauté et fonctionnant à l'aide de panneaux solaires, l'usine fabrique la glace utilisée pour transporter le poisson depuis la réserve jusqu'à Iquitos, puis jusqu'aux assiettes des restaurants les plus chics de la capitale.

María Luisa Ahuahuanari, 37 ans, mère de trois enfants, nous confie que c'est le premier travail rémunéré de sa vie : "Je n'avais jamais vu de glace auparavant, seulement quelques glaçons venus d'Iquitos. Cela m'a beaucoup impressionnée." D'après elle, l'usine produit 8 000 kilos de glace par mois. Les recettes financent les salaires des employés et l'achat des sacs dans lesquels la glace est transportée.

Les Jaguares se préparent au départ pour Bretaña en remplissant des sacs isothermes de poissons. Schiaffino surveille le processus tout en discutant avec les Jaguares de la possibilité de réaliser une sorte de caviar d'arowanans. Après cette journée épuisante, alors que s'éteignent les dernières lueurs du jour, une fête improvisée commence. La cuisine est préparée entre amis, au feu de bois, sous une lampe vacillante.

Les uns coupent les oignons, les autres écaillent les piranhas et les poissons-chats. Au milieu des rires, Schiaffino dirige la brigade de fortune. Ce petit coin de forêt pourrait tout aussi bien être un coin de sa propre maison, une maison dans laquelle il lui reste encore beaucoup de travail.

—Verónica Ramírez,
publié le 3 mars



↑↓ Deux plats imaginés par Pedro Miguel Schiaffino. En haut : ceviche de pirarucu avec patate douce. En bas : picarucu poché.



LES ÉPISODES PROCHAINS

Le numéro entre vos mains restera en kiosque jusqu'au 9 août. En attendant la prochaine parution, notre série d'été se poursuit sur notre site Internet.

Xchel González au secours de la cuisine préhispanique

Le 30 juillet. Ce jeune chef mexicain milite pour que soient de nouveau cultivées les chinampas, des jardins flottants hérités des Aztèques.

Ana Ros, ambassadrice de la gastronomie slovène

Le 6 août. Adeptes d'une cuisine locale et de saison, cette autodidacte a fait exister son pays dans le monde des gourmets.

À Manaus, au Brésil, fourmis, manioc et plats pimentés

Clarinda Maria Ramos est la chef du Biatüwi. Ouvert au cœur la forêt amazonienne, c'est le premier restaurant autochtone du Brésil tenu par une équipe amérindienne.

Au coin de la rue se trouvent les rives du Rio Negro, qui se jette dans l'Amazone près de Manaus. Dans le centre de cette ville, la capitale de l'État brésilien de l'Amazonas, s'est ouvert en novembre 2020 Biatüwi, un restaurant qui "refuse l'étiquette de restaurant", rapporte **Casa e Jardim**. Le magazine du groupe Globo est allé à la rencontre de la chef Clarinda Maria Ramos. "Notre idée est de montrer un peu de notre culture par la nourriture. Derrière chaque ingrédient, chaque condiment, il y a une cosmologie. Nous voulons montrer que la nourriture des Indiens n'est pas exotique, c'est ce que nous mangeons au quotidien."

Elle promet que les plats conviendront à tous les palais, même les moins habitués aux saveurs relevées, en dépit de l'appellation "Biatüwi". "Le mot bia signifie 'piment' et wi 'demeure'. Soit, librement traduit : 'maison où on prépare des plats pimentés'", signale le magazine.

La chef de 54 ans n'est pas seule dans l'aventure. Après son départ d'une communauté Sateré-Mawé, elle mène des études supérieures en pédagogie et rencontre son futur mari, João Paulo Lima Barreto. L'anthropologue, issu de l'ethnie tukano, du même État de l'Amazonas, est aussi connu sous le nom de "Yupuri". Il aide aujourd'hui sa femme derrière les fourneaux. Elle le cite comme source de motivation pour reprendre des études (elle est aussi diplômée en anthropologie), et conclut que participer aux mouvements autochtones l'a aidée à "comprendre l'importance de [sa] culture".

Après de l'édition brésilienne de la **BBC**, Yupuri résume : "Nous souhaitons que les jeunes autochtones, même ceux qui vivent en ville, soient fiers de leurs traditions culinaires et ne disent pas que la pizza est leur plat préféré juste parce qu'ils ont honte de ce que leurs parents leur ont appris à manger." Deborah Shornik, autre chef de Manaus, a également contribué à la fondation de l'établissement.

Que trouve-t-on dans les assiettes, ou plutôt dans les récipients créés à partir de Calebasses évidées, du Biatüwi? "La star du menu, c'est le biatü, aussi appelé quinhapira, une soupe de poisson au tucupí noir [jus de manioc]", relate **Casa e Jardim**. Tous les assaisonnements proviennent de la forêt et les amateurs de fruits, de poisson et de manioc seront servis. La fourmi a déjà sa place dans des restaurants brésiliens, mais la chef prévient : "Les fourmis ne servent pas seulement à la décoration. Ce sont les protéines courantes des peuples autochtones, elles nous font vivre."

De son côté, l'édition brésilienne de **CNN** souligne le recours de Biatüwi à un grill particulier. "Ustensile local de conservation, de cuisson et de fumage, le moquém est une grille de bois quadrangulaire à trois étages, sur laquelle on dispose les poissons enroulés dans une feuille de cacao ou de cupuaçu [proche du cacaoyer] qui sont servis à table."

—Courrier international

↳ Lex. → 1. Bad Hop.
2. Red Eye. 3. Awich.
Photos Pop Yours



Le rap japonais déploie ses ailes

Jeune, métissé et plein de vitalité : le rap est devenu un genre dominant au Japon. La journaliste Maiko Itagaki l'a constaté en mai, lors de la deuxième édition du festival Pop Yours. Elle raconte ses découvertes.

—Asahi Shimbun (Tokyo)

Enfin, le jour est venu où le hip-hop devient une culture grand public au Japon. C'est le constat qui m'a frappée dans l'effervescence du festival Pop Yours, qui s'est tenu au Makuhari Messe, à Chiba [au sud-est de Tokyo], les 27 et 28 mai. Inauguré l'an dernier, c'est le premier festival entièrement consacré au hip-hop dans l'histoire de la musique japonaise. Entourée de jeunes entre 10 et 30 ans, j'ai pris conscience du fait que ce genre musical qui a conquis le monde entier progressait et se popularisait à travers l'archipel. Voici le compte rendu de mon immersion.

D'âge mûr, j'écoute du rap japonais depuis les années 2000. Or, ces dernières années, en partie à cause de la crise sanitaire, je n'ai pratiquement pas eu l'occasion d'assister à des concerts. Mon intérêt pour l'actualité hip-hop était donc quelque peu retombé. D'où ma surprise quand j'ai entendu parler du grand succès de la première édition de Pop Yours l'année dernière – je n'arrivais pas à croire que le hip-hop, un genre jusque-là underground au Japon, pouvait désormais à lui seul donner lieu à un festival.

Quelles forces animent la scène rap contemporaine ? L'épidémie de Covid-19 désormais classée maladie infectieuse de catégorie 5 [celle des gripes saisonnières], je décide de couvrir le Pop Yours 2023 et invite Hiroshi Egaitsu, critique musical

qui suit l'industrie du rap japonais depuis les années 1980, à m'accompagner.

Ayant depuis longtemps perdu l'habitude d'écouter les nouveaux titres hip-hop, je ne connais pas la plupart des artistes programmés. Lorsque le samedi 27 mai, le premier jour du festival, j'arrive, un peu intimidée, dans la salle à 15 heures passées, Hiroshi Egaitsu est déjà là. *“L'artiste qui passe en ce moment a émergé ces dernières années”*, m'explique-t-il. Sur scène, c'est Red Eye, un rappeur originaire d'Osaka dont je n'avais jamais entendu parler auparavant.

En ordre de battles. Dans la salle comble, garçons et filles se déhanchent avec exaltation au son des basses dans une formidable atmosphère de communion, sans doute accentuée par le sentiment de libération qu'a apporté la fin de la pandémie. Au milieu du vrombissement qui fait trembler le sol, Egaitsu me glisse à l'oreille : *“Le public, essentiellement jeune, adore cet artiste de leur génération. L'ambiance me rappelle le ‘Sampin’ des années 1990.”* Le Sampin Camp, festival de rap japonais qui s'est tenu en plein air dans le parc Hibiya [en plein cœur de Tokyo] en 1996, constitue une référence pour les amateurs.

Né à New York dans les années 1970, le rap est arrivé au Japon au début des années 1980. Des pionniers tels qu'Ito Seiko, Chikada Haruo et ECD ont expérimenté la façon de rapper en japonais, établissant ce genre musical dans l'archipel dans les années 1990. Premier événement hip-hop à grande échelle organisé au Japon, le Sampin Camp a concentré le meilleur de ces années-là.

L'enthousiasme qui entoure Pop Yours est tout aussi grand. En témoignent les 30 000 billets écoulés il y a un mois pour les deux jours de festival. Signe de l'hétérogénéité des fans, dans le public, on voit autant des jeunes en streetwear que des spectateurs élégamment habillés.

Depuis quand le hip-hop transcende-t-il les couches sociales ? *“On doit cela en grande partie à la généralisation des réseaux sociaux, qui servent de vitrine à la scène hip-hop, ainsi qu'à l'amélioration globale des performances favorisée par l'essor des battles au milieu des*

MUSIQUE

années 2010”, analyse Egaitsu. Les *“battles”*, lors desquelles des rappeurs s'affrontent en improvisant sur un beat tour à tour, ont gagné en popularité avec le Championnat de rap des lycéens, diffusé sur les chaînes satellites à partir de 2012 (actuellement sur [la chaîne en streaming] AbemaTV), et le Freestyle Dungeon (TV Asahi), lancé en 2015.

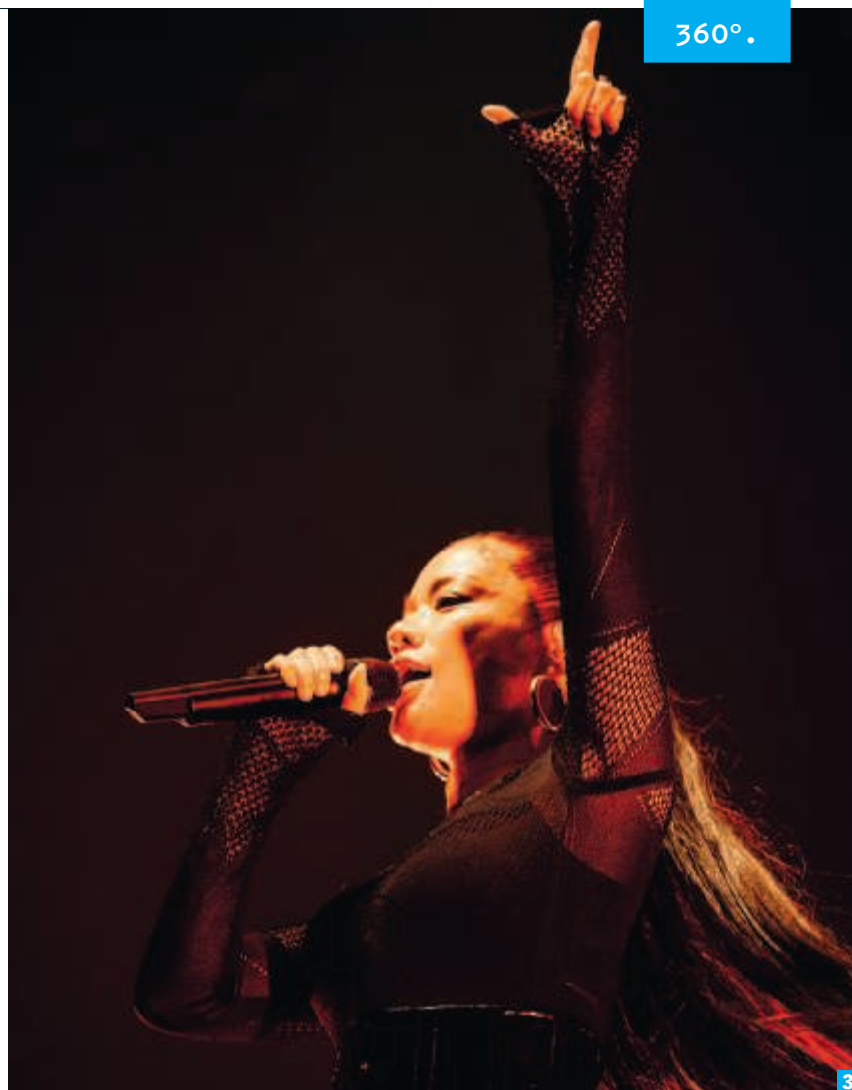
Aux États-Unis, le hip-hop et le R'n'B sont devenus le genre musical le plus rentable au cours du premier semestre 2017, supplantant le rock pour s'imposer comme le courant dominant de la culture pop ; il n'est pas rare que de grandes stars américaines



1



2



3

contemporaines comme Ariana Grande introduisent dans leurs chansons des éléments hip-hop.

J'ai notamment pris conscience de cette diversification du genre en découvrant Tohji, le deuxième jour du festival. Je me suis même demandé – moi qui étais un peu dépassée – si c'était encore du hip-hop, avec ses beats festifs de style dance music. *“Il s'inspire de la culture rave (fête techno en plein air) et revendique la forte influence d'Ayumi Hamasaki [une chanteuse japonaise très populaire dans les années 1990 et 2000]”,* m'explique le journaliste musical Shin Futatsugi.

Parmi les autres représentants de cette nouvelle génération d'artistes à la diversité musicale grandissante figurent Ralph, qui s'inscrit dans la veine du “drill”, sous-genre hip-hop originaire de Chicago, et Creepy Nuts, dont les titres entraînants se sont hissés au sommet des classements.

LEX, artiste né dans le Shonan [région côtière au sud-ouest de Tokyo], a également attiré mon attention le premier jour du festival. Entre les morceaux, il se livre au public, qui lui répond chaleureusement. De retour chez moi, en faisant des recherches sur lui, je tombe sur une interview dans laquelle il confie ses troubles psychiques. *“Qui a dit que je devais me montrer fort et cacher mes faiblesses?”* se défend-il, contredisant le stéréotype du rappeur suffisant, qui affiche une confiance sans faille.

Je fais part de mes impressions à Hiroshi Egatsu sur Line [application de messagerie].

Il me répond : *“J'ai le sentiment que la génération Z, qui a grandi avec le numérique, est capable de recevoir les informations sans préjugés et est plus sensible et tolérante face aux changements sociétaux, y compris sur les questions de genre.”*

Femmes des tempos modernes. À propos de genre, on ne peut ignorer la présence d'Awich, en tête d'affiche du festival. Au vu de sa notoriété depuis ces dernières années, il s'agit certes d'un choix naturel, mais je suis émue de voir une femme occuper une telle place dans un festival de cette ampleur. Son histoire est peu commune. Originaire d'Okinawa [archipel au sud-ouest des îles japonaises principales], elle a quitté la région à 19 ans pour s'installer aux États-Unis, où elle a eu un enfant avec son mari africain-américain. Elle a cependant été endeuillée par la mort de ce dernier, tué par balle. Tout en élevant sa fille seule, elle a fait ses débuts dans une grande maison de disques en 2020.

Sa prestation débute par *Queendom* [“reinaume”], dont le beat me donne la chair de poule. Condensé de son histoire, ce morceau parle du passé douloureux d'Okinawa, de son rêve de devenir rappeuse inspiré par son défunt mari et de sa détermination de représenter sa région natale. Elle occupe la scène avec une superbe prestance, digne d'une reine. Si j'étais plus jeune je l'aurais sûrement prise pour modèle.

Nombre d'autres rappeuses se sont distinguées sur la scène hip-hop japonaise ces dernières années, à tel point que le magazine culturel [japonais] *Eureka* leur a consacré son dernier numéro, sous le titre *“Le rap féminin aujourd'hui”*. Au cours de ces deux jours se sont notamment produites MFS [pour Mother Fucking Savage], dont le titre *Bow* est devenu viral à travers le monde, Elle Teresa, qui est également une icône de la mode, Lana, à laquelle ses performances vocales promettent une belle carrière, et MaRI, artiste aux racines brésiliennes.

Un autre fait marquant du festival fut l'annonce inattendue de la rupture de Bad Hop. Ce groupe de huit musiciens originaire de la zone industrielle de Keihin, dans le sud de Kawasaki [ville au sud de Tokyo], dominait la scène hip-hop depuis cinq ans. Ils évoquent dans leurs morceaux les difficultés de leur enfance. Quand ils chantent, dans *Hood Gospel*, *“Jeunes dans la misère, nous nous cachions, mais nous étions nous-mêmes quand nous rapons”*, cela fait écho chez certains de leurs fans.

Chuck D, membre du groupe américain engagé Public Enemy, a autrefois déclaré que le rap était la *“CNN de l'Amérique noire”*. De la même façon, les paroles du rap japonais reflètent les réalités de la jeunesse nippone qui ne sont pas rapportées par les médias classiques.

En tant qu'art, le hip-hop évolue résolument, faisant de plus en plus d'adeptes parmi les jeunes. Entraînés par le rythme,

ils sont touchés par cet univers à la fois pur et brut, vain et réel, même s'il est éloigné du mien. Totalement transportée par l'ambiance du festival, qu'aucune vidéo YouTube ne saurait rendre, je rentre chez moi en me maudissant d'avoir délaissé la scène rap ces dernières années.

—Maiko Itagaki,
publié le 6 juin



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

La rédaction a sélectionné pour vous cinq albums qui ont tous les atouts pour enchanter votre été. Découvrez sur notre site ce que la presse étrangère a écrit à leurs propos.

The Age of pleasure

de l'Américaine Janelle Monáe
Fountain Baby

de la Ghanéenne Amaarae

Work of Art du Nigérian Asake
I Inside The Old Year Dying

de l'Anglaise PJ Harvey

My Back Was a Bridge for You to Cross de l'Anglaise Anohni

plein écran. 

Quand l'écologie devient thriller

Dans *Sabotage*, l'Américain Daniel Goldhaber raconte la tentative de militants pour le climat de faire sauter un oléoduc. Le film a intrigué jusqu'au *Financial Times*, la bible des milieux financiers. Il sort ce 26 juillet en France.



— **Financial Times** (Londres)

On ne peut pas dire que les écologistes soient gâtés sur le grand écran. Pour chaque documentaire sur Greta Thunberg, il y a un affreux méchant Marvel qui veut [sauver la planète] en éliminant la moitié de la population mondiale. Pour chaque Erin Brockovich, il y a un Walter Peck, le responsable de l'Agence de protection de l'environnement des États-Unis, qui veut empêcher les héros de *SOS Fantômes* de faire fonctionner sans permis des accélérateurs nucléaires [qu'ils ont mis au point pour mieux capturer les fantômes].

Dans les films, les militants sont toujours naïfs, hypocrites ou dangereux. Et les membres d'Extinction Rebellion [ou de Just Stop Oil] qui se collent aux routes avec de la glu ou qui jettent de la soupe sur des tableaux célèbres inspireront à coup sûr de nouveaux rôles de méchants démoniaques. Mais dans *Sabotage*, pour une fois, les écologistes sont les héros du film.

Le long-métrage du réalisateur américain Daniel Goldhaber est tiré du livre *Comment saboter un pipeline*, d'Andreas Malm [paru en 2020 en français, aux éditions La Fabrique], considéré par les militants du mouvement pour le climat comme un manifeste révolutionnaire.

Lorsqu'on lui demande comment il s'y est pris pour faire de l'ouvrage d'un

universitaire suédois marxiste l'un des thrillers les plus palpitants de l'année, le réalisateur répond : "Cette idée d'un *Ocean's Eleven* [un film de casse de Steven Soderbergh, 2002] version écoterrorisme nous est venue au bout du quatrième jour de discussion sur le projet, explique-t-il. Les flash-back sont clairement inspirés de *Reservoir Dogs* [de Quentin Tarantino, 1992], ce qui est amusant parce que ce film a beaucoup de qualités, mais on ne peut pas dire qu'il soit très engagé."

Autre source d'inspiration : Selma d'Ava DuVernay, "un film vraiment sous-coté" [sorti en 2015] qui a, selon lui, le mérite d'insister sur les qualités de stratège de Martin Luther King plutôt que sur son rôle de pasteur.

Dans le film de Daniel Goldhaber, un groupe de militants, qui diffèrent aussi bien par leurs origines géographique et ethnique que par leur orientation sexuelle, se retrouve au Texas dans l'intention de fabriquer et de poser une bombe pour faire exploser un pipeline. Chaque personnage s'est radicalisé pour une raison différente : l'une souffre d'un cancer parce qu'elle vit à côté d'une raffinerie, un vétéran voit ses terres polluées par l'exploitation pétrolière, tandis qu'un jeune couple en roue libre rejoint la cause par pure addiction à l'adrénaline.

Mais le recours à des mesures extrêmes n'est normalement pas cautionné dans les

films hollywoodiens. "Historiquement, les mouvements de justice sociale ont toujours perturbé l'ordre établi, et parfois engendré des dégâts matériels. La crise climatique est la plus grande menace pour l'humanité, c'est une situation inédite, et si nous voulons avoir une chance d'y mettre fin, ces stratégies valent la peine d'être au moins explorées, déclare Daniel Goldhaber. Le livre d'Andreas [Malm] souligne que le changement climatique n'est pas le fait d'un seul système, d'un seul individu. Alors quelle est la cible à abattre ? Eh bien, ce sont les machines qui nous détruisent. La voilà, la cible moralement justifiable."

Dans les schémas hollywoodiens classiques, le plan tombe forcément à l'eau, prouvant par là que de telles actions sont extrêmes, irresponsables et dangereuses. Effectivement, tout ne se passe pas comme prévu dans le film. Mais sa particularité, et ce qui le rend si subversif, c'est qu'il refuse de discréditer ce que les personnages essaient d'accomplir. "Il faut commencer à raconter des histoires qui donnent de l'espoir, soutient Daniel Goldhaber. C'est quelque chose que les multinationales savent très bien faire, et dont les militants sont incapables. Je vois des militants ressortir du film avec l'espoir qu'une radicalisation de leur action pourrait aboutir."

Une question se pose inévitablement : son intention est-elle d'inciter les gens à saboter des pipelines ? "Le film est une adaptation du livre. C'est le livre qui appelle à passer à l'action, pas le film. Appeler à poser des actes forts n'est pas une forme de narration très efficace cinématographiquement parlant, insiste le réalisateur. L'objectif du film, c'est de susciter un sentiment, un questionnement chez le spectateur. Si vous voulez entendre un appel à la confrontation directe, je vous conseille de lire le livre."

N'est-ce pas paradoxal ? Si les gens qui ont vu le film ne font rien, n'est-ce pas un échec ? "Mes aspirations en tant qu'individu sont différentes de mes ambitions de réalisateur. Suis-je convaincu que les moyens actuellement employés pour combattre le réchauffement climatique doivent se durcir si on veut avoir une chance d'éviter l'apocalypse climatique ? Absolument. Mais comme tout réalisateur, je raconte l'histoire d'un groupe de personnages d'une certaine manière. J'espère que le film aura des répercussions sur le plan culturel, ce qui peut modifier les comportements à grande échelle."

Originaire de Boulder, dans le Colorado, Daniel Goldhaber a été élevé par deux parents de gauche travaillant dans le domaine des sciences environnementales. Il a étudié à Harvard, dont il ne garde pas un bon souvenir : "On y forme les dirigeants de demain. Il y a du positif aussi, mais, globalement, il y règne une culture du népotisme et du clientélisme, et on y trouve les fraternités [des communautés d'étudiants typiques des universités anglo-saxonnes] les

☞ **Ariela Barer joue Xochitl. L'actrice américaine est aussi scénariste et coproductrice du film.**
Photo Tandem Films

plus coûteuses et privilégiées qu'on puisse imaginer."

Il a commencé sa carrière en montant un documentaire écologiste [*Chasing Ice*, de Jeff Orlowski, inédit en France] qui lui a montré les limites d'une approche objective, impartiale et plus conventionnelle. Rester objectif lorsqu'on interroge des victimes directes du réchauffement climatique n'a pas de sens face à l'ampleur du problème. Son premier long-métrage, *Cam* [mis en ligne en 2018 sur Netflix], est une exploration kafkaïenne de l'industrie du sexe en ligne qui reprend les codes du film d'horreur. À partir de là, l'idée de se servir du cinéma de genre pour faire passer un message a commencé à lui plaire. "Je

"Quelle est la cible à abattre ? Eh bien, ce sont les machines qui nous détruisent."

Daniel Goldhaber,
CINÉASTE

ne peux pas envisager mon travail en faisant abstraction de mon engagement politique", explique-t-il.

Le réalisateur et sa jeune équipe d'acteurs, dont la plupart sont encore peu connus, ont tourné *Sabotage* avec moins de 5 millions de dollars de budget en l'espace de quelques mois. "Le film parle d'une démarche marquée par la jeunesse et l'impulsivité, alors il fallait le tourner de la même manière."

L'énergie et l'optimisme de Daniel Goldhaber sautent aux yeux. Il n'a rien d'un oiseau de malheur. À l'écouter parler de la résilience de l'expérience cinématographique, on croirait même entendre un jeune Steven Spielberg : "Il se passe quelque chose d'indescriptible et de très fort lorsque 30 personnes réunies dans la même pièce vivent une telle expérience collective et en ressortent toutes transformées", s'enthousiasme-t-il.

En revanche, malgré tous ses discours sur la radicalisation, il reconnaît que sa vie manque un peu de stabilité. "Je n'ai pas de logement ou d'adresse fixe, je n'ai jamais eu de revenus stables. Je n'ai jamais signé un bail de ma vie. Alors j'aimerais essayer de me cadrer un peu."

Il travaille déjà sur son prochain projet : un film inspiré du film *Faces of Death*, célèbre *video nasty* [expression inventée au Royaume-Uni dans les années 1980 pour désigner des films critiqués pour leur contenu obscène et violent] sorti en 1978. Un choix qui peut paraître saugrenu, mais le réalisateur n'a pas peur de prendre des risques, et vous pouvez être sûr qu'il saura lui insuffler une dimension plus profonde.

— **John Bleasdale,**
publié le 15 avril



L'actualité
expliquée en
infographies
et en cartes.



Chaque semaine,
les cinq infos
qu'il ne fallait
pas manquer
en vidéos
ou en images.



Pop culture,
géopolitique, sports,
société, sciences...
Un nouveau format
à retrouver chaque
jour sur notre site
et notre application.



Des articles plus
pédagogiques
et plus ludiques
à partir de la
presse étrangère.

Courrier Stories

L'info prend de la hauteur



↓ L'Américaine Sophia Smith et la Galloise Lily Woodham lors d'un match amical le 9 juillet, aux États-Unis. Photo Josie Lepe/AP/Sipa



—The Guardian, extraits (Londres)

En 2019, à mi-parcours de la Coupe du monde féminine de football, qui se tenait en France, plusieurs joueuses de la sélection américaine ont fait un selfie autour de leur buteuse star, Alex Morgan. Réunies sur le terrain lors d'un entraînement, elles tendaient quatre doigts. Un non-initié aurait pu y voir l'ambition de l'équipe des États-Unis – décrocher une quatrième Coupe du monde.

C'était en réalité un signal beaucoup plus intime. Grâce à un programme d'avant-garde en sciences du sport, les footballeuses se savaient alors dans la quatrième phase de leur cycle menstruel, une phase qui peut se révéler peu propice au sport de haut niveau. Mais grâce à un programme sur mesure fondé sur des travaux scientifiques, les joueuses de l'équipe nationale féminine de soccer s'efforçaient de prendre le dessus, à la fois sur leurs adversaires et sur leur propre physiologie.

Et ça a marché. Une joueuse a même envoyé le selfie à Dawn Scott, qui était alors la préparatrice physique de l'équipe, avec ce message de défi : "Phase 4 – on n'en a plus rien à faire." La capitaine, Megan Rapinoe, a ensuite enfoncé le clou dans un tweet : "Nous avons nos règles. Et alors. Autant faire tout son possible pour optimiser ses performances."

Pour la coupe du monde 2019, l'équipe des États-Unis faisait figure de pionnière

Le foot féminin veut changer les règles

Le 20 juillet débute la Coupe du monde féminine de football, coorganisée par l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Plus ce sport se professionnalise, plus les entraînements sont adaptés à la physiologie des athlètes, notamment à leur cycle menstruel.

en matière de suivi et d'adaptation au cycle menstruel, et cela a sans doute contribué à sa victoire. Soucieuses de briser le tabou qui règne sur le sujet, les Américaines ne se sont pas cachées de recourir à ces techniques de pointe en sciences du sport.

Depuis, des athlètes de toutes les disciplines parlent de plus en plus ouvertement des liens entre menstruation et performances sportives. La double championne du monde de surf Tyler Wright a ainsi révélé avoir dû être hospitalisée

avant une compétition à cause de douleurs insoutenables, tandis que Mary Fowler, footballeuse prodige de la sélection australienne et de Manchester City, s'est exprimée tout récemment sur la nécessité de briser le tabou [dans un entretien au *Guardian Australia*]. Début 2023, l'équipe féminine de rugby irlandaise abandonnait le short blanc, au profit du bleu marine, pour des raisons de confort pendant les règles [elles ont été imitées au printemps par les footballeuses de l'équipe de Nouvelle-Zélande, pays

coorganisateur de la Coupe du monde féminine de football].

Alors que la Coupe du monde féminine 2023 commence, où en sont les équipes sportives et la recherche dans l'étude des répercussions du cycle sur les résultats ? La santé des femmes est-elle désormais bien prise en compte dans les sciences du sport ?

“Environ deux tiers des sportives ne sont pas à l'aise pour aborder le sujet avec leur coach.”

Chelsea Oester, CHERCHEUSE SPÉCIALISÉE EN SPORT ET EN MÉDECINE

“En quatre ans, il s'est passé énormément de choses, c'est sûr”, répond d'emblée Georgie Bruinvels, chercheuse en sciences du sport et consultante pour le cabinet spécialisé Orreco. C'est elle qui a travaillé avec Dawn Scott à la conception de la stratégie menstruelle des Américaines pour le Mondial 2019, et elle est à l'avant-garde de la recherche appliquée et de l'innovation dans ce domaine. *“Le sujet a le vent en poupe, en Europe en particulier, depuis la victoire des Anglaises à l'Euro [en 2022].”*

Mais ça n'est pas un long fleuve tranquille. La pandémie a ralenti la recherche quantitative, puisque études de laboratoires, collecte d'échantillons hormonaux et autres travaux en présentiel n'étaient plus possibles. *“On a un peu avancé, mais vraiment pas aussi vite qu'on l'aurait voulu, poursuit Georgie Bruinvels. Mais il y a beaucoup plus de chercheurs pour s'intéresser à ce sujet, l'intérêt a vraiment bondi.”*

Temps perdu. Avec des sciences du sport qui depuis des décennies se sont concentrées sur les hommes, et des sports féminins qui restent encore aujourd'hui moins bien financés, il y a beaucoup de temps perdu à rattraper, aussi bien en laboratoire que sur le terrain. *“Nous sommes encore très, très loin d'avoir suffisamment de gens formés pour encadrer correctement les sportives, et les infrastructures et l'argent restent encore à trouver dans ce domaine, explique la spécialiste. Mais dans l'ensemble, les changements ont été monumentaux [depuis 2019].”*

La méthode des Américaines en 2019 a fait de nombreuses émules parmi les équipes représentées lors de ce Mondial féminin 2023. Georgie Bruinvels et son cabinet Orreco sont consultés par plusieurs sélections nationales, mais aussi par des clubs américains et européens. Mais la volonté de prendre en compte les cycles menstruels dans les performances sportives n'est pas universelle.

“Je connais une équipe nationale dont la stratégie se résume à faire prendre à toutes ses sportives une pilule qui va retarder leurs

règles pour qu'elles ne les aient pas pendant le Mondial, s'émeut Georgie Bruinvels. C'est dingue."

Pour la chercheuse, il y a aussi un autre défi : changer l'idée que l'on se fait des répercussions des règles sur les résultats sportifs, qui seraient forcément négatives. "Comment changer le regard et donner un pouvoir supplémentaire aux femmes, plutôt que de leur en retirer ? En travaillant avec les règles, nous pouvons donner plus de pouvoir aux joueuses. Toutes doivent s'entraîner et jouer quel que soit le jour de leur cycle, mais on peut totalement adapter leur préparation et leur récupération. Nutrition, récupération, sommeil, échauffement, rééducation, prévention des blessures, tout est modifiable. D'où ce que je propose : apprendre à connaître chacune des sportives, pour les aider individuellement à adapter leur travail."

La santé des femmes intéresse plus le milieu sportif qu'avant, on le voit par exemple à la Western Sydney University. En vue de la Coupe du monde 2023, cette

université australienne s'est associée à la Fifa et au cabinet Orreco pour financer un doctorat intitulé "Cycle menstruel et performances sportives". En juillet 2022, Chelsea Oester est ainsi arrivée de Zurich, en Suisse, où elle avait déjà travaillé avec les services médicaux de la Fifa, afin de concevoir un outil permettant d'identifier les joueuses exposées à un risque de baisse de leurs performances au cours de leur cycle.

Accès aux amatrices. "C'est fou à quel point la plupart des femmes connaissent mal leur cycle, remarque la doctorante. Pour les organismes qui financent mes recherches, l'un des principaux objectifs est simple : améliorer la connaissance des joueuses en la matière."

L'espoir est aussi que les travaux de Chelsea Oester rendent les sciences du sport globalement plus accessibles aux sportives amatrices. "Georgie Bruinvels creuse l'approche personnalisée, c'est ce qu'il faut faire en ce moment, dit-elle. Mais la plupart des gens n'ont pas les moyens de se

payer ce genre d'accompagnement individuel. Avec quelques outils simples, on peut sans doute mettre en place des choses simples aussi. Par exemple, à tel ou tel moment, dormir plus, privilégier telle alimentation – il y a des choses simples qui peuvent beaucoup aider."

Chelsea Oester, originaire de Suisse, compte sur cette Coupe du monde féminine de 2023 pour donner un nouveau coup d'accélérateur au football en Australie, mais aussi pour continuer d'abattre les barrières et les tabous. "De nombreuses études se sont penchées sur la communication entre les athlètes et leur encadrement, et environ deux tiers des sportives ne sont pas à l'aise pour aborder le sujet avec leur coach. Il y a la question du sexe de l'interlocuteur, évidemment : dans le sport d'élite, le coach est souvent un homme, et les femmes peuvent ne pas se sentir à l'aise, ou se dire qu'il ne comprendra pas, fait-elle remarquer. Cela reste un gros problème."

—Kieran Pender, publié le 1^{er} juillet

Repères

LE MINI-GUIDE DE LA COUPE DU MONDE FÉMININE 2023

Quand et où ? La phase finale de la Coupe du monde féminine 2023 se tient du jeudi 20 juillet au dimanche 20 août en Australie et en Nouvelle-Zélande. "Il s'agira de l'événement sportif féminin le plus suivi de l'histoire – plus de 1 million de billets ont déjà été vendus", assure le quotidien australien **The Age**. Le tournoi, auquel participent 32 équipes, se jouera dans 10 stades répartis dans 9 villes : Auckland, Dunedin, Wellington et Hamilton, en Nouvelle-Zélande ; Melbourne, Brisbane, Perth, Adélaïde et Sydney, en Australie.

Calendrier. La compétition débutera le jeudi 20 juillet avec les matchs **Nouvelle-Zélande - Norvège** (à Auckland, 9 heures, heure française) et **Australie - Irlande** (à Sydney, à midi). La première phase est organisée en 8 groupes de 4 équipes. Les deux premiers de chaque groupe disputeront les huitièmes de finale à partir du samedi 5 août. La finale se jouera le dimanche 20 août à midi (heure française) au Stadium Australia de Sydney.

Les matchs des Bleues. L'équipe de France, qui fait partie du groupe F, entre dans la compétition à Sydney le dimanche 23 juillet (à midi) contre la Jamaïque. Les Bleues affronteront ensuite le Brésil le samedi 29 juillet à Brisbane, et le Panama le mercredi 2 août à Sydney, à midi également pour ces deux rencontres.

Qui sont les favorites ? "Les États-Unis et l'Angleterre sont considérés comme les principaux candidats au titre, suivis de l'Espagne, l'Allemagne, la France et l'Australie", observe **The Age**. Le quotidien rappelle que les Anglaises ont remporté l'Euro 2022 à domicile. Et surtout que les Américaines font figure d'épouvantail de la compétition. "Depuis leur défaite aux tirs au but en 2011, elles ont remporté les deux Mondiaux suivants et détiennent quatre des huit Coupes du monde disputées depuis 1991, explique **The Age**. Si elles gagnent encore cette année, elles seront la première sélection, hommes et femmes confondus, à remporter trois Coupes du monde d'affilée."

Lire aussi dans Courrier ados (avec ce numéro) l'article sur les risques de blessure du genou, traumatisme plus fréquent chez les joueuses.

Photographie

Supportrices de cœur

Alors que la Coupe du monde féminine de football débute le 20 juillet, le Centre de documentation du Bronx, à New York, ouvre ses portes à "Cuerpas reales, hinchas reales" ("Vrais corps, vrais fans"). Cette exposition réunit le travail de 78 photographes du monde entier qui mettent à l'honneur des femmes de tous horizons et originaires de toute l'Amérique du Sud. Y sont représentées une féministe et ses filles, une travailleuse sociale, d'anciennes joueuses : toutes partagent une passion pour leur club de football de cœur. Réunies en collectif depuis 2019, ces photographes, qui ont le ballon rond pour passion commune, se sont donné pour mission de "remettre en question les stéréotypes de genre dans la culture du football d'Amérique latine et de célébrer la contribution des supportrices de tous âges", écrit dans **The Guardian** la fondatrice du groupe, Erica Voget.

À voir jusqu'au 30 juillet au Centre de documentation du Bronx, à New York, dans le cadre de la sixième édition du Latin American Foto Festival (Festival de photos d'Amérique latine). bronxdoc.org



↑ Edna Aparecida Mello de Queiroz, fan des Corinthians de São Paulo. Photo Pamela Desiré Martínez, @pamdesire.foto



← De fidèles supportrices des Santiago Wanderers, de Valparaíso. Photo Manne Stoller, @mannestoller



✍ Dessin d'Eva Vázquez
paru dans *El País*, Madrid.



À la recherche de l'île fantôme

1997 — Mexique

Décrite sur les cartes depuis 1535, l'île de Bermeja devient cette année-là une source de litige entre Washington et Mexico, qui déploie les grands moyens pour la localiser.

— **La Libre Belgique**, extraits (Bruxelles)

En 1492, Christophe Colomb débarque en Amérique et lance la conquête du continent. Les Espagnols commencent par s'approprier ce qui deviendra plus tard le Mexique. C'est à la suite de ces expéditions que Bermeja verra le jour.

En effet, sa première trace remonte à 1535, l'île étant alors identifiée par des cartographes et représentée sur une carte dans une zone qui correspond aujourd'hui au golfe du Mexique. D'après certains récits, Bermeja est décrite comme escarpée, parsemée d'arbres et de couleur vermillon. C'est d'ailleurs à son éclat que l'île doit son nom, puisque "vermillon" se dit en espagnol *bermeja*.

L'enjeu pétrolier. Au fil des siècles, Bermeja continuera d'être représentée sur la majorité des cartes de la région. Pourtant, plusieurs expéditions, dont celle du commandant Miguel de Alderete en 1775, échoueront à retrouver l'île. En 1821, le Mexique prend son indépendance, et Bermeja devient mexicaine. Même si les Mexicains ne l'identifient pas non plus physiquement, ils se font fort de l'attester sur certaines cartes. Ainsi, l'île figure clairement en 1864 sur la *Carte ethnographique du Mexique*, et elle est également reprise en 1946 dans l'ouvrage *Islas mexicanas*, édité par le ministère de l'Éducation mexicain. Dans ce livre, Bermeja reçoit même des coordonnées précises et une superficie de 80 km².

Les véritables problèmes liés à cette île mystérieuse ne débiteront réellement que dans les années 1970. À cette époque, Américains et Mexicains bataillent dans le golfe du Mexique afin de délimiter leurs frontières maritimes. L'enjeu n'est alors pas encore le pétrole, mais la pêche. Finalement, les deux pays se mettent d'accord sur un tracé, avec deux zones sans propriétaire, surnommées "Trous du beignet". Un traité est signé le 4 mai 1978. S'il est immédiatement ratifié par le Sénat mexicain, à Washington on préfère prendre son temps. La signature se fait le 23 octobre 1997, soit dix-neuf ans plus tard, dans l'urgence.

Mais pourquoi les États-Unis, pas pressés jusque-là, ont-ils mis les bouchées doubles en 1997? La raison est simple : l'enjeu pétrolier. À la fin du xx^e siècle, la demande en pétrole explose et les compagnies américaines voient dans le golfe du Mexique la poule aux œufs d'or. Il était donc important de valider la frontière maritime. Du côté du Mexique, en revanche, ce regain d'activités de la part du géant voisin inquiète et provoque également de la jalousie, les forages mexicains ne pouvant atteindre la profondeur de leurs rivaux.

Un territoire oublié reprend alors toute son importance aux yeux des Mexicains : l'île de Bermeja. En effet, à la signature du partage, il était convenu que chacune des deux parties se réserverait 200 milles nautiques (soit 370 kilomètres) à partir de ses côtes. La règle étant valable aussi pour les îles, Bermeja pouvait alors rapporter gros aux Mexicains. Grâce à cette île, ces derniers pouvaient s'offrir la souveraineté sur El Hoyo de Dona Oeste, la zone correspondant au "Trou du beignet de l'Ouest". Une zone pleine de richesses, puisque certaines sources évoquent l'équivalent de 22 milliards de barils de pétrole.

Pour le Mexique, il faut donc coûte que coûte parvenir à localiser l'île. En septembre 1997,

un bateau de la marine mexicaine part en mission spéciale. L'équipage quadrille plus de 1 000 km² autour de la position référencée et cherche même sous l'eau au cas où l'île se serait effondrée. Mais en vain.

Bermeja introuvable, le Mexique est contraint de partager le pétrole avec les États-Unis et, le 9 juin 2000, le président du Mexique, Ernesto Zedillo, et son homologue des États-Unis, Bill Clinton, signent un accord qui laisse aux Américains 40 % du "gâteau", dans cette zone dite "Trou du beignet".

Au Mexique, dès 1997, l'affaire de la disparition de l'île fait grand bruit. Le sénateur d'opposition José Conchello, connu pour ses positions antiaméricaines, intervient au Sénat. Il attaque le gouvernement, exige des explications sur de possibles négociations secrètes en cours. Cependant, moins d'un an après son intervention, José Conchello meurt dans sa voiture, percuté par une remorque de camion. Certains y verront l'assassinat d'un homme qui avait découvert la vérité.

Grâce à cette île, les Mexicains pouvaient s'offrir la souveraineté sur une zone maritime pleine de richesses.

La polémique gronde à nouveau en 2008 quand des sénateurs du Parti action nationale demandent des explications sur la disparition de Bermeja. Pour l'un d'eux, Alberto Coppola, il s'agit d'un "enlèvement d'une portion insulaire du pays dont les gouvernements précédents ont eu connaissance mais qu'ils ont caché". "Nous devons connaître les responsables de cette mutilation", dit-il. Coppola est convaincu que l'île se trouverait entre 40 et 50 mètres sous la surface de la mer, et que "cette immersion pourrait avoir été provoquée par l'homme". Le bruit qui court à l'époque parle d'une intervention de la CIA qui aurait fait disparaître l'île en la dynamitant, voire en ayant recours à l'arme... atomique.

La remise en avant de l'affaire par la classe politique porte ses fruits et une nouvelle enquête est lancée. En 2009, trois bateaux sont envoyés pour sonder les fonds marins dans la zone en question. Un avion balaie également 10 000 km² de surface maritime, et le ministère de la Marine mexicain observe des images satellite. Mais rien n'y fait : l'île demeure introuvable.

Finalement, il s'avère que Bermeja est une île fantôme. Elle émane d'une erreur de cartographie qui a été reproduite au fil des siècles. Les recherches effectuées dans les années 2000 avec des techniques plus modernes permettent de valider son inexistence. En effet, dans la zone en question, le fond de la mer se trouve à près de 1 500 mètres sous la surface de la Terre et il est plat. Impossible donc qu'une intervention humaine ou un phénomène sismique soit responsable de sa disparition.—

Publié le 11 juin

Lire aussi notre dossier pp 28-40

NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE



**Courrier
international**

Hors-série Août-septembre 2023

Atlas

*Climat, guerre, travail, études...
Toute la planète migre.
Vers quels pays? Par quels
moyens? Les réponses en cartes
et en infographies.*

des migrations



En partenariat
avec



EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



**Courrier
international**

DESPERADOS

MIX OF FLAVORS*

FLAVORS*

AGRUMES &
ZESTES DE CITRON



SERVICEPLAN HEINEKEN ENTREPRISE RCS 414 842 062

 BOUTEILLES
& CAPSULES
TRIEZ-LES !

BD.ART

BD___ART**

*TOUTE UNE VARIÉTÉ DE SAVEURS. DESPERADOS EST UNE GAMME DE BIÈRES AUX SAVEURS UNIQUES ET VARIÉES. DESPERADOS VIRGIN 0,0 EST UNE BIÈRE SANS ALCOOL (0,0%), AROMATISÉE AGRUMES & ZESTES DE CITRON.

**L'ARTISTE BD.ART A COLLABORÉ AVEC DESPERADOS POUR CRÉER SA NOUVELLE CAMPAGNE.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.